3 1761 04263 6282

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Aere expressa vides summi Polyhistoris ora,
Ingenium hoc libro pinxerat ipse suum:
Graias & Latias veneres ubi miscet in unum
Et si quas Gallis Musa benigna dedit.

8-5293 nx

OEUVRES
MESLÉES
DE
MONSIEUR
CHEVREAU.

CI-DEVANT

Précepteur du Duc du MAINE.

TOME PREMIER.

189217
6.4.49

A LA HAYE,
Chez HENRI SCHEURLEER.
M. D. CC. XVII.

PQ
1737
C185A6
1717
t. 1

ABREGE'
DE LA VIE DE
Mr. URBAIN CHEVREAU.

C'Eſt un tribut dû à la Mémoire des Grands Hommes que d'informer la Poſtérité de ce qu'ils ont été, & de ce qu'ils ont fait; Mais s'il y a quelqu'un qui le mérite, c'eſt ſur tout ceux qui ont laiſſé aux ſiécles à-venir quelques Ouvrages au-deſſus du Commun. Celui, dont on a deſſein de donner ici l'abrégé de la vie, eſt de ce genre.

Né à *Loudun*, Ville du *Poitou* le 18. Avril 1613., dans un

Sié-

Siécle ſi fécond en grands Hommes, tant dans les Armes, que dans la Politique, & dans les Belles Lettres, il s'eſt diſtigué parmi les derniers avec tant d'avantage que les Grands & les plus Savans l'ont trouvé digne, les uns de leur plus intime confiance, les autres de leur Eſtime, & de leurs Eloges.

Son inclination le portant à l'Etude de Belles Lettres, il y fit des progrès, dans ſa jeuneſſe, qui le mirent en état, dans un âge plus mûr, & devenir un des plus ſavans de ſon tems. Mais ce n'étoit pas de ces ſavans, qu'un Pédantiſme inſupportable rend à charge à tout le Monde; ſon humeur libre & enjoüée, la perſuaſion, où il étoit que les plus vaſtes connoiſſances ſont toujours très bornées

nées ; enfin la Haine qu'il portoit à tout ce qui ressentoit l'amour propre, sont des qualitez, qui rendoient sa conversation agréable autant qu'elle étoit utile ; aussi la Renommée le fit elle bien-tôt connoître, & son Erudition lui fit des Amis depuis la *Loire* jusqu'au fond du *Nord*.

On voit rarement que les personnes qui n'ont d'autres protecteurs qu'Apollon & les neuf Sœurs viennent la connoissance du Souverain & méritent sa Confiance : C'est néanmoins ce qui est arrivé à Mr. *Chevreau*. A peine avoit-il fini les voyages qu'il avoit entrepris pour connoître les mœurs des peuples qui nous environnent, & pour perfectionner ses connoissances, que son mérite lui procura des emplois moins éclatans à la vé-

rité, qu'importans par la confiance, qui en faisoit le principal caractére. Ainsi sans avoir le tems de se reposer, il se vit tout de nouveau embarqué dans de nouvelles courses, qui n'étoient assurément pas tout-à-fait volontaires, puis qu'il se plaint dans une Lettre * de ce volume *que la vie qu'il ménoit étoit une vie de messager & de postillon*; en effet tiré de son *Hermitage* de *Loudun*, comme il l'apelle; on le voit à *Paris* à la fin de fevrier 1652. & peu après à *Stockholm*, après avoir passé pour la *Hollande*; de Suede il revient en France, où on ne lui laisse pas le tems de jouïr de la tranquilité & du Repos qui lui étoient si chers. Il fallut encor quitter *Loudun*, passer la

* Page 84.

la Mer, pour aller à la Cour de *Dennemark*, d'où il revient à *Caſſel*, où il avoit déja paſſé, de là il va à la Cour de *Cell*, & revient auſſi-tôt en *France*.

On voit aſſez, ſans que nous le remarquions que ſans des ordres ſuperieurs, Mr. *Chevreau*, qui chériſſoit tant une vie tranquille & éloignée du tumulte de la Cour, n'auroit pas entrepris tant de voyages, qui cependant contribuérent beaucoup à lui faire un bon nombre d'Amis & d'Admirateurs, entre leſquels furent la fameuſe Reine *Chriſtine*, le Roi *Guſtave* ſon Succeſſeur, l'Electeur Palatin *Charles Loüis*, Madame Palatine Douairiére ſa Mére & Madame Mére de Mr. le Duc d'Orleans aujourd'hui Regent en France; ſans citer les *Saumaiſes*, les *Spinoſa*, les *Fabrices* & tant d'au-

tres illuſtres ſavans dont la liſte ſeroit trop longue.

La Recompenſe de tant de fatigue, fut le choix que le Roi fit de Mr. *Chevreau* pour précepteur de Mr. le Duc du Maine ; ce choix ſeul fait mieux l'eloge du Mérite, de la Reputation & du Savoir de Mr. *Chevreau* que tout ce qu'on pouroit en dire ; & j'oſe dire que ce Prince qui donnoit de ſi belles eſpérances, auſquelles il a ſi bien repondu, ne pouvoit tomber en de meilleures mains.

C'eſt alors que Mr. Chevreau ſe vit comme aſſuré d'avoir du repos, quoiqu'au milieu de la Cour : & c'eſt à cette Epoque qu'il faut raporter la Compoſition des Excellens ouvrages qu'il nous a laiſſez. Le premier fut une traduction d'un Traité de *Joſeph Hall* Evêque Anglois, intitu-

titulé *considerations fortuites* : le Succès de ce Livre l'engagea à composer celui qu'il a intitulé *l'Ecole du Sage, ou le Caractère des Vices & des Vertus* & qu'il a dedié à Madame de la *Suze*, ce livre fut suivi du *Tableau de la Fortune*, dans les trois livres duquel il raporte la decadence des Empires & des Royaumes, la ruine des Villes, & les Malheurs arrivez aux Princes, aux Grands, aux Capitaines, aux Avanturiers, aux Savans & aux Dames : Mais son plus grand ouvrage, celui qui lui couta le plus & qui lui fit aussi le plus d'honneur fut son *Histoire du Monde*, dans laquelle on n'admire pas moins les vastes connoissances de l'Autenr que l'immense étenduë des matiéres, que cette Histoire renferme ; aussi l'a-t-on à peine vuë paroi-

tre en France qu'elle a été réimprimée dans les Païs Etrangers où on en a fait plusieurs Editions, dont la meilleure est celle de 1698, en 5. volumes in 12. il avoit aussi travaillé à des Remarque sur *Malherbe* & sur *Vaugelas* dans lesquelles la connoissance parfaite qu'il avoit de notre Langue ne brilloit pas moins que son Erudition & la delicatesse de sa critique, mais certains incidens dont il parle dans une Lettre * de ce volume ont été cause que nous n'avons eu que quelques morceaux d'un ouvrage si curieux. Enfin il nous laissa deux volumes de *Chevreana* dans lesquelles il a fait part au public de tant de remarques savantes & de pensées aussi vives que solides

* Page 109. au bas.

lides qu'il avoit ramaſſez de ſes differentes Lectures. Environ deux ans auparavant il avoit publié un recueil des Lettres dont il avoit tenu des Copies comme étant interreſſantes à cauſe des ſujets qu'il y traitoit ; c'eſt ce Recueil auquel il a donné le titre d'*Oeuvres Mêlées*, & qu'on donne ici de nouveau augmenté de pluſieurs pieces de Poëſies de l'Auteur, qui ne ſe trouvent point dans ſes autres Ouvrages. En vain s'étendroit-on ſur le mérite de cet Ouvrage, après le jugement qu'en a porté le ſavant Mr. de *Bauval*, qui dit que " * S'il étoit beſoin d'encou-
„ ragement pour une Lecture
„ qui n'a ni la triſteſſe ni la
* 5 „ fati-

* Hiſtoire des Ouvrages des Savans Novemb. 1696. pag. 135. 136.

„ fatigante longueur des Ou-
„ vrages graves & serieux, le
„ seul nom de l'Auteur ache-
„ veroit de déterminer.....

„ Il est rare, ajoute-t-il, de voir
„ en un seul homme les deux
„ qualitez qui regnent également
„ en celui-ci Il a tout lû, mais il a
„ trouvé le secrèt de n'accabler
„ pas le Lecteur par un trop
„ grand amas de Litterature : il
„ sait choisir les matiéres & les
„ difficultez qui méritent notre
„ attention, & il est si poli,
„ qu'il fait trouver des douceurs
„ dans l'examen d'un sujet de
„ Critique tout Sec & tout
„ rebutant qu'il soit de sa na-
„ ture ..... les éclairciſſe-
„ mens qu'il donne sur les
„ Larcins qu'ont fait nos Poë-
„ tes François, paroissent fort
„ curieux ; on leur pardonne-
„ roit les vols faits dans la

„ Gre-

„ Grece ou dans la Païs La-
„ tin ; mais il n'y a guéres
„ de ſageſſe à voler nos voiſins,
„ les Eſpagnols & Italiens.
„ Si Mr. *Chevreau* imite quel-
„ quefois les penſées des au-
„ tres, il ne ſe fait point un
„ honneur de la premiére in-
„ vention, il nous dit qu'il
„ la ſuit, & ne nous dit pas
„ qu'il la ſurpaſſe. Que ne
„ peut-on pas dire de ſa
„ Poëſie Françoiſe ? Sa ver-
„ ſification eſt aiſée, la ri-
„ me eſt heureuſe, & ſes pen-
„ ſées ſont fines & bien tour-
„ nées. Ses Lettres à Mr. le
„ Duc du Maine ſont d'un
„ caractére inimitable. Il y
„ débite les ſentimens d'un
„ véritable honnête homme.
„ Il y ménage avec art les in-
„ térêts de la Vérité & le reſ-
„ pect qu'il doit à ſon Prin-
„ ce.....

Je sortirois des bornes étroites que je me suis prescrites si je voulois transcrire ici tous les Eloges que les Savans ont donnez à ses autres Ouvrages, qui, aussi-tôt qu'ils ont paru, ont eu un aplaudissement général. J'aime mieux emploïer le court espace qui me reste à faire connoître au Lecteur le Cœur de Mr. *Chevreau*, après lui avoir donné une legére idée de son Esprit. Il étoit sincere, ennemi de la vaine gloire, & de l'avarice, bon ami, & sans être ni bigot ni Superstitieux, il avoit une véritable piété; & c'est pour vaquer plus en repos aux Exercices de la vie Chrêtienne & aux devoirs de sa Religion que parvenu à sa soixantiême année il se retira

du

du tumulte du Monde & de l'Embaras des affaires dans son Hermitage de *Loudun*, où il a passé une vingtaine d'année dans ce répos qui lui avoit toujours été si cher. C'est-là que partageant son tems entre Dieu, sa Bibliotheque & ses amis, il a fini une si belle Cariere à l'âge de 77. ans 10. mois & 3 jours le 15. Fevrier 1701. Il n'avoit pas été marié, & il avoit refusé les Benefices que quelques Prélats lui avoient offert; tant il aimoit sa liberté; non qu'il eut regardé le sexe & la fortune avec des yeux indifférens, mais les embaras où il s'étoit trouvé dans l'âge où on songe ordinairement à l'Hymen, ne lui ayant pas donné le tems d'y penser, lors qu'il

se

se vit dans un âge plus avancé il crût qu'il étoit trop tard pour y penser. * „ Quelque „ impetueux, dit-il, lui-même, que j'aye été dans „ ma Jeunesse, je m'en tiens „ à la conclusion du Madri„ gal.

Et si tu veux te lasser d'elle
Ne manque pas de l'Epouser.

Pour ce qui est de la Fortune, quoiqu'il s'en plaigne quelque part dans ses Lettres, j'ose dire qu'il n'a pas eu tout-à-fait raison, où il faudroit avouër qu'il étoit moins Philosophe que savant, & qu'il ignoroit le grand art de vi-

* Oeuvres Mêlées page 149.

vivre, content de ſon Etat. Le Sien n'étoit pas ſi médiocre & la faveur où il étoit auprès de ſon Souverain, du Prince ſon Eleve, & du Cardinal de *Richelieu*, une Bibliotheque de plus de ſoixante mille livres qu'il avoit amaſſe avec beaucoup de ſoin, la belle maiſon qu'il avoit fait bâtir à *Loudun*, & qu'il a laiſſée en mourant aux filles de l'*Union-Chrêtienne* de la même Ville, vingt années qu'il y a paſſé dans le repos & ſans être à charge à perſonne; il ſemble qu'en voilà aſſez pour donner lieu de croire que la Fortune ne l'avoit pas tout-à-fait abandonné; & qu'il ſe trouve peu d'hommes comblé d'autant de faveurs que lui, puiſque les Muſes, les

Ver-

Vertus, le Sexe & la Fortune, tous avoient travaillé à l'envie à le rendre auſſi illuſtre qu'il l'eſt devenu.

BILLETS
DE MONSIEUR
CHEVREAU.

A Madame la Comteſſe de la Suze.

CEux, Madame, qui ont trouvé un peu negligez les premiers Vers que vous avez faits ſur la mort de Monſieur le Duc de Chaſtillon vôtre Frere, devoient juger que vôtre douleur étoit veritable, parce qu'elle n'étoit point étudiée; que la negligence fait une partie de la triſteſſe.

Dans une affliction auſſi accablante que la vôtre, on ne ſe plaint point avec methode: on ne ſoupire point avec étude; on ne

s'aviſe point de conſulter l'harmonie des periodes, ni le choix des mots; & la Muſique & les fleurs n'entrent point dans le grand deüil. Les plaintes en confuſion & en deſordre, qui marquent l'état où le cœur ſe trouve, ne laiſſent point juger à l'oreille, ſi quelques ſyllabes hors de leur place, la peuvent choquer; & font dans l'ame de plus profondes & de plus vives impreſſions que les regrets les plus concertez, que tout ce qui vient de la pratique des Regles de l'Art. Il en eſt, Madame, tout autrement des Elegies, & des Madrigaux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont j'ay fait part à ceux qui font la bonne, ou la mauvaiſe fortune des vers; qui dans la critique la plus ſevere des vôtres, n'ont rien trouvé qui ne fût digne de leur eſtime; rien qui ne fût digne de vôtre eſprit. Tout y eſt feu: tout y eſt lumiere. Les expreſſions en ſont delicates; le tour aiſé; les penſées nouvelles: & l'on pourroit croire que les fleurs naiſſent ſous vos belles mains, comme les anciens les faiſoient naître ſous les pas des Grâces. Pour les loüanges que vous me donnez de vôtre pure liberalité, ceux qui les meritent les reçevront quand il vous plaira; & je ne retiens point le bien d'autruy.

Jugez

Jugez pourtant ſi cet honneur me touche,
Puis qu'il eſt vrai que jamais Ecrivain
Ne fut loué d'une plus belle bouche,
Ni couronné d'une plus belle main.

Il n'y a, Madame, que vous dans le monde, qui puſſiez me donner de la vanité, ſi j'étois credule ; & vous ſavez bien qu'il n'entre point de modeſtie dans ma défiance. Sur le mal des yeux de Mademoiſelle de Normanville vôtre Belle-Sœur, je n'ay à vous dire que trois mots, aprés vous avoir ſuppliée trés-humblement de luy témoigner que d'autre que moi ſouffrent ici de ſa maladie. Si le Medecin de la Faculté de Montpellier peut ôter le feu qui eſt dans ſes yeux, comme il le promet, il paſſera pour le Medecin charitable, & le Public lui en ſera fort obligé. Mais il les rend auſſi beaux & auſſi brillans que nous les avons vûës il y a cinq mois, comme il ſemble nous en menacer, il doit être de ces Medecins qui pour une perſonne qu'ils gueriſſent, en font mourrir un grand nombre d'autres : & je ne ſuis pas trop perſuadé, qu'on lui faſſe en forme, des remerciemens d'avoir ſauvé les deux plus fiers & plus redouta-

bles ennemis du Genre Humain. Je ſuis avec autant de reconnoiſſance que de reſpect,

Madame,

Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur
CHEVREAU.

A Paris le 16. de Decembre 1652.

A Monſieur de Scudery.

EN me donnant à vous, mon trés cher Monſieur, je ne vous ay pas fait un grand preſent. Je ne ſçay pas même ſi c'eſt moi qui vous ai donné mon cœur, ou ſi c'eſt vous qui me l'avez pris : & la choſe ne merite pas que l'on examine, ſi c'eſt preſent, ou conquête. Le bon eſt que le cœur dont vous diſpoſez il y a long-tems, ne coûte rien à garder ; qu'il eſt ſincere, & qu'il n'eſt à charge à perſonne. J'en fais même beaucoup plus d'état depuis qu'il vous a pleu de vous en loüer : & je me trompe, ſi vous n'y trouvez dequoi vous fortifier dans l'opinion que vous en avez toûjours conçûë. Pour mon eſprit, c'eſt tout autre choſe. Vous en connoiſſez la ſechereſſe : & je ne me regarde jamais de ce côté-là, que je ne me ſouvienne du Comique.

Ossa atque pellis sum misera macritudine.

Il n'en est pas de même du vôtre qui n'est jamais rempli que d'images nobles; qui ne conçoit rien que d'excellent, & dont je ne vois point les productions, sans m'écrier,

Color verus, corpus solidum, & succi plenum.

Vous avez, comme le Jupiter de Lucien, τοιάδε κεφαλήν: & ce qui n'est pas moins admirable, tout ce qui sort de vôtre téte, en sort sans peine. Mais si dans un Poëte Grec, Pan est surpris qu'on lui serve à boire en des coupes d'or, & qu'on ne le traite point comme un Dieu champêtre, j'ay quelque raison de m'étonner que vous me traittiez de grand & d'illustre, moi qui dois le peu de reputation que j'ay, à mes amis & à mon bon-heur. C'est encherir sur le Philosophe qui veut que le magnanime admire peu, & qu'il ne loüe que les choses excellentes. Pour m'obliger, il vous a pleu de passer les bornes qu'il lui a prescrittes: & nous devons bien des remercîmens à nos amis, quand ils connoissent nôtre pauvreté, & qu'ils nous donnent ce qui nous manque. Au reste, quelque parti que l'on forme en ces quar-

tiers, contre vôtre ouvrage, il n'en sera pas autrement que de ces vapeurs qui se dissipent à mesure qu'elles s'élevent : & il vous doit être indifferent d'avoir contre vous, trois ou quatre esprits du dernier Ordre, si les plus hautes intelligences sont pour vous. Le temps qui est, comme vous savez, un grand theatre, nous decouvrira si l'Etoile du Nort vous est contraire ; ou si la reconciliation de la Vertu avec la Fortune, se fera bientôt sur le rivage de la Mer Baltique. Cependant, je vous renvoye par un ami, toutes les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & c'est au Public, & non pas à moi, que vous êtes obligé d'en rendre compte. Dans les sujets que vous avez entrepris jusques ici, vous avez toûjours surpassé les autres ; & dans le genre Epistolaire, vous vous surpassez de beaucoup vous-même. C'est là que vous faites si heureusement revivre cette admirable Philosophie, qui sembloit être morte avec Platon. Et l'on a dit de cette Philosophie qu'elle n'étoit pas moins riche en fleurs qu'en fruit. On a voulu même qu'elle ait été cultivée de la main des Graces. Le premier Courier vous portera infailliblement de mes nouvelles, à moins que je ne sois mort, ou malade ; & je me trouve assez bien

bien pour croire qu'en quatre ou cinq jours, je pourrai vous dire quelque chose de plus positif pour vos interets. Je suis

Vôtre &c.

A Stockholm le 18. de Mars 1653.

A Monsieur de Saumaise.

LA maniere dont vous avez parlé de moi en Hollande, est si obligeante, que je ne sai comment y répondre, étant fort persuadé que je n'auray jamais de paroles qui puissent payer dignement les vôtres. Mais, Monsieur, je n'en ai pas moins de reconnoissance; & les loüanges dont vous m'honnorez, me feront toûjours si avantageuses, que je ne connoitrois pas ce qu'elles valent si j'avois encore des souhaits à faire, aprés avoir eu vôtre approbation. Vôtre jugement doit être la regle de celui des autres; & s'en raporter à vous, c'est s'en raporter au premier Oracle de toute l'Europe. J'eusse été bien aise qu'en ces quartiers, on eût fait à nôtre ami, la même faveur que vous m'avez faite: & apparemment vôtre Lettre de recommendation lui devoit tenir lieu de lettre de Change. Mais s'il s'y attend à quelque emploi, il justifiera la pensée du

Philosophe ; Que l'Esperance est le songe de ceux qui veillent ; & il vaudroit autant dormir, que de veiller de ce côté-là. Quoi que je lui eusse donné sur sa conduite d'assez bons avis, il n'a pas creu s'en devoir servir : & je l'ai veu, à mon grand regret, entêté de la franchise du siecle d'or. Il a commencé par se confesser à tout le monde ; & la plûspart de ses Confesseurs, comme il arrive ordinairement dans les Cours, ne lui ont pas gardé le secret. Ainsi, Monsieur, pour s'être piqué de bonne foi, il a perdu ce que vous lui aviez conseillé de hazarder : & nous en voyons ici tous les jours, qui ne joüent pas plus heureusement que lui. Nous y avons de certaines gens qui ne se font pas un grand scrupule de faire tomber ceux qui se rencontrent dans leur chemin, pourvû qu'ils s'élevent ; qui ont du mépris pour ce qu'ils n'ont pas, & qui mépriſent par consequent l'honneur, le merite & la vertu. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils ne sont ni Gots ni Vandales, mais François qui décrient par tout leur Nation ; qui sont par tout décriés eux-mêmes, & qui ne laissent pas de profiter de l'aveuglement de la Fortune. Je sai bien que je n'achetterai jamais la faveur à ce prix-là : & quoi qu'il arrive des bontez que la Reine continuë d'avoir

d'avoir pour moi, je ſerai content pourvû que je n'aye rien à me reprocher, & que vous honnoriez de vôtre amitié

Vôtre &c.

A Stockholm le 28. de Mars 1653.

A Monſieur Triſtan l'Hermite.

VOus vous plaignez, Monſieur, de la deſtinée de nos derniers Vers qui vous ont paru ſi achevés; & en effet, ils ont paru tels à Monſieur le Comte de Tott qui connoît le fort & le foible du Poëme Epique, auſſi bien que du Sonnet & du Madrigal. Mais outre que vous êtes trop ſpirituel & trop du monde, pour vous étonner qu'il n'ait point pris avec fermeté, contre la Reine, le parti des Stances, vous ſavez encore que les jugements ſont auſſi divers que les inclinations & les connoiſſances. Un Empereur n'a pû ſouffrir les vers de Virgile, dont le portrait par le commandement d'un autre Empereur, fut mis en ſuite dans un lieu ſacré, aprés le portrait d'Achille. Sans mendier des exemples de ſi loin, Scaliger & Lipſe ont eu deux opinions fort differentes d'une Tragedie qui eſt parmi celles de Seneque, que l'un a creuë legitime, que l'autre décrie comme

ſuppoſée; que l'un fait valoir comme un chef-d'œuvre, que l'autre mépriſe comme l'ouvrage d'un Ecolier. Nous avons ici de certaines gens qui ſont étonnés que pour la pureté du ſtile, on faſſe paſſer Mr. de Balzac devant Voiture: & vous vous ſouvenez du vieux Gentilhomme de Gaſcogne qui nous ſoutenoit dans les Tuilleries, que c'étoit faire honneur à l'un & à l'autre, que de les placer aprés Theophile: Au reſte, Monſieur, ceux qui ont voulu vous perſuader que ſa Majeſté n'étoit pas trop ſatisfaite de vos Poëſies, ne doivent être conſiderés que comme les ennemis de ſa gloire & de ſon bon goût. Elle vous connoît pour un grand homme, mais pour un homme dont les ouvrages peuvent bien n'être pas tous de la méme force. Quand toutes les productions de vôtre eſprit ſeroient égales, elles pourroient bien ne pas plaire egalement: & il n'y a pas encore vingt mois, qu'en ma preſence, vous eutes de la peine à nommer belle, une Vierge de Raphaël, que deux curieux trouvoient admirable. Peut-être que celui qui preſenta vos Vers à la Reine, prit mal ſon temps; qu'il n'épia point celui de ſa belle humeur, ou de ſa ſanté; qu'il lui parla quand elle avoit la tête remplie d'affaires d'état; & qu'il ne crût pas devoir prendre garde

garde à ces circonſtances, dans l'empreſſement qu'il avoit de vous ſervir. Horace n'étoit pas de ſon avis ; & dans une lettre, il trouve que ces conjonctures ſont eſſentielles pour faire agréer à ſon Empereur, ce qu'il lui envoye par ſon favori. Ne vous laſſez pas, ſi vous m'en croyez, de la premiere démarche que vous avez faite, quelque obſtacle que vous ayez rencontré dans vôtre chemin ; & ne craignez point de mettre à l'épreuve.

Vôtre &c.

A Stockholm le 2. d'Avril 1653.

A Monſieur Doujat, Lecteur & Profeſſeur Royal en Droit Canon.

JE ne ſuis ni aſſez preſomptueux pour me trouver digne de la grace que vous me faite ; ni aſſez éloquent pour vous en remercier quand j'en ſerois digne. Tout ce que je puis en cette rencontre, c'eſt, Monſieur, de vous dire fort ſincerement, que les marques de vôtre amitié me ſont trés cheres ; & que je ſuis aſſez affligé de ne pouvoir ni les meriter, ni les reconnoitre. Cependant, je n'ay pas plûtôt reçû vôtre lettre, que j'ai ſollicité la ſavante Reine d'en écrire une à Meſſieurs de l'A-

cademie ; & dans cette lettre que ſa Majeſté m'a ordonné de vous envoyer, vous verrez qu'Elle vous honnore tous de ſa bienveillance & de ſon eſtime. Vous avez beaucoup de part à l'une & à l'autre, puis qu'ayant voulu faire vos excuſes ſur le peu de temps que vous aviez eu à vous preparer, il n'a jamais été en mon pouvoir de perſuader à ſa Majeſté que vous n'aviez qu'ebauché fort à la hâte, ce qui devoit attendre ſa perfection de vôtre loiſir. Elle a reconnu que vous n'aviez rien laiſſé au temps à rectifier & à polir; & que les pierres les plus communes deviendroient entre vos mains des pierres de prix, ſi vous entrepreniez de les mettre en œuvre. Par là, Monſieur, vous jugerez bien que c'eſt être de la bonne opinion que d'être du ſentiment de la Reine, en ce qui regarde vôtre merite, & que vous n'aviez nullement beſoin de moi en cette rencontre. Je ſerois ravis qu'à l'avenir, vous me donnaſſiez quelque autre moyen de vous témoigner à quel point je vous honnore : & je trouverai peut-être une occaſion de vous faire croire que je ſuis

Vôtre &c.

A Stockholm le ....

A Monsieur Chapelain.

Nôtre genereux ami, Monsr. Heinsius, m'a fait voir la lettre qu'il a receuë de vous par cet ordinaire : & quand vous n'auriez point marqué assez nettement le Medecin dont vous vous plaignez, nous aurions bien crû que c'est le même dont vous avez sujet de vous plaindre. Ce Charlatan qui ne manque point de faire des meurtres quand il entreprend de faire des cures, s'est imaginé qu'on devoit guerir les enthousiasmes par les exorcismes, pour avoir ouï dire qu'un Grec a écrit qu'ils sont formés de l'humeur melancolique, & qu'un Arabe avoit soutenu que cette humeur doit venir du Diable. Il a décrié toutes les Muses. Il n'a épargné ni celles qui joüent de la Lyre, ni celles qui se servent de la Trompette : & Platon que le plus eloquent de tous les Romains apelle son Dieu, n'auroit pas même été à couvert de ses outrages, s'il n'avoit apris que ce Philosophe avoit banni de sa Republique tous les Poëtes. Je serois heureux, si je pouvois remedier à tous les desordres dont vous parlez, & confirmer par de bons effets, les Memoires que vous avez la bonté de nommer fidelles, par lesquels

vous avez été informé que je faisois honneur à la Nation Françoise, pour l'esprit, & pour ma fermeté ordinaire à défendre toûjours la bonne cause. Je n'oserois soutenir que ces Memoires sont trés-fidelles; mais je puis dire que je suis trés satisfait du témoignage de ma conscience. Pour le reste, il vaudroit autant loüer la Norvegue pour la douceur & pour la beauté de son climat, que de me loüer pour mon bel esprit. Il seroit encore assez inutile de s'arrêter sur le dernier article de vôtre lettre, puis que de tout temps, le nombre des fous a été plus grand que celui des sages: Que pour un Poëte, il y a une infinité de faiseurs de vers qui n'ont d'imagination qu'autant qu'il en faut pour se décrier; qui n'emploient le papier & l'ancre que pour se tourner en ridicules: & Bourdelot n'est pas le premier à le faire croire.

Consules fiunt quotannis, & novi Pontifices:
Solus aut Rex, aut Poëta nascitur.

Un Italien dont vous estimez beaucoup plus l'esprit que le jugement, l'a dit d'une autre maniere.

Son come i Cigni, anco i Poeti vari,
Poeti che non sien del nome indegni.

&

& ces vers peuvent être commentés par les suivans.

Beaucoup de Bordiers, de du Lots,
De Maillets, & de Bourdelots.
Beaucoup de d'Assoucis, & beaucoup de
Douvilles.
Beaucoup de Pelletiers: beaucoup de
Neu-Germains.
Peu de Tristans, de Malleville,
De Maynards, & de Chapelains.

A Stockholm le 10. de May 1653.

A Monsieur Conrart, Conseiller & Secretaire du Roi.

VOs Lettres, Monsieur, sont toutes belles, toutes obligeantes: & l'on y remarque depuis le commencement jusqu'à la fin, le caractere de l'honnête homme & du Bel Esprit. Mais comme j'estime plus une belle ame que des mots choisis & des syllabes mises en ordre, j'avoüe que la bonté de vos mœurs me touche plus que la delicatesse de vôtre langage. Etant spirituel & genereux au point que vous l'êtes, vous pouviez bien croire que deux qualitez si peu communes ne vous seroient

pas

pas inutiles en ce Royaume; & que la Reine vous devoit au moins quelques marques de ſa bienveillance. Plût à Dieu! qu'Elle eut écrit au Grand Balzac de la maniere qu'Elle m'a parlé de vous: Elle qui ſait bien qu'il a engendré chez nous l'Eloquence, pour me ſervir d'un mot de la vieille Rome. Le tombeau que vous allez élever à la memoire de cet homme incomparable, eſt digne ſans doute, de vôtre amitié & de ſon merite; & je ſuis trompé s'il ne dure plus que tous les tombeaux des anciens, ſans en excepter leurs Mauſolées, & leurs Pyramides. Cependant, Monſieur,

Ne craignons point qu'on que ſa gloire meure;
Ou qu'il en manque aucune à ſa felicité;
Avec nous, la France le pleure;
Et CHRISTINE *l'a regretté.*

A Stockholm le 15. d'Aouſt 1654.

A Monſieur Chapelain.

IL n'y a rien, Monſieur, de plus obligeant que cet article de vôtre Billet dans lequel vous dites que vous prenez en paye-

payement de ce que la Reine vous doit, l'occaſion que ſa Majeſté vous a donnée de me connoître ; & que vous preferez mon amitié à tout ce qu'il y a de fer & de cuivre en Suede. En ce qui regarde le merite, vous me croyez aſſez raiſonnable, pour ne pretendre d'aller aprés vous que de fort loin ; mais dans la maniere dont je paye vôtre amitié, je ne ſouffrirai jamais que l'on me reproche de donner, à qui que ce ſoit, le pas devant moi. Pour le reſte, j'aurois eu ſans doute, beaucoup plus de joye que je n'en ai, ſi la Reine ſe fût ſouvenuë de ſa parole ; Elle qui vous a nommé tant de fois, ſon bon ami ; qui m'avoit promis de vous envoyer des marques ſolides de ſon eſtime & de ſa juſtice. Mais aprés lui avoir entendu loüer Brutus mourant, pour s'être écrié que la vertu n'étoit qu'un nom & une chimere, il eſt à craindre qu'elle n'écoute jamais la Juſtice qui eſt la premiere & la plus éclatante des vertus ; qui en eſt même le fondement & la regle.

Quanto cangiata, ohime, da quel che pria!

Diſons plûtôt,

Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus!

Puis que la Reine eſt devenuë homme, ſi l'on

l'on s'en raporte aux gens de sa suite. Aprés son abdication, Elle a pris l'Epée au sortir de Suede ; un chapeau couvert de plumes ; & un habit qui cache son sexe. Ceux qui trouvent aujourd'hui mauvais que les Heroïnes voyagent dans les Romans, ne peuvent souffrir que cette Princesse aille faire l'avanturiere chez ses Voisins ; & l'on a de la peine à concevoir qu'Elle se trouve plus à son aise sur des Chariots d'Allemagne, que sur le throne du fameux Gustave. Le Roi qui m'a fait l'honneur de me choisir pour Secretaire de son Cabinet, me fit apeller il y a deux jours, & eut la bonté de m'expliquer lui-même en particulier le Journal de son voyage, qui est étrange par les circonstances dont il est rempli. Nôtre ami Mr. Heinsius me dit hier chez moi, que les Muses qui lui preparoient par tout des hymnes, aiguisoient contre elle, les traits les plus penetrants de la Satire : que la pluspart de nos Philosophes & de nos Poëtes, comptoient déja parmi leurs erreurs & parmi leurs fables, les premiers sentimens qu'ils avoient eus de la grandeur de son ame, & de la force de son esprit. Plût au Ciel ! que les ennemis de sa gloire, ne sceussent ni écrire, ni parler ! Si les dernieres démarches de la Reine, ne sont pas aprouvées de tout le monde, le Dieu des

Payens

Payens n'a pas été plus privilegié que la Reine: & vous ſçavez qu'on a dit de lui, Qu'il ne lui avoit pas été permis de plaire à tous. Quoi qu'il arrive de la demiſſion que ſa Majeſté a faite de ſa Couronne que ſon ſucceſſeur ne trouvera jamais trop peſante, ne vous aviſez pas, s'il vous plaît, de croire avec beaucoup d'autres, qu'elle a quitté ce qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de conſerver, ou de ſoutenir. Jamais action n'a été plus volontaire que celle-là: & peut-être même qu'il ſeroit à ſouhaitter, qu'elle eut été moins concertée & moins libre. Mais,

Κρᾶτην σιωπᾷν ἢ λέγειν ἃ μὴ πρέπει.

Je ſuis, Monſieur, vôtre &c.

A Stockholm le 22. d'Août 1654.

A Monſieur le Comte de Tott, Senateur du Royaume de Suede.

J'Ai veu, Monſieur, par vôtre moyen, les œuvres du.. .... c'eſt à dire, un Poëte ridicule depuis les piés juſques à la tête, qui peut défier tous les malades d'avoir des viſions plus extravagantes que

les

les ſiennes. Comme il a lû que le Genre mediocre & le Genre bas n'ont point la beauté du Genre ſublime, il ne ſe ſoucie point de tomber pourvù qu'il s'éleve. Dieu nous preſerve de ces beaux Eſprits qui vont par haut; qui font des ſauts perilleux, quand tous leurs pas doivent être graves. Les plus grands Maitres n'ont pas voulu que nous faſſions toûjours tant de bruit: & ce n'eſt pas ſans quelque miſteres, qu'Apollon a preferé la Lyre aux Timbales: & que l'on n'entend ſur le Parnaſſe, que le murmure agreable d'une fonteine. On ne peut jamais aprouver les vers du ..... ſans faire le procés à Horace, à Catulle & à Malherbe, parcequ'il a choiſi ce qu'ils ont crû devoir rejetter: qu'il a mieux aimé ſuivre ſa raiſon, que leur exemple; & que ſa raiſon peut être apellée ſon mauvais genie. Je preſere les derniers billets que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à toute ſa proze & à tous ſes vers, quelques partiſans qu'il puiſſe avoir; & vôtre maniere de dire les choſes, eſt incomparablement plus delicate & plus naturelle. Conſervez ce caractere qu'on peut comparer à un habit qui n'eſt ni magnifique ni brillant, mais galant & propre. Le plus grand de tous les Orateurs Latins s'eſt ſervi de cette même comparaiſon

paraiſon pour un autre Orateur qu'il eſtime fort : & il ne l'eſtime que pour cette netteté. Je ne ſai, Monſieur, ſi la Cour de France n'eſt point aujourd'hui dans l'étonnement de voir la même politeſſe dans un Vandale : mais je ſai bien qu'autrefois la Grece fut étonnée qu'un Scythe eût pû cultiver la Philoſophie. Quoi qu'il en ſoit, vous ne pouvez manquer d'etre heureux, pourvû que vous ayez établi la felicité dans la belle gloire, & vous n'en aurez jamais tant que vous en ſouhaite. Vôtre &c.

A Stockholm le 28. de Novembre 1654.

A Monſieur de Razilly, Gouverneur de Haguenau.

JE ſuis ravi pour vôtre ſatisfaction que le Roi vous ait donné le Gouvernement d'une Place, hors de laquelle vous ne puiſſiez achetter une promenade que par un combat, puis que vous aimez à vous promener à ce prix-là. Ceux, Monſieur, dont vous ſortez, ont cherché il n'y a pas encore longtemps, le danger plus loin Ils ont paſſé de grandes Mers & de grands dezerts pour s'éprouver contre des

ſauvages : & la Fortune qui les ſuivit juſques dans les Forets des Canadois & des Hurons, fut telle en effet, qu'ils purent être les Dieux des Barbares dont ils ſe contenterent d'etre les Legiſlateurs. Ils reconnurent que leur cœur avoit beſoin de leur jugement : & leur prudence rendit un petit nombre de Soldats redoutable à ceux qui n'avoient qu'à lever les mains pour les accabler. Sans elle, il eſt impoſſible d'attaquer, ou de ſe défendre avec ſuccez : & quand il en arrive autrement, ce n'eſt plus une vertu : c'eſt un miracle. Tout cela veut dire que nos chers amis ſe rejoüiſſent de vôtre nouveau gouvernement: que la vaillance de Meſſieurs de Razilly fut toûjours ſage, toûjours prevoyante ; que le ruiſſeau ne doit être ni plus impetueux ni plus boüillant que la ſource. J'avois deſſein de vous aller voir, mais il n'eſt plus en ma liberté de m'éloigner de cette Province : & quand vous ſaurez que j'ai pour obſtacle à ce voyage,

Amor che nel penſier mio vive e regna,
E l'ſuo ſeggio maggior nel mio cor tene,

Vous aurez la bonté de me diſpenſer de vos promenades, & de reſerver pour des occaſions moins perilleuſes.

Vôtre &c.

A Monſieur de Saint Amant.

S'Il vous prend envie, Monſieur, de faire la Carte du Pays de la Raiſon, ne l'étendez pas generalement au deçà de la reviere de Loire.

Peſter contre le ſiecle & contre les abus ;
Déchiffrer quelques vieux Rebus ;
Diſcourir en gonjats des regles de la guerre ;
Rendre miſterieux des ſecrets de bibus,
Engraiſſer un oiſon, cultiver une terre,
Jurer, mentir, parler Phebus.

C'eſt l'occupation de la plupart des Provinciaux qui ne connoiſſoient ni les bons mots, ni les belles choſes. Il eſt vrai qu'il s'en rencontre qui emploient toute leur force & leur induſtrie pour monter & pour paroître ſur le Parnaſſe. Mais ce n'eſt point par ces routes ordinaires & agreables qui meinent droit à la belle gloire ; ce n'eſt que par ces chemins de travers & décriez qui conduiſent au mépris & à la folie. Ce n'eſt pas le Dieu qui parle en eux : ce ne peut être qu'un mauvais genie. Avec tout cela,

D'un

D'un ton decisif & superbe,
Ils s'erigent en Souverains,
Et battent bien souvent des mains
Pour du Bartas contre Malherbe.
Ils alleguent toûjours ou Voiture, ou Costar,
Et ne sauroient souffrir l'Academie
Depuis qu'on leur a dit qu'elle étoit ennemie
Du Si, du Mais, du Partant & du Car:
Et quelle marque d'infamie,
Ceux qui se servent même avec œconomie,
De l'Equivoque au sens malicieux,
Du Quolibet facetieux,
Du Proverbe sententieux
Sur qui sembloit devoir être affermie
La gloire des Auteurs & modernes & vieux.

Vous voyez, Monsieur, que les gens dont je vous parle, ne sont ni les Cignes ni les Rossignols des Muses, car un Grec a dit que les Poëtes étoient les Oiseaux des Muses. Ils n'en sont que les Hiboux, que les Crecerelles, & les Corbeaux. J'ajouterois si les Rheteurs me le permettoient,

Qu'ils ne connoissent point cette divine extase
Qui fait des beaux Esprits, l'amour & le bon-heur:

Et

Et qu'ils obtiendroient trop s'ils obtenoient l'honneur
Ou d'étriller, ou de ferrer Pegase.

C'eſt bien loin de le monter, & même à ſon aiſe, de la maniere que vous le montiez, quand il vous plaiſoit de vous écrier

Ha! que la debauche eſt douce!
Je veux qu'en faiſant carouſſe
Ma flutte en ſonne le prix;
Et que ſur Pegaze en houſſe
Je l'apprenne aux beaux Eſprits.

Mais il eſt tems de changer de ton. Nôtre Michel de Montagne eût été ſurpris de voir les dernieres productions de vôtre eſprit: & il eût changé d'opinion, lui qui croioit que la Poëſie n'étoit point plus agreable que quand le ſujet en étoit folâtre. Il eût avoüé que c'eſt de vous & de vos ſemblables, que l'on a dit que les Poëtes étoient les Peres de la ſageſſe; les interpretes des Dieux; & plus encore, les enfans des Dieux. Il ſort de la chaleur & de la lumiere dont vous avez animé vôtre HOMME DE BIEN: & vous avez peint en deux façons, pour l'Eternité. Si vous êtes ferme comme vous le dites, dans la reſolution que vous avez priſe de ne tra-

vailler à l'avenir que sur des Sujets de cette nature, ou le Parnasse n'aura point de fleurs, ou vous les ferez toutes entrer dans le Sanctuaire. Pour moi, je tien toûjours à la bagatelle : & presentement, je fais plus d'état de six anemones & de six tulipes bien panachées que de toutes les fleurs de la Rhetorique. Exceptons en toutefois les vôtres ; & c'est tout ce que vous peut dire de plus fort,

Vôtre &c.

A Loudun le 15. de Juillet 1656.

A Monsieur le Fevre.

J'Ai lû, Monsieur, vos Remarques sur deux ouvrages de Lucien ; & vous m'avez prevenu si obligeamment, que je ne sçai de quelle maniere vous en témoigner ma reconnoissance. Il y a longtems que vôtre nom m'est connu ; & il ne m'est point encore arrivé de parler de vous, sans en parler avec toute l'admiration qui est dûe si legitimement à vôtre merite. J'avouë que mes loüanges ne vous peuvent être que trés-inutiles ; Mais s'il ne vous est pas fort avantageux d'être estimé de ceux qui aiment, comme moi, les belles cho-

choſes, ſans les poſſeder, il vous le ſeroit encore moins de n'être loüé que de vos egaux, parceque vous ſeriez peut-être en danger de n'être loüé de perſonne. Quoique je n'aye d'eſprit que ce qu'il en faut, pour comprendre ſur la Foi publique, que vous devez être un homme extraordinaire, & que je doive me contenter de batre des mains où l'on vous couronne, je puis vous dire qu'en cette rencontre, le ſpectateur n'eſt pas moins ravi que les Juges mêmes. Quelque part que je prenne pourtant à vos interêts, ne trouvez pas, s'il vous plait, étrange, que je m'afflige de la perte dont l'on nous menace; & que j'entende avec beaucoup de regret, que les Etats de Hollande aprés nous avoir ravi les Scaligers & les Saumaiſes, faſſent encore leurs derniers efforts pour vous enlever, vous Monſieur, en qui ces deux hommes incomparables ſemblent être reſcuſcités aujourdhui. Je me ſouviens d'avoir lû que la France étoit la Mere des Beaux Eſprits; mais il eſt honteux à cette Mere, que ſes Voiſins adoptent ſes plus illuſtres Enfans; & que les Etrangers lui faſſent connoître qu'ils ſont beaucoup mieux informés qu'elle, de ſes raretez & de ſes tréſors. Pourvû qu'ils ne faſſent que les lui envier en vôtre perſonne, il ſera aiſé de s'en conſoler: & je

le souhaitte parce que je perdrois infiniment si je vous perdois ; & que le voisinage rendra plus commode, le commerce que vous voulez bien entretenir avec

Vôtre &c.

A Loudun le 13. de Septembre 1657.

Viro Clarissimo Tanaquillo Fabro S.P. D. Urbanus Chevreau.

AD te, iterum, quia ita fieri jubes, vir Clarissime, Latine scribo ; & quantum tibi in me juris est, tantum, spero, benignitatis crit, ut hominem a tersa ista puritate remotum feras, semperque memineris ad hoc scribendi genus, non ultro, sed impulsu tuo, descendisse. Quanto tempore epistolas tuas lego, tum mihi interea satis placere, disertusque ac strenuus esse videor : ubi rescribendum est, ibi tum repente jejunus, exanguisque jacco, & sperata illa styli ubertas ac copia, mera esse paupertas deprehenditur. Quin expedita illa ac facilis elegantia, tantusque eorum verborum delectus, queis laudatio tua pingitur, nemini non satis ostendunt, tuum præter ceteros esse, laudare alios ; sed ab aliis, te, ut dignum est, neutiquam posse laudari. Esset ita-

itaque non modo hominis sibi præsidentis, sed ejus qui plane amens sit, ea lingua, ubi tecum agitur, uti velle quæ tota tua est. Circa hanc epistolæ tuæ partem, vides Vir Clarissime, quam me morigerum præbeam, at cave talem in reliquis futurum. Ut de me tam commode sentias, & opinionem de meo judicio conceptam tuearis, per Gratias quæ te tantopere amant, oratus patere ut eo genio utar qui mihi longo usu familiarior sit; neque alium laborem mihi injunctum velis, nisi me in sudorem dare postules. Jus enim illud Civitatis quod narras, jam dudum est quod amisimus; neque porro illud tua æquitate dignum est, id oneris amico imponere quod ei non potest esse non molestissimum, quia insuetum est. Videor mihi sermonis nostri, qualis puellarum in his regionibus est, aliquantulam facultatem parasse; hocque, si nihil aliud, forte consequar, ut nihil a peregrinate mihi metuendum sit. Ceterum, mirari haud satis possum, tibi qui occupatissimus sis, tantum abs re tua otii esse, ut etiam versiculos nostros lectites, qui Patrem quendam infelicem semper habere visi sunt, quibus tamen boni aliquid ominari posse videor, cum illis datum sit, tibi ut placere possint. Quid! quod me non inter poëtas modo, sed inter eloquentes etiam memoriæ nostræ viros re-

fers, libelloſque noſtros dicis elegantiorem quandam facundiam ſpirare? Utinam vero tantas laudes, & animi noſtri conſcientia, & pudor agnoſcere poſſent: ſed amor iſti tuo judicio, quod tam acre eſſe ſolet tamque acutum, amor, inquam, quo me complecteris, fucum fecit. Ei itaque gratiam habeo, quoniam ipſius opera fiet, ut tibi magis bellus, magiſque eloquens videar, niſi, quod ut tute ſcis, teſtimonii dictionem non habet amor. Quodcunque, tuum, Vir Clariſſime, de me judicium, ceterorumque venuſtiorum hominum fuerit, habeo alia quæ tibi de me certius polliceri poſſim, & ea quidem haud paulo meliora, candorem ſcilicet, & Heroicorum temporum ſimplicitatem; quæ artes, ut ad connectendas amicitias morum ſimilitudo mire efficax eſt, me tibi firmiori vinculo alligabunt, quam neſcio cujus aut Poëticæ facultatis, aut eloquentiæ opinio. Itaque ſic tibi perſuadeto, Vir Clariſſime, nil unquam dici, vel animo fingi poſſe noſtro in te amore ardentius, quem ſi tibi non præſtem, omnis expers ſim humanitatis, & elegantiorum Muſarum odio digniſſimus, quæ te naſcentem tam placido numine viderunt. *Vale. Lauduni pridie Kal. Octob. A. D.* MDCLVII.

A Monſieur Fabrice Profeſſeur en Theologie, & Recteur de l'Academie de Heidelberg.

LA bonne opinion que Monſieur le Fevre a de moi, peut faire tort à ſon jugement : & je n'ai point de moyen plus ſûr pour la ſoutenir, que de me taire, ou de me cacher. Cependant, Monſieur, je ne puis être plus long-tems muet ſans être ingrat, aprés les loüanges dont vous me comblez dans le billet que vous avez écrit à nôtre ami de Saumur qui cherche ſouvent à ſe divertir, & qui aime à railler auſſi bien que vous :

Eſt enim leporum
Diſertus Pater, ac facetiarum.

Mais comme vous m'avez traitté de Heros, dans ce billet ; & qu'apparemment vous avez crû que ce nouveau titre devoit m'étonner, je vous declare que ne pouvant le recevoir de la maniere qu'il vous a plû de me le donner de vôtre pure liberalité, je puis me vanter d'avoir quelque choſe de commun avec le plus grand de tous les Heros, & d'être auſſi bien qu'Hercule, pour exprimer vôtre Euripide par nôtre Amyot :

De peu de montre, & sans nul parement:
Homme de bien, au reste, entierement.

Ce n'est pourtant pas que je ne souhaitasse d'être plus paré pour vous remercier aussi galemment que vous écrivez ; mais vous écrivez d'un air à ne laisser que l'envie & le desespoir de vous égaler : & quelque mauvaise opinion que nous concevions des Etrangers, pour la finesse de nôtre langue, je suis trompé si nous avons quelque auteur en France, qui ne fût bien-aise d'être pris pour un Alleman, pourvû qu'on le prît pour Monsieur Fabrice. Si cet honneur m'arrivoit un jour, j'en serois si fier, que pour moderer l'excez de ma joye & de mon orgueil, il faudroit m'écrier souvent, *Respice te*, & d'un ton plus haut qu'on ne le disoit dans l'ancienne Rome, à celui qui avoit été jugé digne du Triomphe, de peur qu'il ne s'oubliât au milieu des acclamations publiques. Mes pretentions & mes esperances ne vont pas si haut; & mes souhaits sont plus raisonnables, puis qu'ils sont bornés à la justice que je vous demande Monsieur, de croire que je suis veritablement, Vôtre, &c.

A Loudun le 14. d'Octobre 1658.

A

A Monſieur des Granges.

ME demander de quelle maniere vous pouvez gagner mon cœur, c'eſt me demander de quelle maniere vous pouvez gagner ce qui eſt à vous, Monſieur, il y a long-tems : & vous n'avez pas oublié les Vers où Emilie s'explique à peu prés de la même ſorte à Cinna.

En me donnant à toi, je ne te donne rien,
Je te fais ſeulement un preſent de ton bien.

Mais quoi qu'en vous diſant, à mon grand regret, que mon amitié eſt la plus inutile de toutes les choſes, je ne la definiſſe peut-être pas mal ; il eſt pourtant vrai que de toutes celles qui ſont ſujettes au changement, il n'en eſt au moins, ni de plus ſincere, ni de plus conſtante. Vous lui avez même donné quelque prix : & comme vous l'avez fait aſſez bien valoir au lieu où vous étes, il y va de vôtre honneur & du mien, de ſoutenir vôtre opinion, & d'y confirmer Monſieur le Marquis & Monſieur le Comte qui m'ont fait beaucoup d'honnêtetez ſur vôtre parole. Pour vous témoigner que vôtre ſi-

lence ne m'a point rebuté de vous écrire, & que je n'imite jamais les mauvais exemples, je vous envoye par cet ordinaire trois billets folâtres, & j'y en aurois ajouté deux autres, ſans nôtre proverbe qui veut que les plus courtes folies ſont les meilleures. Celle du Critique dont vous me parlez, eſt digne de compaſſion & de mépris: & nous pouvons aiſément ſouffrir le chagrin & l'aveuglement d'un homme qui ne veut pas que Balzac ſoit éloquent, nous qui ſavons qu'il y en a eu dans l'Antiquité, qui ont nié que le feu fût chaud, & la neige blanche. Mais que ſignifie ce qu'il vous a dit? Qu'il pouvoit prouver ſans beaucoup de peine, que Jules Ceſar Scaliger n'eut rien de commun que ce même nom, avec les Scaligers Princes de Verone. Sa Maiſon pourtant doit être ancienne, & même de plus de douze cens ans, ſi l'on s'en rapporte au témoignage qu'en rend Scaliger le fils dans une lettre qu'il a écritte à Douza. Quoi qu'il en ſoit, il ne rendroit pas à l'Etat un fort grand ſervice, quand il feroit voir que Scaliger n'étoit ni moins vain, ni moins credule que cét Hecatée dont parle Herodote, qui ſe vantoit de pouvoir compter juſqu'à ſeize Dieux parmi ſes Anceſtres. Il ſuffit que Jules Céſar Scaliger,

&

& son fils Joseph, ayent été deux Heros incomparables : & j'aimerois mieux que l'on m'appellât, comme on nomme encore l'un & l'autre, *l'Apollon*, *l'Hercule*, & *l'Apuy des Muses* ; *l'Esculape*, *le Roi*, & *le Dictateur des Hommes de Lettres*, que le Descendant des Souverains de Verone. Quel avantage lui reviendra-t'il de sa découverte ? quand il aura encheri sur Ricobon, sur Schoppius, & sur Guillandin ; & qu'il prouvera qu'on ne parloit point des Scaligers, du tems de Clodion, & de Meroüée. Cette curiosité ne regarde point les honnestes gens qui conviennent tous que les biens de la Fortune valent beaucoup moins que ceux de l'Esprit ; que dans les bons siecles, la Vertu a toûjours été preferée à la Noblesse ; & que celle-ci est venuë de l'autre. Si ce Genealogiste est le même que j'ai veu deux fois chez Mr. de la Ménardiere, je n'en veux pas savoir davantage : & pour ne pas croire qu'il est fou, il faudroit être aussi fou que lui.

Dulce est desipere in loco.

Mais comme il ne garde jamais en cela, ni milieu, ni temps, ni regle, il fera connoitre qu'il a quelquefois de bons intervalles dans la folie, quand il s'écriera serieusement,

Quicunque ubi sunt, qui fuere, quique futuri sunt posthac
Stulti, stolidi, fatui, fungi, bardi, blenni, buccones,
Solus ego omnes longe anteo stultitia & moribus indoctis.

Je suis, Monsieur,

Vôtre &c.

Le 2. de Novembre 1652.

Au Reverend Pere Fronteau de la Famille de Sainte Geneviéve, Professeur en Théologie, & Chancellier de l'Université de Paris.

JE m'imaginois, mon Reverend Pere, que vous aviez été satisfait de toutes les marques avantageuses que vous m'avez données de vôtre estime : mais je viens d'aprendre que vous m'en vouliez encore donner de vôtre amitié. Quelque indigne que je sois de l'une & de l'autre, je les menagerai infallliblement avec tout le soin qu'elles me demandent : & je puis dire avec verité, qu'il est impossible qu'un bien-fait se perde, quand il est une fois dans ma memoire. Il n'y peut être une

fois,

fois, qu'il n'y soit toûjours : & jamais homme ne s'est moins connu que je me connois, si je suis ingrat. Souffrez donc, s'il vous plaît, mon Reverend Pere, que je vous témoigne le ressentiment que je conserve de toutes les graces que vous me faites ; & que je vous prie d'ajouter aux Theses que vous avez la bonté de me promettre, vôtre Dissertation sur les raisons qui ont fait croire aux Payens, que les Juifs avoient adoré un Asne. Vous trouvâtes belles sur cette matiere, les conjectures de Mr. le Fevre, que nous lûmes vous & moi, dans mon Cabinet : & dites même qu'elles étoient en quelque façon conformes aux vôtres, ce que je n'ay pû taire à mon ami qui en tient les siennes beaucoup plus heureuses. Mr. Bochart m'a dit autrefois en Suede, que de PI IAO, *la bouche, la parole*, ou *le commandement de Dieu*, qui est si frequent dans l'Ecriture, les Egyptiens en avoient fait PIEO, un *Asne*, ce qui leur fit croire que les Juifs adoroient cét animal. Quoi qu'il en soit, Mr. le Fevre a fait d'admirables découvertes dans le païs Grec & dans le Latin, qu'il s'étoit engagé de vous montrer, & je suis trompé si vous lui eussiez refusé l'epithete de περιόπτης, aprés les lumieres que vous eussiez remarquées en lui.

Mais ne penſez pas qu'il eût ſeulement deſſein de vous traitter en Grammairien & en Philoſophe, de critique, de ſyllogiſmes, de paſſages, & d'autoritez. Vous y euſſiez été regalé de ce que la Province a de plus exquis : & quand il n'y eût eu dans le repas qu il vous deſtinoit, que du vin de Saint Laurens & de Bourgogne; que les Perdreaux & les Faiſans qu'on lui avoit envoyés de ces quartiers, il y eut eu aſſurement ce qui manquoit dans le celebre feſtin de Platon, & dans le Banquet des ſept Sages de Plutarque. Vos interêts, mon Reverend Pere s'opoſerent à l'honneur que je lui avois fait eſperer; & il me regarde depuis ce tems-là, comme une perſonne qui n'eſt capable de donner à ſes amis, que de fauſſes joyes. Il en reviendra pourtant à la bonne opinion qu'il a eüe de moi, quand il ſçaura que je vous aurai juré de ſa part, qu'il vous eſtime & qu'il vous reſpecte : & que vous aimez toûjours

Vôtre &c.

A Loudun le..... 1659.

Au Reverend Pere Loüis Fronteau, Prieur des Carmes de Loudun. à Paris.

lætus ſum
Laudari me abſte, Pater laudato viro.

MAis pour vôtre honneur & pour le mien, il importe que vous ne me traittiez jamais de ſçavant, parce qu'on pourroit vous accuſer d'être trop credule; & que je ſerois au deſeſpoir de vous avoir une fois trompé. Si le R. P. Fronteau comme vous le dites, a de l'eſtime & de l'amitié pour moi, je dois l'une & l'autre à vos bons offices, car de les fonder ſur mon merite, il vaudroit autant bâtir ſur une chimere. Ce n'eſt ici ni modeſtie, ni humilité, mon Reverend Pere, c'eſt juſtice: & comme elle ne conſiſte qu'à rendre à chacun ce qui lui eſt deu, je n'ai point de peine à me la rendre, moi qui la ſerois à mon ennemi. Graces au Seigneur, il y a longtems que je ne ſuis plus entété de l'amour propre, qui dans ma jeuneſſe m'a fait paſſer d'aſſez bonnes heures, quand je me prenois pour un autre: & j'en fus gueri quand je commençai à me connoître, & à me ſervir de ma raiſon. Je ſuis reve-

revenu de mes beaux ſonges, trop glorieux de tous vos éloges, s'il m'étoit permis de vous répondre ce que répondit un Poëte Grec, à celui qui l'aſſuroit qu'il le loüoit en quelque lieu qu'il ſe rencontrât, *Qu'il lui faiſoit dire la verité.* J'en ſuis reduit à d'autres termes, mon reverend Pere, & ne pouvant me prevaloir du mot de Poëte, je me ſervirai pour vos bontez, de la penſée du Philoſophe, *Je ne ſaurois m'aquitter de toutes les choſes que je vous dois, mais je ne me laſſerai point auſſi de faire connoître qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de m'en aquitter.* De toutes les manieres de payer ſes dettes, celle-ci en eſt la plus promte & la plus commode, & ſi vous m'en quittez à ce prix là vous obligerez doublement

Vôtre &c.

A Loudun le 19. de Mars 1659.

A Monſieur Morus.

VOus verrez, Monſieur, qu'il ne reſtoit plus à nôtre ſavant ami de Saumur qu'à mettre au bas du Cartel qu'il nous envoye,

Ανέχες ἐστὲ φίλοι μνήσασθε δὲ τέρπεσθαι ἀλκῆς.

Cependant comme vous ne manquez ni de force, ni d'adreſſe, pour vous tirer d'un ſi beau combat, agrées que je vous en laiſſe toute la gloire, & qu'aprés l'honneur que vous m'avez fait de me choiſir pour vôtre ſecond, je le ſois à la mode d'Allemagne. Je vous ferois tort, ſi j'en uſois d'une autre maniere; & ſi je me piquois d'un zele indiſcret en une rencontre où l'on vous preſente les mêmes armes dont juſques ici vous avez accoutumé de batre les autres. Pour vous éprouver, vous n'avez qu'à entrer dans la carriere; & l'on dira peut-être de vous, ce qu'un Hiſtorien a dit du Peuple Romain, *Introiſſe, victoria fuit.* En ce cas-là, nous aurons un ſoin trés-particulier de toutes les choſes que demandera vôtre victoire,

Nec ſemel dicemus Io triumphe.

Au reſte, Monſieur, le redoutable & fameux Avanturier qui nous défie, eſt preſentement un homme champêtre, quoi que l'Urbanité lui ſoit naturelle: & pour peu qu'il continuë à cultiver ſes fleurs & ſes

ſes arbres, il eſt vrai-ſemblable qu'il nous donnera des obſervations ſur Varron, ſur Palladius & ſur Columelle. Il n'a plus que ſa maiſon des champs dans l'eſprit, & je ſuis trompé, s'il n'écrit bientôt à Monſieur le Sur-Intendant qui lui a payé les vers qu'il a faits,

Feciſti vatem, nunc facis Agricolam.

Peut-être qu'au premier jour, je vous trouverai dans le même état, à trois lieuës d'ici; & que vous ayant pris ſur le fait, je vous entendrai crier d'abord: *Sic agreſtes Curii, ſic veteres Coruncani, ſic nomina reverenda Fabritii quum inducia bella ſuſpendebant, inter aratra vivebant: & ne virtus quiete langueſceret, depoſitis in gremio Capitolini Jovis, laureis, triumphales viri ruſticabantur.*

A Loudun le 24. de Mars 1660.

A Monſieur Allard Chanoine de l'Egliſe de Saint Ugald de Laval.

JE ſuis trop juſte, pour ne pas répondre à vôtre amitié; mais je ne ſuis pas

pas assez éloquent pour répondre à vôtre lettre. Elle est pleine de cet esprit delicat & fin dont j'ai vû quelques idées dans les Anciens, à qui les personnes qui vous ressemblent, doivent le secret de bien écrire : & vous avez celui de vous exprimer admirablement, ou leurs maximes sont toutes fausses. Pour moi, je ne fais encore que concevoir ce que vous savez : & comme j'ai plus de chemin à faire que je n'en ai fait, je serai bientôt réduit à prendre congé de ceux que je n'ai pas la force de suivre. Cependant, Monsieur, je ne dois nullement me plaindre de mes découvertes sur Malherbe, puis que vous les trouvez utiles & belles ; & je ne suis pas assez incivil pour nommer ingrates & malheureuses des choses qui ont eu déja vôtre aprobation. Ce n'est pas aussi que je le regarde comme un tresor, pour me servir de vos propres termes : & si je me croyois capable de faire du bien au Public, jusqu'à l'enrichir, comme vous le dites, je ne me souviendrois plus du Philosophe qui veut que le Pauvre ne puisse être magnifique. Ceux qui ont cru que j'avois dessein d'attaquer la memoire de Malherbe, n'ont pas bien pris mon intention : & je n'ai travaillé sur cet Auteur que pour me le rendre plus familier

lier dans le tour des Vers, & pour faire confeſſer à Mr. le Fevre nôtre ami, que ſon admiration ne devoit pas être toute reſervée pour l'Antiquité. Dans mes Remarques le Grammairien a eu du reſpect pour le Poëte ; & s'eſt contenté de l'excuſer, quand il n'a pû trouver de raiſon pour le défendre. Il a prouvé en la perſonne de Malherbe, que les plus grands hommes peuvent faillir : & s'il le fait marcher avec Marot en certains endroits, il ne le place pas trop mal ailleurs, quand il le met au deſſus de l'Arioſte & de Lucain : & quelquefois même à côté du Taſſe, de Virgile, & de Theocrite. Enfin, j'ai été hardi ſans être inſolent : & je ſuis bien aiſe que parmi les livres d'érudition, vous ayez mis dans vôtre Bibliotheque, celui de vôtre, &c.

A Loudun le 24. de Mars 1660.

A Monſeigneur le Duc de Briſſac.

LA Fortune, Monſeigneur, ne pouvoit prendre une voye plus ſeure, que de vous choiſir pour me reconcilier avec elle : & cette faveur merite bien que je ne me

me plaigne plus de ſes outrages. Pour ne lui donner aucune priſe, je m'étois ſauvé dans la ſolitude : & il n'y avoit nulle aparence qu'elle y vint enfin careſſer un homme qu'elle n'avoit point ceſſé de perſecuter dans le grand monde. Mais, Monſeigneur, il y a encore plus d'aparence que je la prends pour une autre, & que je ſuis plus aveugle qu'elle. La derniere grace que j'ai reçuë, eſt un pur ouvrage de vôtre vertu : & il eſt plus juſte de vous en remercier que la Fortune qui ne me laiſſe pas la moindre eſperance de répondre à vôtre bienfait par mes ſervices. J'ai pour le moins cette ſecrette conſolation que l'on ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à vôtre bonté ; & qu'ayant eu juſques ici la liberté de faire toutes ſortes de ſouhaits, je ne me trouve plus en état d'en faire que pour vous témoigner ma reconnoiſſance. Aprés cela, Monſeigneur, je vous ſupplie trés-humblement d'agréer que je vous renvoye les proviſions du benefice dont vous avez bien voulu me pourvoir, parce que je n'en puis profiter aux conditions qu'il demande ; & qu'ainſi le bien que vous m'avez fait, eſt perdu pour moi. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'en conſervois la memoire tant que je vivrai : & pour n'être pas vôtre Chanoine,

je

je n'en ferai pas avec moins de soumission & de respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

A Loudun le 9. d'Avril 1660.

A Monsieur Rozel du Bosc.

NE doutez point, s'il vous plaît, Monsieur, que je ne réponde à l'amitié dont vous me donnez souvent des marques; & que la demande que vous me faites de quelqu'un de mes Ouvrages pour le Terence d'Italie, que vous avez achetté pour moi, ne me tienne lieu d'une double dette. Il n'y a pas encore long-tems que l'on faisoit dans le Nouveau Monde un pareil échange; & vous sçavez que l'on y donnoit de l'or & des perles pour du cuivre. Comme vous connoissez le prix des choses, il est croyable que vous ne vous souciez pas beaucoup de perdre: & c'est aussi par cette raison que je ne me sens pas obligé en conscience, de vous découvrir les avantages que je tire de vôtre commerce. Pour l'entretenir plus heureusement, trouvez bon que je ne vous envoye rien de ce que vous me demandez,

mandez, puis que je n'ai plus de fausse monnoye dans mon cabinet; & cela veut dire que je n'y ai pas un livre de ma façon. Plût à Dieu, que ceux que j'ai mis au jour, eussent eu la destinée du Roi, qui fut, à ce que l'on dit, mangé par les rats; ou qu'à tout le moins, je fusse assûré de vous pouvoir dire avec vôtre favori,

Et mihi dulces
Ignoscent si quid peccavero stultus, amici.

Mais il me semble que dans l'Odyssée que nous examinâmes, il y a un mois, la sagesse n'est pas le partage des jeunes gens. Autrefois, j'avois une imagination assez vive, & une fecondité assez grande. La premiére idée étoit toujours pour moi la meilleure: & en ce temps-là je n'étois pas trop persuadé qu'il y eut des momens pour mediter, & d'autres momens pour reflechir sur ce que l'on avoit medité. J'ai trouvé depuis, qu'il y avoit une facilité au mal, comme au bien; que l'imagination doit être conduite par une raison superieure; & cette raison, par un art qui rectifie l'une & l'autre; qui arrête ou qui ramene la nature pour peu qu'elle coure ou qu'elle s'égare. Je fais moins de chemin que je n'en faisois; & je me trompe si mes démar-

démarches aujourdhui ne valent pas mieux que toutes mes courſes du tems paſſé. Attendez donc, s'il vous plaît, encore; & puis que vous me demandez le mal pour le bien, je ſerai en peu de tems quitte de ma dette. Je ſuis

Vôtre, &c.

A Loudun le 16. de Fevrier 1660.

A Monſieur le Fevre.

J'Ecris en Latin à Monſieur Morus, & vous examinerez, s'il vous plaît, ma lettre avec toute la ſeverité de vôtre critique. Elle eſt flateuſe, & peut-être plus que je ne voudrois, parce que le ſtile de Panegyriſte n'eſt ni de mon inclination, ni de mon talent, & que dans ce genre on n'en dit jamais aſſez, ſi l'on n'en dit trop. Mais vous ſavez qu'il y a des hommes qui naturellement aiment le parfum de quelque côté qu'il puiſſe venir, qui le demandent comme une dette, & qui s'y ſont tellement accoutumez, qu'on ne peut leur plaire qu'avec un encenſoir à la main. C'eſt une foibleſſe qui fait pitié; mais qui eſt humaine: outre que la profonde érudition de

nôtre

nôtre ami dans les belles lettres, la connoissance exacte qu'il a du Grec, & de toutes les langues Orientales, meritent bien qu'on le considere, & qu'on le distingue d'avec tant d'autres qui ne lui ressemblent que par son défaut. Ce qui m'en a plû dans les frequentes conversations que nous avons euës, c'est qu'il m'a toujours dit de bonne foi, qu'il étoit infiniment au dessous de Mr Daillé qu'il croit plus solide que vôtre Calvin. Avec tout cela, un Proposant que vous connoissez, vient de m'assurer que M. Morus l'emporte, du consentement de tout le monde, sur Mr. Daillé; que ses actions publiques d'imagination & de boutade, plaisent beaucoup plus par leur nouveauté, que l'éloquence de Mr. Daillé qui seroit son maître. Mais comme je n'ai point entre eux de parti à prendre, nous sçavons, il y a long-tems que la voix du peuple n'est pas ordinairement la voix des Sages: & si dans un Verset de l'Ecclesiaste, le nombre des fous est infini selon la Vulgate, il n'est pas étrange qu'il s'en rencontre parmi tous les Juges de Charenton. Ce que je crains, est qu'il ne s'entête de ces merveilleux applaudissemens; qu'il n'ait pas la force de se faire la moindre violence dans son humeur libre; & qu'il ne suc-

combe dans son penchant..... sans avoir égard à son caractére, à sa reputation, & à sa fortune. *Ah, dictum sapienti sat est: Dii vortant bene quod agat.* Je suis tout à vous, Monsieur, & je vous prie d'en être toujours bien persuadé, &c.

Viro Clarissimo Alexandro Moro, S. P. D. Urbanus Chevreau.

PRomiseras, More Clarissime, te, si quando in urbem perveniss es, statim ad me scripturum, idque promiseras donec gratus eram tibi. *Sed illud nimis, ah! verum nimis experior.*

Πάντων μὲν κέρδος ἐστὶ, καὶ ὕπνος, καὶ φιλότητος.

Atque adeo pene in eo fui ut illud solenne exclamarem Ubi fides? *Sed alternata officiorum tuorum necessitas, sed studia acrius repetita, & sexcenta alia queis modo adveniens obrueris, tempora, quorum vel particulam nobis seponere poteras, tibi subducunt, & somnum faciunt fortasse breviorem. Neque vero recusarim quin isti, qui nunc te per vices partiuntur, tam diutinam absentiam, quæ te ipsis eripuerat,*

in

in nos suo modo *ulciscantur*, *& acre tui desiderium vel malo etiam nostro expleant. Otiose itaque ac secure fruantur docto illo tuo congressu ; pretiosas illas animi atque ingenii opes, queis ex abitu tuo caremus, colligant, condant. Sed istis tamen quibus* Bonæ Felicitates *adeo amicæ sunt & propitiæ, tam fausta ac læta ideo precemur quod & te amant, & illos propter te amamus. Si quid in iis æquitatis erit, hoc fortasse meminerint, se nobis ejus boni usum quod publicum sit, invidere, qui & doctum illud & amabile literarum tuarum commercium nobis invideant. Ubi te* sera tandem libertas respexerit, *intricatumque expedierit, tu & fortasse nostri recordabere, absentemque amiculum respicies. Si tamen erit mihi ut ne rescribere possis, non ideo fiet ut meo in te studio quidquam decesserit, & qui te etiam ante amavi quam ad me scripsisses, idem ego te silentem venerabor. Vale More Clarissime. Lauduni Nonis Maji A. D. M. DC. LX.*

A Monsieur le Fevre.

IL y a, Monsieur, prés de quinze mois, quele Gentilhomme de soixante & dix ans, dont vous me demandez quelques

nouvelles, s'aviſa, malgré le conſeil de ſes amis, de ſe marier avec la petite-fille d'un brave qui fut anobli par Henry le Grand, pour avoir eu à la bataille de Moncontour un œil crevé d'un coup de mouſquet, & une jambe emportée d'un coup de canon au ſiége d'Amiens. Ce brave ne laiſſa pour tout bien à ſa famille, qu'un œil d'émail, une jambe de bois aſſez bien tournée, & une feüille de parchemin, ſignée HENRI, & plus bas HURAULT. L'heritage, comme vous voyez, n'accommode pas un vieux Gentilhomme qui n'a que cinq ou ſix mille livres de rente, qui doit, & qui cependant s'eſt diſtingué de tous ſes voiſins, par ſon revenu, & par ſon épargne. La femme qui n'a tout au plus que dix-neuf ans, qui eſt belle, d'une taille avantageuſe & dégagée; qui a de l'eſprit, qui eſt encore plus ambitieuſe que ſpirituelle, & qui ne veut point que ſon mari ménage ſon bien pour des enfans dont la naiſſance, à le conſiderer par ſon âge, eſt preſque impoſſible, s'eſt fait donner tout ce qui peut lui être accordé par la coutume. Depuis qu'elle s'eſt vûë par cette donation la maîtreſſe abſoluë de la meilleure partie de ſon bien, elle s'eſt mis en tête, les ajuſtemens & la bonne chere, & paye de mé-

mépris ou d'indifference toutes les careſſes de ſon barbon.

Hinc dolor, hinc lacrymæ,

Mais il y a quelque choſe de plus affligeant pour ce bon vieillard, & ſi vous le voulez ſçavoir en peu de mots, c'eſt que pour les perſonnes de ſon âge,

Eſt indeclinabile cornu.

En effet, il a eu des preuves de la force des demonſtrations de Geometrie, que la galante avoit fait de lui une bête à cornes; & que celle qu'il apelloit ordinairement ſon treſor, n'étoit qu'un treſor d'iniquité. Quelques raiſons qu'ayent pû trouver ceux de ſa famille, pour lui conſeiller de ne point rendre pour leur honneur propre ſon chagrin public, il n'a écouté que ſa colere & ſon deſeſpoir, & s'eſt entêté de reduire cette Dame dans un Couvent par le même arrêt qui caſſeroit la donation qu'il lui avoit faite. Il a puiſſamment ſollicité; produit contre elle beaucoup de papiers; & engagé même une jolie terre pour fournir à ce qui pourroit avancer l'exécution de ſon projet. La Dame a choiſi un Avocat qui s'exprime avec une

facilité merveilleuſe ; qui n'eſt nullement intereſſé, parce qu'il eſt auſſi riche que voluptueux ; & qui ne plaide jamais une cauſe d'apareil pour une belle, que ſon plaidoyé, à ce que l'on dit, ne lui vaille une joüiſſance. Il exagera juſques à tout outrer, la naiſſance & le merite perſonnel de cette Dame ; ſa vertu dont même ſa phyſionomie pouvoit répondre ; l'accablante jalouſie de ſon mari, fondée ſur des ſonges ; & dans ce mari tout le dégoutant & le ridicule de la vieilleſſe. On ajoute que cette action a été celle d'un Orateur en corps, & en ame, & que la galante l'a payée ſur le même pié. La cauſe qui avoit duré deux audiances, a été renvoyée au mois de Septembre, juſqu'aprés la Fête de Saint Martin. Les deux parties ſe ſont retirées ; le Gentilhomme dans ſon village, & la Dame dans la Maiſon dont elle joüit par le contract de ſon mariage. Dans cet intervalle un des neveux du vieux Gentilhomme le viſita pour ſavoir de lui les particularitez de ſon procez dont il n'étoit informé que par des bruits ſourds, ou paſſionnés, quoi qu'on lui eût dit que l'Avocat de la jeune Dame l'avoit accablé de la maniere du monde la plus outrageante, ils ſoupperent ; & à table on tomba peu ſur cette matiere pour ne pas donner

aux

aux domeſtiques une Comedie. Vous avez connu, ſi je ne me trompe, ce neveu qui avec ſon frere mit à la raiſon les deux plus braves de leur Province; qui entend Horace & Juvenal parfaitement bien, & qui ne veut ſavoir de Philoſophie que ce qui peut contribuer à guerir l'eſprit des erreurs communes. Quand l'heure de ſe retirer chacun dans ſa chambre fut venuë, il fit quelques pas pour ſuivre ſon oncle dans la ſienne par honnêteté; nôtre barbon voulut le conduire dans celle qui lui avoit été preparée, pour ne pas manquer à la coûtume; & aprés s'être mis auprés du feu, & avoir donné ordre à leurs valets de ſe retirer, le bon homme qui ſe trouva libre, commença tout d'un coup à s'écrier avec un ſoupir, Ah! mon treſor! mon treſor! L'autre qui eſt un Philoſophe à ſa mode, s'enquit de lui, s'il pouvoit lui parler en liberté ſans lui déplaire; l'oncle lui ayant témoigné qu'il l'écouteroit avec plaiſir, & ſans l'interrompre, il lui parla de cette maniere; & c'eſt de lui-même que j'ai apris toute cette hiſtoire. Monſieur, vous n'avez pas oublié le mot du feu Maréchal de Baſſompierre qui ſur le ſujet où nous en ſommes, diſoit, qu'on peut mal-aiſément garder un treſor dont tous les hommes portent la

clef. Celui à qui nous avons l'obligation de nôtre Noblesse, & qui étoit de la Venerie de François Premier, prit pour ses armes un Bois de Cerf: & ces armes ont été pour la plûpart de ses descendans des armes parlantes. Mon pere qui étoit nôtre cadet, a fait un honteux divorce avec son épouse dont l'on ne propose pas la vie en exemple. Son pere qui est le vôtre, ne fut gueres plus heureux dans ses amours; & s'il falloit remonter plus haut, on verroit bien des passe-volans dans cette revûe. Pour ce qui me regarde en particulier, j'ai épousé, comme vous sçavez, une fille unique de qui j'ai eu trente mille écus, & elle en peut esperer autant d'une vieille Tante qui dans l'Eglise de sa Parroisse, a déja marqué l'endroit de sa fosse. Cependant, ma femme qui ne perd ni Messe, ni Vêpres, a laissé par imprudence deux billets galants que le seul hazard m'a fait rencontrer dans son livre de prieres: & comme elle m'en a fait un secret, je n'ai jamais eu la curiosité de m'en éclaircir. Ma belle-sœur qui est assez fiere, ne laissoit pas de s'aprivoiser avec un M. & mon frere sans en faire bruit, par le moyen du Provincial qui l'aime beaucoup, a fait donner une obedience à ce faux devot pour aller tenter prés des Pyrenées une autre fortune,

sans

fans que le M. ni ma belle-fœur ayent pû découvrir d'où étoit venu ce changement. Aprés ce qui nous eſt arrivé avec les deux braves de cette Province, je ne croy pas que l'on impute nos ſentimens à baſſeſſe d'ame, ni qu'on nous ſoupçonne de manquer de cœur. Mais nous ne cherchons point mon frere & moi, ce que nous ſerions fâchez de trouver; & ne voyons pas que le plus grand bonheur d'un mari conſiſte toujours à être devin. Nous allons droit à nôtre repos; & croyons qu'un homme qui eſt ordinairement avec ſa femme ſur le *Qui vive*, ne ſçauroit prendre qu'un méchant parti. Les Remontrances où il entre de la jalouſie, ſont ſuſpectes: les Défences irritent ſouvent l'eſprit des coquettes déja prevenuës que les eaux dérobées ſont les plus douces: & nous n'avons pû jamais concevoir qu'un mari precepteur fût plus commode qu'un mari tyran. Sans être brutal, on n'en vient point à la violence: & quand on ſe veut pourvoir en juſtice, on ne manque point de s'attirer le mépris des Juges qui en cas pareil en uſent bien mieux, & ne font point retentir les Chambres des galanteries de leurs familles, qu'ils cachent même à leurs Confeſſeurs. En verité, ſi la Juſtice devoit connoître de tous les deſordres de cette na-

ture, les Parlemens, les Presidiaux, les Bailliages & les Jurisdictions inferieures ne suffiroient pas à les régler; outre que les procedures coutent beaucoup, & qu'à nos dépens les Avocats & les Procureurs deviendroient bientôt les plus riches de tout le Royaume. Je vous avoüe franchement, repartit l'oncle, que le dernier Plaidoyé de l'Avocat de mon infidéle m'a percé le cœur; & il n'a nullement tenu à lui, que je n'aye passé pour le plus fou & le plus mechant de tous les hommes. Vous sçaurez encore que je ne fus pas plûtôt sorti de la Chambre, que j'entendis une voix confuse de Libraires & d'autres Marchands s'adressant à moi, Voici Monsieur, *le Curieux impertinent*: *le C. imaginaire*: *Peignes de Corne*: & il n'y eut pas jusqu'à un miserable garçon de boutique, qui ne me suivît sur les bas degrez de la grande Cour, & qui par une froide allusion joüoit à mes côtez de la *Cornemuse*. Là tous les Marchands se recrierent d'un commun concert, *Peignes de corne*: & j'essuyai toutes les ordures, c'est-à-dire, toutes les mechantes plaisanteries des Halles. Vous avez souffert ces avanies, reprit le Neveu, sans en témoigner le moindre chagrin? He quoi! répond le vieillard, vouliez-vous que je me commisse avec tout

tout un peuple ? Quelque envie que j'euſſe de m'en venger j'ai retenu mon reſſentiment qu'il étoit dangereux de faire éclatter en cette rencontre, & par là j'ai vû que la colére eſt quelquefois ſage. Ha ! Monſieur, vous avez ſouffert avec une patience veritablement forcée, la raillerie de ces Libraires & de ces Marchands : & vous implorez par vôtre argent & par vos amis le ſecours des Juges pour l'autoriſer. Vous épargnez par vôtre ſageſſe des gens de rien ; & vous reſervez vôtre colére & vôtre vangeance contre la plus belle partie de vous-même. Vous vous étes cherché dans ſon cœur, ſans vous y trouver ; & permettez-moi de vous le dire, y pouvez-vous être dans vos reproches & dans vos menaces ? Par vos ſoupçons vous lui avez inſpiré le crime dont elle croit ſe pouvoir deffendre : & vous ne laiſſez pas de l'en punir. Vous lui avez ôté juſques à l'honneur, & ne craignez point d'en porter la honte. Vous en voulez à ſa liberté qu'elle tient du Ciel : & il ne reſte pour vôtre derniere ſatisfaction, qu'à preſſer ſa mort, & à lui refuſer une ſepulture. Le jour les trouva dans cet entretien : & pour achever ma relation qui eſt un peu longue, il fut arrêté que

le neveu prendroit le caroſſe dans le moment pour aller rendre viſite à la belle qu'il ne trouva pas trés-diſpoſée à prendre le parti qu'il lui offroit. Il lui conſeilla comme le meilleur de ſes amis, de prevoir les ſuites de ce refus : lui proteſta que le repentir de ſon Oncle étoit fort ſincere : que la reconciliation ne ſeroit ſuivie d'éclairciſſemens ni de reproches ; & lui fit voir que par là elle étoit pleinement juſtifiée. Comme le Couvent lui faiſoit peur ; que le gain de ſon procez étoit douteux ; qu'elle eſtimoit infiniment ſon mediateur, elle implora ſa protection, & lui dit, qu'elle iroit ſur ſa parole, où il lui plairoit de la conduire. Le barbon ne manqua pas d'aller au devant, à tout hazard : & leur arrivée fut une Fête pour le domeſtique & pour le Village. *Aut nunquam rideas, aut ride.*

Au même.

Vôtre Miniſtre a prêché ici, & a mal prêché, quoi que les gens de cette Province n'en puiſſent juger, parce que l'on ne parle point Gaſcon en Touraine. Il a une grande volubilité de langue ; les yeux

yeux vifs ; les mains belles : & je doute fort que ce soient les parties essentielles de l'Orateur. Son action est celle d'un homme qui nage : & s'il a l'humeur comme la voix, on peut s'assurer qu'il l'a fort aigre. Le Synode National est sur sa fin ; & M. Morus y sera vangé de ses ennemis, par M. Daillé qui est son patron, & qui n'aura qu'à parler pour les faire taire. Madame de la Tremouille soutient sa cause de tout son credit ; & voila M. Morus hors de Cour & de procez. Cette Ducheſſe a vû avec beaucoup de satisfaction les trois Portraits que je vous envoye, & que je vous prie de communiquer à vôtre Heroïne qui par sa maniere de dire les choses, peut faire juger à ceux qui la voyent, ou qui entretiennent commerce avec elle, qu'ils perdent toujours, pour peu qu'elle demeure sans leur parler, ou sans leur écrire. Pour ne m'avoir pas répondu à tems, elle a reconnu avec usure, ma premiere avance. Mais que dirons-nous, Monsieur, de tant de loüanges dont elle me flatte ? Nous dirons qu'elle croyoit vous parler ; ou que les riches couleurs ne lui coûtent gueres, aprés celles qu'elle a employées à me parer & à m'embellir. Je ne me suis jamais trouvé si beau ni

ſi admirable que dans ſon billet : & il ne s'eſt point fait de changement plus étrange depuis le ſiecle des Metamorphoſes. Elle eſt bien ſimple pour une Heroïne, ſi elle croit de fort bonne foi, ce qu'elle m'écrit ; ou bien duppe, ſi elle eſt perſuadée que je ſois credule. Comme il vous a plû de m'engager, vous aurez la bonté de payer pour moi ; & d'ajouter à cette faveur, vos Obſervations ſur l'Ariſtippe de Balzac.

Je ſuis, &c.

A Loudun le 13. d'Août 1661.

Portrait.

LE portrait que vous demandez, eſt un portrait qui tient au cœur de beaucoup de gens, & qui n'eſt bon qu'à les tourmenter. Le pis que j'y trouve, eſt qu'il ne leur eſt pas trop aiſé de s'en défaire ; qu'on ne les plaint point, & qu'ils n'oſeroient eux-mêmes ſe plaindre. Mais, Madame, comme je ne ſuis point reſponſable de leur malheur, ni de leur folie, je ſuis reſolu de ne m'arrêter qu'à ce que vous deſirez de moy : & ſans m'excuſer ſur mon peu d'eſprit, je vous ferai voir que

je

je ſuis toujours pour vôtre maxime, Que l'obeïſſance aveugle eſt la meilleure.

La taille de Timarette eſt grande & droite : ſon port eſt noble & imperieux : ſon abord timide, mais engageant ; ſa parole bruſque & ferme. Elle eſt propre ; & n'eſt pas fâchée qu'on ſe recrie ſur ſa propreté.

Son front eſt haut, & ſon nez aquilin :
Son œil eſt vif, agreable, & malin :
Son teint eſt blanc ; & ſa bouche vermeille :
Et ſa gorge en blancheur n'eut jamais de pareille.
Ses cheveux qui ne ſont ni trop bruns, ni trop blonds,
Mais d'un beau gris cendré, ſecs, déliés, & longs,
Tous les matins lui baiſent les talons.
Ses bras ſont faits au tour ; & la blancheur éclatte
Sur ſa main nette & delicatte.
De vous dire qu'aſſurément
La Nature ſe plut à former juſtement
Ses autres beautez corporelles ;
Ma foi, je n'en ſçai rien, c'eſt de vous ſeulement
Qu'on en peut ſçavoir des nouvelles.

Quoi

Quoi qu'elle ne ſoit pas naturellement fort enjoüée, la gayeté pourtant lui donne des graces que le ſerieux lui dérobe. Pour n'avoir pas de grandes diſpoſitions à ſe contraindre, elle ne laiſſe pas d'être complaiſante : & quand il le faut, elle accommode ſon humeur à celle d'autrui. Le grand Monde lui plairoit plus que la ſolitude qui lui deviendroit inſuportable, ſi elle étoit longue ; mais qui ne lui ſeroit jamais ennuyeuſe, ſi elle y paſſoit la vie avec les perſonnes qu'elle aime, & dont elle croit être veritablement aimée. Elle a une grande paſſion pour les parfums, & pour la Muſique : & c'eſt avoir fait pour elle une découverte aſſez heureuſe que d'avoir trouvé le ſecret de la divertir. Elle veut fortement ce qu'elle veut ; & dit qu'elle achete généralement toutes les choſes qu'on lui fait attendre, ſans être empreſſée, ni curieuſe ; elle attire aiſément la confiance à laquelle il lui ſeroit bien doux de répondre, ſi la ſincerité des perſonnes qui recherchent ſon eſtime, étoit auſſi grande que la ſienne.

Mais comme en ce ſiecle maudit,
Il faut diſſimuler, ou garder le ſilence,
Timarette ſe tait quelquefois par prudence,

On

Ou pour le moins ce qu'elle dit,
N'eſt pas toujours ce qu'elle penſe.

Son imagination eſt vive & nette, ſon eſprit doux & delicat; & l'on peut ſoutetenir fort hardiment à ceux qui n'ont point vû de ſes lettres, qu'ils n'ont pas encore vû tout ce qu'il y a dans nôtre langue de riche, de juſte, & de raffiné. Mais ce qu'on ne peut aſſez loüer, c'eſt qu'il ne lui eſt pas moins naturel de bien faire que de bien écrire: Que la grandeur de ſa naiſſance peut être connuë par tous les ſentimens de ſon cœur. Cependant, comme je ne peins que de memoire; qu'il eſt impoſſible par cette raiſon que je n'aye oublié des choſes qui peuvent ſervir à la reſſemblance de ſon portrait, je tâcherai d'y remedier en certains endroits, & de repaſſer, mais legerement, ſur ce que je n'ai pas aſſez fini.

Elle a de l'embonpoint; ſon viſage eſt
ovale:
Et ſon humeur eſt liberale.
A la raiſon ſes deſirs ſont ſoumis.
Elle a l'air grand agréable & modeſte;
Ne manque point à ce qu'elle a promis;
Aime fortement ſes amis,
Et ſe moque de tout le reſte.

Elle

Elle hait la ſotte fierté ;
L'inſolente proſperité ;
La fauſſe generoſité ;
Fuit la contrainte & la ceremonie ;
Et deteſte la tyrannie,
La vengeance & la cruauté.
Elle eſt ferme, égale, ſincere,
Et même un peu ; Songeons y bien,
J'ai penſé dire, un peu colére,
Et peut-être qu'il n'en eſt rien.
Elle eſt promte pourtant, puis que chacun le dit,
Ou bien la Renommée eſt une menſongere,
Mais c'eſt promte à ſervir & de tout ſon credit,
Et de tout ſon pouvoir, ceux qu'elle conſidere.
Elle pourra me pardonner
Si je n'en dis pas davantage.
Mais il eſt tard ; minuit vient de ſonner.
Et je m'endors ſur mon ouvrage.

A Loudun le 23. d'Août 1661.

Por-

Portrait.

JE ne ſçai ni diminuer les choſes, ni les agrandir. Je les repreſente comme je les trouve, & il me ſuffit que la reſſemblance ſoit la premiere partie du portrait. Celui que vous ſouhaitez de voir n'eſt pas trop mal de ce côté-là : & vous en pourrez bientôt juger.

Le tour de ſon viſage eſt de figure ovale:
Son teint n'eſt ni rouge, ni pâle :
Et ſes cheveux ſont blonds,
Epais, friſez & longs.
Sa barbe à ſes cheveux en couleur eſt ſemblable,
Son front eſt beau, ſon nez eſt agréable,
On voit dans ſes yeux bleus, petits, & peu fendus,
Une lumiere pure & vive :
Leurs regards aiſément peuvent être entendus ;
Et ſa parole eſt bruſque & deciſive.
D'aſſez petites dents il a la bouche ornée,
Sa main eſt blanche, & ſon menton fourchu.
Il a le pié bien fait ; la jambe bien tournée ;

La

La taille grande & droite, & ne l'a point gênée.
Mais il faut découvrir à nu
Et ſon cœur, & ſa deſtinée,
Quoi qu'il vous ſoit aſſez connu.
Il ne peut ſouffrir les faux braves,
Les debiteurs de complimens,
Les tireurs d'éclairciſſemens,
Ni ceux qui par de bas & lâches ſentimens,
De tous les Favoris deviennent les eſclaves.
Il hait les Traîtres, les Flatteurs,
Les Ingrats, & les Impoſteurs;
Ceux qui veulent tout voir, qui veulent tout entendre;
Qui font les fins, ou qui ſont indiſcrets,
Et ceux qui veulent entreprendre
De penetrer dans ſes ſecrets.
Il a le cœur altier, l'eſprit doux, l'ame égale;
L'abord froid, l'humeur liberale.
Dans la vertu ſolide il met tout ſon apuy.
Il fait ce que vous faites,
Il eſt ce que vous êtes;
Et l'on remarque en vous, ce qu'on remarque en lui.

Il ſert ſes amis avec un empreſſement incroyable; & quand il peut, il n'eſt pas fâché

fâché de les prevenir de ſes bienfaits, avant même qu'ils ſoient en droit de les eſperer. Mais il ne proſtituë pas ſes faveurs à tout le monde, car il diſtingue ceux qui l'aiment par inclination, ou par intéret, qui lui devoüent leurs ſervices, ou qui ne font que les lui prêter. L'averſion qu'il a pour la tirannie eſt invincible: & rien ne lui plaît comme la juſtice qu'il rend avec la derniere exactitude. Il n'eſt point d'adverſité qui ſoit plus grande que ſa patience; point de diſgrace qui ne lui paroiſſe plus belle que la faveur qu'il faut payer par une baſſeſſe. Quoi qu'il ſoit d'un temperament fort bilieux, il ne s'emporte pourtant jamais, parce qu'il n'écoute ſa paſſion, qu'aprés s'être conſulté lui-même; & qu'il s'en fie plus à ſon jugement qu'à ſa colére. Comme il eſt conduit par ſa raiſon, il lui donne ce qu'elle demande, & va droit où elle le mene. Il ne s'engage pas fort aiſément, & ſes premieres demarches ſont toujours lentes. Mais quand il s'eſt engagé, il ne manque point à ſa parole, n'y eût-il que des precipices entre lui & l'effet de ſa promeſſe, Auſſi veut-il que celle des autres ſoit inviolable: & pour perdre ſon eſtime, il ſuffit de l'avoir une fois trompé. Dans ſes deſſeins, il tâche de prendre toujours

ſes

ſes meſures juſtes : & quelque fâcheuſe qu'en ſoit l'iſſuë, quand il a fait ce qu'il a dû faire, il ſe ſoucie peu que la fortune faſſe le reſte. Parlà, Monſieur, on peut conclurre que rien ne le flatte plus doucement que le témoignage de ſa conſcience : qu'il n'aime la vertu que pour elle-même ; & qu'il ne tourne pas ſeulement les yeux du côté de la gloire qui la ſuit. Son ambition eſt grande, mais il ne la fait jamais paroître s'il ne rencontre dequoi la pouſſer : encore veut-il que les moyens qu'il choiſit pour arriver à ſon but, ſoient dignes de ſon cœur & de ſa naiſſance. Le tems que la plûpart des perſonnes de ſa qualité ont accoutumé d'employer aux ajuſtemens & aux vaines curioſitez, il le tient pour un tems perdu ; & croit honteuſes toutes les occupations qui ne ſont pas nobles. Dans le danger il n'eſt pas moins judicieux que hardi : & la mort qui eſt la plus terrible de toutes les choſes, ne lui a jamais fait changer de couleur, ni de poſture, encore qu'il en ait été ſuivi ſur des breches ; en des combats, & en des batailles : & qu'en cent rencontres, il l'ait vûë devant lui & à ſes côtez, au travers du plomb, du fer & du feu. Cependant, à l'examiner dans ſa retraite, il ſemble qu'il ait toujours mené une vie tranquille;

quille : qu'il n'ait point connu d'autre victoire que celle qu'il a obtenuë sur lui-même. Mais, Monsieur, je ne prens pas garde que je vais un peu au delà des regles que la nature du portrait exige de moi ; & que ce n'est nullement au Peintre à entreprendre sur l'Historien. C'est une legere digression qui m'est échappée, & peut-être que j'irois plus loin si je n'étois pressé de conclurre, & de vous dire que je suis

Vôtre, &c.

A Loudun le 2. de Septembre 1661.

Portraits.

IL faut, Monsieur, que je travaille à vôtre Portrait ; & j'imiterai en cette rencontre ceux qui ne perdent point à discourir, le tems qu'ils croyent devoir employer à peindre. Vous m'avez dit même qu'un de vos amis vous attendoit avec la derniere impatience : & comme vous étes pressé de sortir, je ne vous demande qu'un moment, pour voir si j'ai sujet de me plaindre ou de me loüer de ma memoire. Elle m'a été fidelle ; & j'aurois juré sur son raport, que vôtre front n'est ni trop grand ni trop petit ; que vos yeux

sont

ſont d'un bleu obſcur ; que vôtre nez eſt aquilin ; que votre bouche & le bas de vôtre viſage ſont agreables. Vous avez la téte belle ſans art ; les cheveux blonds, la jambe bien faite, la taille libre, l'air grand, & la mine fiere. C'eſt tout ce que je demandois, Monſieur, car pour le reſte, j'y puis travailler en vôtre abſence ; & je ſerai même bien-aiſe de n'avoir rien à déméler avec vôtre modeſtie. Souffrez ſeulement que Monſieur vôtre fils demeure ici, pendant que vous irez rendre à vôtre ami la viſite que vous lui devez : & pour peu que vous demeuriez dans cette viſite, ne doutez point qu'à vôtre retour, vous ne trouviez deux portraits pour un.

He bien ! Monſieur, il ne tiendra nullement à moi, que je ne m'aquitte de ma promeſſe. Aprochez-vous, & ſoyez perſuadé que ſi je fais quelque choſe qui vous reſſemble, je ferai quelque choſe de fort beau.

Vous charmez par vôtre entretien ;
Tout le monde le dit, & vous le ſçavez bien.
Vôtre taille eſt aiſée ; & vôtre humeur altiere.
Vous avez l'air auſſi noble qu'heureux ; *L'a-*

L'abord galant, & la démarche fiere;
L'esprit net, le cœur genereux.
Vous êtes jeune, adroit, & sage,
Vous dançez admirablement:
Et la Nature en vous a fait voir un ouvrage
Qui donne de l'étonnement.
Mais je vais toucher au visage.
Tournez-vous un peu d'avantage,
Et regardez moi fixement.
Le tour en est de forme ovale,
Un blond cendré brille sur vos cheveux.
Vous avez le front grand, & les yeux d'un bleu pâle,
Où luisent déja mille feux,
Dont les cœurs les plus orgueilleux
Pourroient bien redouter la puissance fatale.
En arc, vos sourçils sont tournés.
Vôtre nez est bien fait, vôtre bouche est vermeille:
Et les coins en sont façonnés
D'une maniere nompareille.
Vôtre teint frais & delicat
Mêlé d'un blanc fort pur, & d'un vif incarnat,
Releve en vous ces graces naturelles:
Et si l'Amour vous prêtoit aujourdhui
Son carquois, & ses aîles
On vous prendroit pour lui.

J'avoüe, Monsieur, que c'est être né heureux que d'être né beau: mais vous avez beaucoup d'autres choses qui valent incomparablement mieux que la beauté. Vous possedez des tresors que la Nature ne donne point, & que la Fortune ne peut ôter. Vous n'êtes qu'en vôtre neuviéme année: & vous sçavez admirablement bien le Blazon, la Fable, & l'Histoire; la suite des Temps, la Geographie ancienne & moderne. Les épines de la Philosophie ne sont pour vous que des fleurs: & ce qui est de plus merveilleux, ce ne sont chez vous que des fleurs communes. Vous entendez la langue Latine: vous sçavez un peu déchiffrer la Grecque; & vous commencez à faire des Vers en la nôtre. A la verité, Monsieur vôtre Pere a rencontré en vous un fonds admirable; mais il a sçû cultiver ce fonds, avec tant de soin, qu'aprés avoir trouvé le secret de vous élever & de vous conduire par des moiens qui nous étoient inconnus, il vous a rendu facile & doux, ce qui autrement n'eut pas manqué de vous accabler. Quoi qu'il n'oublie rien pour éclairer vôtre esprit, il ne s'étudie pas moins à fortifier vôtre ame: & pour l'avoir grande & ferme, vous n'avez qu'à imiter ses actions; & à pratiquer ce qu'il vous enseigne. En effet, Monsieur, il ob-

obſerve religieuſement toutes ſes maximes, & ſans emprunter des autres, il vous donne en même temps, & des preceptes & des exemples. Il enviſage la ſolitude, comme un Port où il eſt entré par une tempête : & le coup qui aparemment le devoit abatre, ne l'a pas même ébranlé. Comme il eſt Philoſophe par raiſonnement & par habitude ; il lui eſt aiſé de ſe conſoler de ſon malheur, parce qu'il a tout ce qu'il faut pour le ſurmonter, ou pour le ſouffrir : & s'il ne tenoit qu'à lui de s'avancer par des voyes honteuſes, il ſe trouveroit mieux de ſa diſgrace, que de toutes les faveurs de la Fortune. La moindre baſſeſſe lui fait horreur, de quelque pretexte que l'on ſe ſerve pour la couvrir. Dans les choſes où il eſt engagé d'honneur, il eſt hardi juſques à être intrepide : & quand la gloire eſt inſeparable du danger, il le trouve beau, quelque grand qu'il ſoit. Jamais homme n'a été plus conſtant que lui, pour ceux à qui il a donné une fois ſon cœur : & s'il leur arrive quelque diſgrace, il aime bien mieux ſouffrir avec eux, que d'avoir des joyes qui ne puiſſent pas leur être communes. Par là, Monſieur, vous pouvez juger que s'il entre aveuglément dans leurs interets, & s'il neglige les occaſions de leur être utile ; mais

comme il eſt penetrant & vif, il eſt delicat dans le choix des gens dont il connoît bientôt le fort & le foible : & s'ils n'ont de la complaiſance & de la vertu, ils n'ont rien de ce qu'il faut pour s'en faire aimer. La ſolidité de ſon eſprit accompagnée d'une douceur incroyable, d'une diſcretion merveilleuſe, & d'une maniere de dire les choſes fort galemment, le fait deſirer de l'un & de l'autre ſexe, le rend également propre pour le Cabinet & pour les Ruelles. Il eſt bien vrai que cette douceur & cette diſcretion ne lui ont pas été inutiles auprés des Dames : & chacun ſçait

Qu'il peut adoucir & changer
L'humeur la plus capricieuſe :
Qu'il a le ſecret d'engager
Et la Prude, & la Precieuſe
Et qu'il s'aide aſſez bien de l'heure du Berger. (taine
Cette heure du Berger eſt un heure incer-
Qui fait diverſement
Le plaiſir & la peine
D'un malheureux Amant.
Quelquefois les uns l'ont perduë
Pour avoir voulu l'avancer ;
Et l'on dit que ſans y penſer
Aprés l'avoir mille fois attenduë ;
Les autres la laiſſent paſſer.

Mais

Mais cette Heure eſt un grand myſtere ;
Et comme je n'y comprens rien ;
Il faut s'en informer de Monſieur vôtre Pere
Qui la connoît, & qui s'en trouve bien.

Sa liberalité ſuit de prés l'eſtime qu'il a une fois conçûë pour ceux qui ont du merite, qu'il oblige inceſſamment de faveurs ſecrettes : & il eſt ſi exact dans ce qu'il promet, qu'il luy ſeroit beaucoup plus aiſé de renonçer à la vie, qu'à ſa parole. Sa reconnoiſſance eſt inſeparable du ſervice qu'on luy rend : & ſi les perſonnes dont il croit avoir réçu quelque injure ne ſont pas dignes de ſa colere, il ſe contente de les mépriſer. Enfin, ſi j'avois à le repreſenter en petit, je n'aurois qu'à dire, qu'il eſt genereux, & complaiſant ; ſpirituël, & reſolu : qu'il eſt propre ſans être contraint ; fier, ſans être vain ; adroit ſans être méchant ; & ſecret, ſans être diſſimulé.

Mais il arrive ; je l'entends :
Et comme il n'aime point à feindre ;
Nous aprendrons en peu de temps,
Si je n'ai point mal peint, quand j'ay voulu vous peindre.

A Loudun le 12. de Septembre 1661.

Au Reverend Pere Frizon, de la Compagnie de Jesus.

JE vous remercie tard, mon Reverend Pere; mais il m'a fallu du temps pour voir le bien que vous m'avez fait; & j'ai crû même le devoir goûter avant que de vous en témoigner ma reconnoissance. Vous la devinerez par vôtre present: & il me semble que je dirai tout, quand je vous dirai, que vous êtes le liberal du Philosophe qui veut qu'il donne à ceux qui profitent de ses largesses, & qui ne donne que ce qui est digne de lui. Vôtre ouvrage, pour me servir des paroles de nos Anciens, est plein de chaleur & de lumiere; de force & de vie: & si l'Enthousiasme est en nous quelque chose d'étranger, l'intelligence dont vous avez été inspiré, ne peut être que du premier Ordre. Je voyage quelquefois, mon Reverend Pere, & je rencontre presque par tout des eaux qui se precipitent, ou des eaux qui dorment: mais je ne voy point de ces Rivieres chargées de marchandises de prix, & qui coulent sur un sable d'or. Pour m'expliquer sans aucun détour, je trouve beaucoup de faiseurs de Vers, & peu de Poëtes; beaucoup de gens

gens qui s'élevent & qui tombent ; beaucoup qui languiſſent, & qui font languir les autres : peu qui debitent des choſes rares ; peu qui ſoient riches de leur propre fonds. Vous n'étes pas du grand nombre, mais du petit : encore étes-vous choiſi dans ce petit nombre. Vous prétez à toutes ſortes de ſujets des ornemens & de l'éclat ; de la ſolidité, ou de la grandeur ; & quelque forme que la matiere puiſſe recevoir, vous ne lui donnez jamais que celle qui la pare, ou qui l'enrichit. Ceux qui ont lû vôtre Poëme de la M. avoüent qu'il eſt digne de l'Antiquité la plus châtiée : Que la Poëſie n'a dit, ni fait voir de plus belles choſes depuis qu'elle eſt une peinture parlante. Pour vos *Muſes Parthenies*, il s'en faut beaucoup, mon Reverend Pere, que je ne m'étonne de la penſée que vous avez euë de travailler pour le Ciel, moi qui ſçais que les Muſes ſont nommées *Olympiades* ; que parmi les Vers admirables que vous avez faits pour le Roi, pour Monſeigneur le Dauphin, & pour les Reines, en avez conſacrés d'autres à Dieu, & à la Vierge des Vierges. Et qui trouvera jamais étrange que vous obſerviés à la lettre, le commandement de rendre à Ceſar, ce qui eſt à Ceſar ; & à Dieu, ce qui eſt à Dieu ?

Aprés cela, mon Reverend Pere, il faut que vôtre humilité ſoit bien profonde de ſoûmettre à ma critique, les productions de votre eſprit: & vous ſçavez bien que je ne puis eſtimer Virgile & Horace, ſans eſtimer le Pere Frizon dont toute ma vie, je ſerai

Le trés-humble &c.

A Loudun le 12. de Fevrier 1662.

A Madame la Comteſſe de Chalais, depuis Ducheſſe de Araſciano.

JE n'eus jamais l'honneur de vous connoître;
Il ſe peut faire auſſi que je m'en porte mieux;
Puis qu'il n'eſt point de cœur, quelque fier qu'il puiſſe être,
Dont un certain enfant ne devienne le Maître
Par tout où brillent vos beaux yeux.
On dit que dans ces yeux il prend toutes les armes
Qui le font aſſez bien regner;
Mais qu'il remplit de feux, & d'étranges alarmes

Tous

Tous les cœurs qu'il a ſçû gagner :
Et qui peut s'épargner des matieres de larmes,
Ne peut être blâmé de ſe les épargner.
Les Graces, en effet, dont vous êtes ſuivie,
Pour engager un cœur, ont des charmes bien doux.
Mais ce cœur ſent bientôt ſa liberté ravie :
Et l'on rencontre aſſez de malheurs dans la vie,
Sans en chercher juſques chez vous.
Par la voix, par le luth, charmer l'ame & l'oreille ;
Soûmettre par l'eſprit, tout le monde à ſa loy :
Avoir la gorge en blancheur ſans pareille ;
Le bras rond, le teint frais & la bouche vermeille,
C'eſt trop de la moitié pour moi.
De plus, j'ay ſçû que vos yeux ont l'adreſſe
De lancer tous leurs traits avec tant de vîteſſe,
Qu'on ne peut les parer, & qu'on n'en peut guerir :
Et j'avoue ici ma foibleſſe :
Je n'aime pas que l'on me bleſſe.
Et je crains un peu de mourir.
Si j'euſſe contenté l'envie

De ceux qui de vous voir me preſſerent
ſi fort,
Peut-être, cét honneur m'eut-il coûté la
vie;
Peut-être auſſi n'en ſerois-je pas mort.
Mais qui ſçait de quels dons le Ciel vous
a pourvûë,
En s'éloignant de vous, ne riſque jamais
rien.
Quoi qu'il en ſoit, je ne vous ay
point vûë,
Et grace à Dieu, je me porte aſſez
bien.

Vous voyez, Madame, que les Muſes ne ſont pas de mauvaiſe compagnie : qu'il y en a qui m'ont ſuivi juſques à Caſſel; & qu'elles ſont d'aſſez belle humeur pour chercher en Allemagne, le moyen de vous divertir en France. La Princeſſe qui a pour vous de l'admiration, n'a pû ſouffrir que je fuſſe plus long-temps oiſif: & vous jugerez du pouvoir qu'elle a ſur moi, par l'obéiſſance que je n'ay pû refuſer au commandement qu'elle m'a fait de vous écrire en vers & en proze. J'ay à vous dire pourtant, Madame, que j'ai été infiniment aiſe de rencontrer dans l'ordre que j'ai reçû, dequoi vous faire valoir mes excuſes, ſi je n'eus pas l'honneur de vous voir

voir en passant à Montmirel ; & sans mentir, j'aime assez la joye & la bonne chere, pour être allé goûter chez vous, l'une & l'autre, si mon indisposition n'y eut point été un trop grand obstacle. Il y a de l'aparence que je n'ai point perdu par ma faute, l'occasion qui se presentoit de voir en vous le Bon & le Beau, qui ne se trouvent en une même personne que par un miracle; & que je n'aurois pas negligé de voir celui-là, moi qui n'ai point eu de plus grande passion dans toute ma vie, que d'en voir quelqu'un. Mais je m'assure que vous plaindrez le malade ; & que vous excuserez encore le même qui se porte bien, s'il prend la liberté de vous témoigner qu'il est avec un profond respect,

MADAME,

Vôtre &c.

A Cassel le 2. de Janvier 1663.

Au Reverend Pere Roatin, Théologien de la Compagnie de Jesus.

CE n'est pas d'une vie comme la mienne, mon Reverend Pere, qu'a traité Seneque, quand il a traité de la vie heu-

reuſe : celle que je meine, eſt une vie de Meſſager ou de Poſtillon. Je donne aux voyages les jours & les nuits que je donnois autrefois à la lecture : & vous ſerez aſſez étonné que l'Ermite de Loudun ſoit devenu le Bourgeois du monde. Je voy des Foreſts, des Villes, des Plaines, des Mers, & des Fleuves ; & je ne voy rien qui puiſſe plaire, parce que je ne fais pas une démarche qui ne m'éloigne de ma ſolitude aſſez fameuſe par la bonté que vous aviez de m'y viſiter. Ce temps n'eſt plus, mon Reverend Pere ; & je connois que j'ay tout perdu, en vous perdant ; que dans les Cours les plus magnifiques, il n'y a pas même dequoy payer une demie heure de vôtre entretien. Je n'oſerai vous parler des Muſes : ce ſont pour moi des filles perduës ; & je ſuis trompé ſi elles ne m'ont dit le dernier adieu. Il y a long-temps que je les cherche ſans les rencontrer : & depuis peu j'en ai eu beſoin pour ſeconder mon intention ; & pour m'aider de toute leur force, à declamer contre les voyages, & contre la vanité du monde. Mais quelques efforts que j'aye pû faire, il n'a pas été en mon pouvoir de les rappeller : & je puis bien voir ſans étonnement, ma veine gelée où la Mer ſe glace. Le Septentrion n'eſt pas en effet, le païs des

vers :

vers : & ſi chaque Etoile a ſon influence, l'Etoile du Nord, qui eſt l'Etoile des Matelots, ne doit pas être celle des Poëtes. A cela prés, mon Reverend Pere, j'ai à vous à dire que la plus belle Famille Royale qui ſoit en Europe, eſt celle-ci ; & que je ſerois ſtupide & ingrat, ſi je ne me loüois en toutes manieres de leurs Majeſtés de Dannemarck. Sans leur Religion qui n'eſt pas la nôtre, il y auroit à Coppenhaghen, plus qu'il n'en faudroit pour convaincre de la derniere opiniatreté, ceux qui s'imaginent qu'il n'y a plus de Cour ſainte dans le monde, que celle qu'un trés ſçavant Pere de vôtre Compagnie nous a laiſſée. Dans le mois prochain, je repaſſerai la Mer Baltique ; & ne retournerai en Allemagne, que pour faire en ſuite un voyage en Italie. Je ſerois bien aiſe que celui-ci couronnât les autres : & ſi je pouvois en être quitte pour tomber des Alpes dans mon deſert, ce ſeroit pour moi une belle chûte, puis qu'à tout le moins j'aurois la joye de vous y dire que je ſuis toûjours avec beaucoup de ſoûmiſſion & de reſpect,

Vôtre &c.

A Coppenhaghen le 15. de Fevrier 1664.

A Monsieur Des Portes.

VOus m'écrivez que vous m'avez fait vôtre heritier, & que vous me laissez vôtre patrimoine qui consiste en fleurs :

meliusne fluctus
Ire per longos fuit, aut recentes
Capere flores ?

Il eut mieux valu, Monsieur, se mettre en possession de vos anemones : & quand le Sable de la Mer Baltique, seroit aussi riche que celui du Tage, ou du Pactole, je n'aime assez ni l'or ni l'argent qui m'ont souvent manqué au besoin, pour en preferer la vûë à celles des fleurs qui m'ont fait passer de si agreables heures dans ma solitude. Je croy même qu'un Poëte Grec veut que les heures, pour être belles, soient parées de fleurs : & les anciens en ont couronné les Ris & les Graces. Je ne suis point encore en état de voir celles dont vous me parlez ; & il me fache,

Qu'ayant, pour flatter mes malheurs,
Des livres, des tableaux, des arbres, & des fleurs,
Je ne puisse jouir de mes biens, ni des vôtres : *Que*

Que le sort me soûmette à sa plus dure loy:
Et que devant mourir pour moy,
Je vive toûjours pour les autres.

Jugez, si les trois mots du Comique, *vixit*, *dum vixit bene*, feront un jour, une partie de mon Epitaphe. La servitude n'est pas mon fait; & je regarde la liberté, comme une chose que tout l'or du monde ne scauroit payer. Je n'ay chez moi, que des bagatelles; mais rien ne me touche plus sensiblement que ces bagatelles: & je meurs d'envie de vous aller voir, & de vous dire que je suis toûjours

Vôtre &c.

A Coppenhaghen le 7. de Mars 1664.

A Monsieur Belin, Auditeur des Comptes.

Nôtre Princesse vous apprendra elle-méme de ses nouvelles; & quand je ne vous donnerois point des miennes par cét ordinaire, vous trouverez dans le billet qu'elle vous écrit, tout ce qu'il faudroit pour vous consoler de mon silence. Il m'arrive rarement de mettre mes lettres par-

parmi les ſiennes, quand elles s'adreſſent aux mêmes perſonnes, parce qu'entre ces lettres, il y a une difference fort conſiderable pour le ſtile, & que ma patrie m'eſt aſſez chere, pour ne pas vouloir que l'on me reproche que Caſſel eſt plus François que Loudun. Cependant, Monſieur, il n'y a plus rien à menager : & comme je ne ſuis pas aſſez fort pour répondre à toutes les choſes ſpirituelles que vous m'écrivés, il me ſuffira de vous marquer mon exactitude. Il me ſeroit aſſez glorieux que ceux dont vous me parlez, jugeaſſent de moi, de la maniere que vous en jugez ; & qu'ils me trouvaſſent encore digne d'une penſion, parmi tant d'autres que donne le Roi à ceux dont la reputation n'eſt point un bien mal aquis ; & qui la regardent comme le ſeul fruit de leurs longues veilles. Mais, Monſieur, les abſens, comme vous ſçavez, n'ont point d'amis, & s'ils en ont, la loy ne veut pas qu'on les reçoive, ou qu'on les apelle en témoignage. Vous me dites meme que ces penſions ſont reſervées pour les beaux eſprits : & parmi les beaux eſprits je ne ſuis au plus, qu'un paſſe-volant. Ainſi, Monſieur, je ne dois point pretendre de grace où l'on fait juſtice : & puis que la montagne de Parnaſſe devient auſſi riche que celle

celle de Potozzi, par les largeſſes de ſa Majeſté, je me contenterai de faire connoître dans les Pays étrangers, qu'aux titres de Grand, d'Intrepide, de Sage & de Juſte, le Roi ajoûte celui de Reſtaurateur des Arts, de Pere des lettres, & de la Patrie. Tout le reſte ne me touche point; & c'eſt comme vous voyez, l'affaire des autres, & non pas la mienne. Sans avoir part aux bienfaits du Roi, j'en publierai la magnificence; & ne craindrai point que l'on me reproche que c'eſt l'interêt qui me fait parler. Si je meritois ce qu'on donne aux autres, je l'obtiendrois infailliblement: & c'eſt aſſez que je leur envie leur bel eſprit, ſans leur envier leur bonne fortune. Pour mon retour, il eſt incertain, & j'en ai cherché le temps, ſans le rencontrer. Mes voyages n'ont ni fin, ni tréve; & de la maniere que je m'y prens, je n'aurai gueres moins de peine à revoir Loudun, qu'en eut Ulyſſe à revoir Itaque. En ce cas là, j'aurai bien des choſes à vous debiter, quand il vous plaira que je devienne mon Hiſtorien: & je ne ſerai pas moins ſincere dans le recit de mes avantures, que dans la proteſtation que je vous fais d'être toûjours,

Vôtre &c.

A Caſſel le 3. d'Avril 1664.

A Monſieur Moroſini, depuis Ambaſſadeur en Savoye, en France, à Conſtantinople.

SElon vôtre compte qui eſt le mien, je voi Monſieur, que vous avez déja commencé à vivre : & vous devez être beaucoup plus heureux que le Romain qui ſe vantoit de coucher toutes les nuits avec la Fortune. Il eſt beau ſans doute, de meriter les premiers emplois de la Republique ; d'y être appellé par la voix commune de tout un Senat : mais il n'eſt point de plus belle gloire, ni de plus veritable grandeur, que de mepriſer toute la grandeur, & toute la gloire dont on eſt digne. La vie la plus cachée eſt la plus tranquille ; & la plus tranquille eſt la plus heureuſe. Si le repos étoit une choſe à vendre, il n'y a perſonne qui ne l'achettât de tout ſon bien : & je n'en voy point qui ne le fuye, quoi qu'il coûte peu ; que pour l'aquerir, il ne faille que le ſouhaitter. Vous l'avés trouvé, Monſieur, & c'eſt maintenant que vous pouvez dire,

Bienheureux qui peut être à ſoi !
Et qui ne connoit point de loi,
S'il ne ſe l'impoſe lui-même !

Je

Je ſuis par ma retraite, & mon Maître & mon Roi;
Et je ne trouve ici en mon bon-heur extrême,
Que le Ciel au deſſus de moy.

Ce que vous dites, que vous allés être heureux à bon marché, parce que vous n'aurez de commerce qu'avec les choſes muëttes &c. vaut un livre entier: & les fleurs, les fruits, & l'ombre des arbres ſont en effet de plus grand ſervice, que les ceremonies des étrangers, que les careſſes des faux amis, que les viſites des importuns, que les requêtes des Supliants, & que tous les vers des méchans Poëtes. Il s'en faut beaucoup que ma ſolitude ne ſoit auſſi douce que la vôtre qui n'eſt parfumée que d'Orangers, que de Jaſmins & de Tubereuſes. Mais telle qu'elle eſt, elle eſt ſolitude; & il me tarde que je ne m'écrie, en la revoyant,

Benedetto ſia'l giorno, e'l meſe, e l'anno,
E la ſtagione, e'l tempo e l'hora, e'l punto.

Avec tout cela, je ne me trouve dans mon deſert que par mes penſées: & je ne puis être ſi tôt Ermite en corps & en ame. Je ſuis attaché à cette Cour par les careſſes

que

que l'on m'y fait, & par la maniere dont j'y joüis de ma liberté. Mais comme les Cours les plus paisibles, ont leurs embarras; que le tumulte pour n'être pas grand, est toûjours tumulte, je ne laisse pas de m'interroger, & de me dire quand je suis seul,

Che fai alma? che pensi? haurem mai pace?
Haurem mai tregua? od haurem guerra eterna?
Che fiu di noi, non so.

Je sçai pourtant bien que je tâcherai de vous imiter dans la resolution que vous avez prise; & que j'irai droit à mon repos, à moins que la mort n'arrête en chemin,

Vôtre &c.

A Cell, le 29. d'Avril 1665.

A Monsieur Dacier le Pere.

ON ne fait, Monsieur, que ce que l'on doit, quand on rend justice à la Vertu, & c'est payer la plus importante de ses dettes, que de s'aquitter de son devoir. Si Mr. vôtre Fils croit m'être obligé, parce que j'honore son merite, il est obligé par

par cette raiſon, à toutes les perſonnes dont il eſt connu; & quand il ne m'auroit que démêlé dans la foule, ce ſeroit toûjours une grande grace qu'il m'auroit faite. Pour m'en rendre digne, je luy ai donné mon cœur tout entier: & je n'avois rien de meilleur à lui offrir. Ce n'eſt pas, Monſieur, pour vous faire valoir mon amitié, que je vous écris de cette maniere. Quoi qu'elle ſoit ferme & conſtante, le prix n'en eſt pas plus conſiderable. Il y a, comme elle, pluſieurs choſes dans le monde, qui ſont durables, & qui ne ſervent de rien. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ont & plus de credit, & plus de lumieres que je n'en ai, euſſent mes inclinations; ils deroberoient Mr. Daçier à ſa patrie; & ſa fortune vous conſoleroit, peut-être, de ſa longue abſence. Mais on traitte ici les gens d'affaires, plus honnêtement que les gens de lettres: & il s'en faut peu que l'on ne s'en tienne au mot du Romain qui s'écria tout prét d'expirer, que la vertu n'eſt qu'une chimere de deux ſyllabes. L'avantage que vous tirerez de la dureté de notre ſiecle, eſt que vous reverrez bientôt un fils qui vous reſſemble par les qualitez de l'ame & de l'eſprit.

Παῦ-

Παῦροι γάρ τοι παῖδες ἐμοῖσι πατρὶ πέλονται.

Et pour parler avec vos Jurisconsultes, vous aurez la joye de vous reconnoître dans la portion de vos entrailles. Il m'a promis de vous entretenir de moi, aux heures perduës, & de vous dire que je suis veritablement

Vôtre &c.

A Paris le dernier de Fevrier 1678.

Au Reverend Pere Frizon, Theologien de la Compagnie de Jesus.

J'Ai lû vôtre livre *du Poëme*, mon Reverend Pere; & c'est vous dire que j'en suis charmé. Vos observations sur les anciens & sur les modernes sont à mon avis si convaincantes, que ceux qui seroient d'une opinion contraire à la vôtre, ne seroient gueres plus raisonnables, que certains peuples du nouveau monde, qui se piquoient de ne se point rendre à l'autorité, ni à la raison. Vous avez été curieux dans vos recherches; heureux

reux dans vos decouvertes ; libre & civil dans vôtre critique ; & vous avez confirmé par des exemples, ce que vous avez établi par vos maximes. Vôtre diction eſt pure & nette : vos mots ſont choiſis ſans être affectés. Vous avez épuiſé vôtre matiere ; & n'avez point laiſſé de vuide à remplir. L'ordre, la clarté, le bon ſens, le beau naturel, & la profonde erudition regnent également dans vôtre ouvrage qui eſt admiré de ceux qui le voyent, & qui fait honneur à la compagnie dont vous étes, c'eſt-à-dire à la plus ſçavante Compagnie qui ſoit aujourdhui parmi les hommes. Aprés cela, mon Reverend Pere, empêchez vous bien, permettez moi d'uſer de ce mot, de nommer precipité, un travail qui eſt achevé en toutes manieres ; ou s'il eſt precipité, comme vous le dites, on doit avoüer qu'il vous coûte peu de donner aux choſes la derniere perfection. Il ne me reſte plus, mon Reverend Pere, qu'à vous rendre les graces que je vous dois, pour la bonté que vous avez eu de m'honorer du riche preſent que vous m'avez fait : mais comme je ſuis beaucoup plus ſincere qu'éloquent, il faut de neceſſité que je me contente de vous proteſter du fond

du

du cœur, que je ſuis avec autant de reconnoiſſance, que de reſpect

Vôtre &c.

A Verſailles le 8. de Juin 1682.

Au même.

CE m'eſt une grande joye & un grand honneur, mon Reverend Pere, que mon nom ſe trouve heureuſement dans vôtre memoire parmi tant de choſes excellentes dont elle eſt remplie. Il me ſemble même que vous ne devez pas vous repentir de m'avoir envoyé vos derniers livres, parce qu'on ne doit jamais avoir de regret d'avoir fait du bien à ceux qui en ont beaucoup de reconnoiſſance. Je les ai lûs avec toute l'application que leur merite me demandoit: & j'avois predit que vous feriez de nouveaux miracles, en écrivant ceux de vôtre fameux Apôtre des Indes. Le ſuccés a juſtifié ma prediction: & ce n'eſt pas du Dieu des Poëtes, que vous avez été inſpiré; mais de Saint Xavier qui vous a aidé à ne rien écrire qui ne fut digne de vous & de lui. Quoi que vous ayez tiré de vôtre matiere, ce qu'elle étoit

étoit capable de vous fournir, peut-être que ceux qui ne se lassent point des belles choses, trouveront trop courts, vos deux Ouvrages : & peut-être aussi, mon Reverend Pere, que par là vous aurez contribué à leur faire voir que les plus solides plaisirs de cette vie, ne sont jamais de longue durée. Comme les caracteres de l'Historien & du Poète sont differens, vous ne les avez confondus en nulle maniere, ni dans vôtre Prose, ni dans vos Vers : & il y a tant de naturel, de noblesse, & d'art dans vos expressions & dans vos pensées que la critique sur ce que vous faites, ne peut plus être qu'une calomnie. Pour des envieux ne doutez point que vous n'en ayez : & il en naîtra toujours quelques-uns, à mesure que les productions de vôtre esprit deviendront publiques. Si j'avois à vous marquer tous les beaux endroits qui m'ont charmé dans vos recits & dans vos peintures, je n'aurois qu'à vous renvoyer vôtre present : & je l'aime trop pour vous témoigner mon admiration à ce prix-là. Je ne tiens presque plus au monde que par celle que j'ai pour vous ; & il me semble que c'est y tenir du bon côté, toutes les fois que je considere qu'à une profonde érudition vous avez joint une pieté qui est en exem-

ple. Par des qualitez si peu communes, & par les obligations que je vous ai, jugez, s'il vous plaît, mon Reverend Pere, si je ne suis pas, comme je dois l'être

Vôtre, &c.

A Loudun le 20. d'Août 1685.

A Mr. de Saint Martin.

JE vous renvoye, Monsieur, le premier ouvrage de vôtre voisin, qui s'est avisé de faire des Vers à trente-cinq ans: & sans me commettre, ayez la charité de lui conseiller de n'en faire de toute sa vie. Si un bon Poëte n'est pas plus necessaire dans un Etat, qu'un bon brodeur, selon la pensée de vôtre Paschal, ou qu'un bon joüeur de Quilles, pour me servir de la comparaison de Mal-herbe, & que les sauces de Robert Vinot qui étoit un excellent Cuisinier de Mr. d'Avaux devoient être preferées par les honnêtes gens d'un goût delicat à toutes les Poësies de nos Modernes, comme le Marquis de Marigny nous l'a soutenu dans la debauche, de quelque Noblesse que se pique vôtre voisin, il ne passera jamais en revuë pour

pour ſes mechans Vers, qu'aprés les Brodeurs, les Joüeurs de Quilles, & les Cuiſiniers. Par cette Maxime d'un Eſpagnol,

Quien no ſabe hazer verſo, es necio;
Quien haze ſaber dos, es loco.

Jugez de la folie du Gentilhomme qui en a fait en depit des Muſes, juſques à deux cens, à qui l'on pourroit apliquer en quelque maniere le mot de Mr. de Beutru, qui aprés avoir écouté les plaintes aigres que lui faiſoit le Cardinal de Richelieu ſur la conduite des Treſoriers de l'Epargne, lui dit qu'à *Epargne* il n'y avoit ni raiſon, ni rime. Ce qui eſt plaiſant, c'eſt que Monſieur de..... pour s'aplaudir, vous a proteſté de bonne foi, que ſes deux cens Vers ne lui ont pas coûté deux heures entieres, comme ſi la facilité à mal écrire étoit un talent qui pût meriter quelque loüange; & qu'on eût beſoin d'une longue meditation, & d'un grand loiſir pour ſe faire tourner en ridicule.

Parcius iſta viro tamen objicienda.

Car vous ſavez qu'il y a des veritez qui ne plaiſent point: & à ce propos, puis que je ſuis en train de citer, je vous comp-

terai une hiſtoriette dont peut-être vous n'avez jamais entendu parler. Dés les premiers jours que la Reine Chriſtine fût à Rome, Alexandre VII. du nom, lui donna quelques Cardinaux pour l'accompagner, & pour la conduire dans tous les endroits qui ſont remarquables par leurs tableaux & par leurs ſtatuës. Parmi ces dernieres elle en vit une du Cavalier Bernini, qui repreſente la Verité, elle la loüa fort; & s'écria trois ou quatre fois, *O la belle choſe !* Un Cardinal qui apparemment ſe piquoit de bel eſprit, & qui ne devoit pas être ennemi des Allegories & des Equivoques, prit occaſion de s'écrier à ſon tour; *O Madame, Dieu ſoit loüé, que vôtre Majeſté aime la Verité, que les perſonnes de ſa naiſſance ne peuvent ſouffrir. Je le croi bien*, repartit la Reine dans le même inſtant, *toutes les veritez ne ſont pas de marbre.* Profitez, Monſieur, de cette réponſe à mon égard auprés de vôtre voiſin: & comme je n'ai pas tout le loiſir dont j'aurois beſoin pour vous tranſcrire les deux Poëmes que vous demandez, contentez-vous, s'il vous plaît, par cet ordinaire du Quatrain ſuivant:

Sur

Sur le portrait de Monſeigneur le Comte de Toulouze, peint par Mignard en Amour qui dort, & envoyé à Madame l'Abeſſe de Fontevrauld.

Avis aux Religieuſes du même lieu.

Vierges, ne craignez rien de l'Amour qui ſommeille ;
Il n'eſt point dangereux quand il eſt endormi :
Mais ſouvenez-vous bien que quand il ſe reveille,
Il n'eſt peut-être point de plus grand ennemi.

A Loudun le 6. de May 1687.

Au même.

J'Ai vû, Monſieur, quinze jours entiers les deux perſonnes dont vous m'aviez autrefois entretenu ; & ſuis confirmé dans l'opinion que j'ai toujours euë, qu'il y a des Sçavans qui n'ont point d'eſprit, & que la plûpart de ceux qui ont de l'eſprit, ne ſont pas ſçavans. Vôtre Docteur en Theologie, Hiſtorien, Chronologiſte, Aſtronome, entend les lan-

gues Orientales ; celles de trois ou quatre Voisins, & la nourice qui lui a vrai-semblablement apris le François, doit avoir été la derniere Paysane de son Village. Outre que toutes ses expressions sont ou populaires, ou barbares, il parle beaucoup & parle mal. Pour le trouver, il faut le chercher parmi les Hebreux & les Arabes ; & tout le monde n'est pas en état de l'aller chercher parmi ces gens-là. Si l'on est sçavant par la memoire, il pourroit bien se vanter de l'être, parce qu'en effet il l'a fort heureuse ; mais par malheur, aprés un grand nombre de Volumes qu'il a devorez en Angleterre, il est encore à les digerer ici. Ajoutez, Monsieur, qu'il est ennemi declaré de l'ordre dans toutes les choses qu'il debite : & si l'on a dit d'un fameux Rheteur, que c'étoit une Bibliotheque vivante, on pourroit dire de vôtre Docteur, que c'est une Bibliotheque renversée. L'autre ne sçait ni Philosophie, ni langues mortes, ni langues vivantes hors la nôtre qu'il parle fort bien : & son Cabinet se trouve reduit au Plutarque d'Amyot ; à l'Histoire Romaine de Coeffeteau ; à celle de France, par Mezeray ; à Montagne, aux Remarques, & au Quinte Curce de Vaugelas, & à sept ou huit de nos versions les plus

esti-

estimées. Cependant, avec un fond inépuisable d'éloquence naturelle, il a des expressions vives & touchantes qui répondent merveilleusement à son imagination pleine de feu ; & il ne s'entête ni des opinions d'autrui, ni des siennes. Il va d'abord où le bon sens le mene tout droit ; & je n'ai point encore vû d'ignorant qui ait plus d'esprit. Vous voyez, Monsieur, qu'ici j'opose ignorant à Homme de Lettres, qui a passé par tous les degrez dans les Universitez & dans les Colleges, d'où, selon vous, depuis leur premiere fondation la delicatesse a été bannie. Enfin, je viens d'achever de vous transcrire les deux Poëmes de huit cens Vers que je vous envoye ; & suis fâché de ne pouvoir dire avec celui que vous apellez *vôtre Breviaire*,

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit Poëtæ.

Vôtre, &c.

A Loudun le 13. de Juillet 1687.

A Monsieur de Benserade.

IL est vrai, Monsieur, que la Menardiere aprés avoir lû mes dernieres obser-

servations sur les Poësies de Malherbe, me sollicita de les lui laisser pour quelque tems; que pour obtenir l'instante priere qu'il m'en faisoit, il eut recours à l'autorité de Monsieur de Chandenier qui a un pouvoir absolu sur moi. Il garda ces Observations à Paris plus de quatre mois; & pour les ravoir je fus obligé de me servir de tout le credit qu'avoit sur lui une Demoiselle de ces quartiers qu'il aimoit, & dont il n'étoit nullement aimé, parce qu'il y avoit une trop grande distance entre elle & lui du côté de l'âge & de la fortune. A sa priere, & à ses reproches, il me renvoya mon manuscrit assez mal en ordre pour me faire croire qu'il avoit dû passer par les mains de tous les Cuistres de la ruë Saint Jaques. Je sçus depuis qu'il l'avoit prêté à Monsieur Ménage, contre la promesse qu'il m'avoit faite de ne les montrer à qui que ce fût: & par les observations de M. Menage sur les mêmes Poësies de Malherbe, je reconnus l'infidelité de mon ami. Cependant Mr. Ménage dit dans sa Preface: *Je remarque toutes ces dates, afin qu'on voye l'engagement où je me suis trouvé de publier ces Observations sur les Poësies de Malherbe; & qu'on ne croye pas que j'aye voulu entreprendre sur Mr. Chevreau qui a publié depuis peu un Commentaire*

taire sur les mêmes Poësies. Je ne doute point que ce Commentaire ne soit rempli de plusieurs choses curieuses, & trés-dignes d'être lûës. Cependant, je me suis privé du plaisir de lire toutes ces choses, afin qu'on ne m'accusât point d'avoir volé Mr. Chevreau, si je me rencontrois dans ses pensées, ni de l'avoir voulu contredire, si je n'étois pas de son avis. Ce n'est pas de mes Observations qui sont imprimées, que je me plains, puis qu'elles étoient déja publiques, & que tout le monde les pouvoit lire. C'est de la revision de ces Remarques, & du manuscrit où j'avois entrepris un Commentaire general sur toutes les Poësies de Malherbe, que j'avois confié à la Menardiere qui le lui prêta sans reflechir sur ma bonne foi, ni sur sa parole. Quoi que celui-ci assure fort, comme je viens de le remarquer, *qu'il s'est privé de lire toutes ces choses, afin qu'on ne l'accusât point de m'avoir volé, s'il se rencontroit dans mes pensées, ni de m'avoir voulu contredire, s'il n'étoit pas de mon avis*, il n'a pas été sincere dans cette rencontre; & j'en appelle à sa conscience. Il y a long-tems qu'on l'a fait passer pour le Parasite de tous les Livres; qu'on le soupçonne de larcin pour peu qu'il se pare: & Boileau dans son *Avis à Mr. Ménage* prouve, &

condamne la longue habitude qu'il s'eſt faite d'être plagiaire. Pour moi qui ne porte pas ſi loin mon reſſentiment, j'avouë que je ne me trouve point obligé à ceux qui ſe font honneur de ce qu'ils me prennent : & j'aimerois mieux que l'on témoignât qu'on n'eſt pas de mon avis, parce qu'au moins je profiterois de la critique ſi elle étoit juſte. J'avouë encore que Mr. Menage a une grande érudition, & une lecture merveilleuſe : qu'il entend fort bien les Langues Grecque, Latine, Eſpagnole, & Italienne ; & que je ne connois que Mr. Thevenot & lui qui meritent d'être à la téte d'une Academie. Mais comme il defere beaucoup à l'Antiquité dont il a retenu cette maxime, *Que tous les biens doivent être communs entre les amis*, je ne ſçai pas ſi l'on s'en peut faire une conſequence pour le larcin ; & ſi la Coutume nous permet d'adopter indifferemment les enfans d'autrui. Je ne croi pas même que l'on en ſoit quitte pour aſſurer qu'il y a des notions generales dans tous les hommes, que chacun a droit de s'en prevaloir : & c'eſt de quoi l'on peut convenir à certains égards. On dit par exemple, quand on veut marquer la derniere ignorance de quelqu'un, qu'il ne ſçait ni A, ni B : & parmi nous, il n'y

a rien de plus ordinaire. Avec tout cela on pourroit douter si Mr. Menage ; à l'examiner par son humeur, en écrivant,

Ci-dessous gît Monsieur l'Abbé,
Qui ne sçavoit ni A, ni B.

n'avoit point en vûë les deux derniers Vers de Joachim du Bellay,

Bonnet sçût la Langue Hebraïque,
Aussi bien que la Chaldaïque,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ni A, ni B.

Quoi qu'il en soit, il lui a plû de s'approprier mes plus curieuses Observations sur Malherbe, que je ne ferai jamais imprimer aprés avoir lû les siennes, *afin qu'on ne m'accuse point de l'avoir volé.* On en verra pourtant quelques-unes dans mes Lettres Critiques à Monsieur le Fevre ; & pour les autres, je les abandonne à qui les a prises. Voila, Monsieur, ce que vous avez eu la curiosité de sçavoir de moi : & je vous proteste qu'il n'entre ni mépris, ni haine, ni déguisement dans ma réponse. Je suis

Vôtre, &c.

A L. le 17. de Juillet 1687.

Au Reverend Pere Bayard, Theologien de la Compagnie de Jesus.

JE reçois, mon Reverend Pere, avec toute la reconnoissance imaginable les Dissertations que vous m'offrez ; & j'estime trop vôtre present pour le refuser. Vous en connoissiez vous-même le prix quand vous m'en parlâtes : & par les sentimens que vous eûtes la bonté de me marquer sur d'autres ouvrages, je m'aperçûs bien que le parti le plus sûr à prendre étoit de regler toujours son goût par le vôtre. S'il m'est permis, mon Reverend Pere, de vous dire mon opinion sur l'Auteur dont il vous plaît de me regaler ; son stile n'est ni trop étendu, ni trop coupé : son imagination est vaste & rectifiée : ses descriptions vives ; & l'on a besoin d'aller au Devin, pour découvrir ce qu'il imite, ou ce qu'il emprunte. On trouve en lui de la delicatesse & de la force ; de la justesse & de la grandeur : & l'on ne peut faire le portrait de l'homme sçavant, & du bel esprit, sans faire celui du Pere Olivier. Je vous dois bien des remercimens pour son Livre, & pour la maniere dont vous en avez si honnêtement usé pour moi : mais je vous en ai témoigné d'abord

bord ma reconnoissance à laquelle je ne puis rien ajouter que la protestation sincere que je vous fais d'être avec toute sorte de respect,

Mon Reverend Pere,

Vôtre &c.

A Loudun le 22. d'Octobre 1690.

A Monsieur de Benserade.

J'Ai reçû, Monsieur, les derniers Vers que vous m'avez envoyez; & j'en ai bientôt reconnu l'auteur par leur sechereſſe. L'imagination de cet Academicien ne va pas fort loin; & quand il peut aller à la rime, c'est assez pour lui. Comme la correction coûte beaucoup, & qu'il est naturellement fort paresseux, il ne finit point ce qu'il acheve; & ses premieres pensées sont presque toujours ses favorites. Ce qui est fâcheux, c'est qu'il aime un peu trop l'encens: & il n'est content que quand on lui en donne depuis les pieds jusques à la tête. L'amour propre est une des plus grandes & des plus naturelles passions de l'esprit humain; & je me souviens d'avoir eu commerce avec une

Dame également belle & visionnaire qui ne m'écrivoit que des injures, quand je n'admirois pas jusqu'à ses folies. Vous sçavez, Monsieur, que je ne suis ni chagrin, ni médisant; que je louë les choses à proportion de mes connoissances qui sont fort bornées: & c'est peut-être par cette raison que j'en louë fort peu. Quoi qu'il en soit, je ne laisse pas d'estimer beaucoup l'auteur des Stances; & pour n'être pas de vôtre force, c'est-à-dire de celle des premiers Poëtes, il vous ressemble à tout le moins par l'honnêteté. Sur la demande que vous me faites, pourquoi on ne trouve pas dans Mr. Dacier les mêmes beautez qui sont dans Horace? Vous pouvez juger aussi bien que moi, que si Horace eut tourné lui-même ses plus belles Odes en prose Latine, il eût été obligé de leur ôter tous les ornemens & toutes les graces que l'on y remarque; & qu'en cas pareil Virgile n'eût pas été plus heureux dans son Eneïde. En effet, il y a des figures, des expressions, & des hardiesses consacrées à la Poësie, dont la Prose beaucoup plus modeste & plus retenüe ne se peut servir: & c'est ce qui met un grand intervalle entre l'une & l'autre. De plus, les Orateurs n'écrivent gueres que de sens rassis, & les Poëtes, selon

Platon,

Platon, parlent ſans art, ſans meditation, & ſans étude, parce qu'ils ſont inſpirez d'une fureur ſecrette & divine qui les tranſporte & qui les éleve. Il n'y a rien de plus commun que ce Vers,

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.

Et par conſequent il faut faire une difference fort conſiderable entre le langage des Dieux & celui des hommes. Outre que les copies ſont ordinairement inferieures aux originaux, Mr. Dacier n'a eu en vûë que de faire entendre ſon auteur qui eſt ſi obſcur, qu'on le peut nommer auſſi-bien que le Chevalier d'un ancien Roman, *le Beau Tenebreux*. Je ſuis

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A Loudun le 22. d'Octobre 1690.

A ſon Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Duc du Maine.

Ad multos annos.

C'Eſt, Monſeigneur, le ſouhait que l'on a coutume de faire au Saint Pere toutes

toutes les années ; & quoi que vous ne ſoyez encore ni Pere, ni Saint, je ne laiſſe pas de faire pour vôtre Alteſſe Sereniſſime le même ſouhait. Il y a ſans doute beaucoup d'aparence que vous commencerez par la qualité de Pere, ſi le bruit qui court eſt hiſtorique ; & que l'alliance dans laquelle vous allez entrer au premier jour, vous mette en état d'avoir des enfans qui ſeront l'admiration de tout le monde, pourvû qu'ils puiſſent vous reſſembler. Cette ſeule choſe vous manquoit aprés trois Campagnes que vous avez faites avec tant de gloire. Dans un âge où l'on ne donne au plus que des eſperances, vous avez rempli ſi dignement l'attente du Roi, & tous les devoirs de vôtre Charge, que vous n'euſſiez pû faire davantage, ſans avoir eu du Ciel le don des miracles. Meſſieurs du Rozel commencent toujours par vous en ces quartiers, quand ils ont à loüer un Prince d'un merite extraordinaire, & qui enleve l'ame de ceux qui le voyent, ou qui l'écoutent. J'en ſçai beaucoup d'autres, Monſeigneur, qui parlent peu, & qui ne ſe laſſent jamais de parler de vous ; qui vous definiſſent en trois mots, *l'Honnête, l'Intrepide, & l'Infatigable.* De quelque côté que l'on m'écrive, vous êtes le premier

mier ſujet de toutes les Lettres que je reçois ; & je me ſuis ſi bien fait à ce plaiſir, qu'il n'y en a plus d'autre pour moi. Souffrez, Monſeigneur, qu'en cette conſideration je vous demande la continuation de la bienveillance dont vous m'avez honoré juſques ici, & que je prenne la liberté de vous aſſurer qu'il n'y a perſonne dans le monde qui ſoit à vôtre Alteſſe Sereniſſime avec plus de zéle & de reſpect que ſon trés-humble, trés-obéïſſant, & trés-fidele ſerviteur,

CHEVREAU.

A Loudun le 28. de Decembre 1691.

A Mr. de St. Martin.

VOus ne pouvez pas ignorer, Monſieur, que je ſçai un peu déchifrer le Grec, l'Hebreu, & l'Arabe, & je n'ai pû déchifrer les caracteres de vôtre voiſine. Ce ne ſont au plus, comme on le dit ordinairement, que des piés de mouche : & qui s'eſt jamais ſervi de piés de mouche dans le commerce de la vie civile ? Vous m'aſſurez qu'elle a l'eſprit beau; & qu'elle s'exprime avec une grande netteté.

té. Je m'en fie plus à vôtre parole qu'à son écriture ; & veux croire qu'elle eſt éloquente dans un tête à tête, & dans une converſation reglée. En effet, ſi elle parloit comme elle écrit, il n'y auroit pas moyen de l'entendre : & quoi que l'on devine bien ſouvent les penſées des autres, quand méme ils les cachent avec plus de ſoin, vôtre voiſine pour cacher les ſiennes, n'a qu'à les écrire. Je ne ſuis point fait à cette eſpece de devination : & vous me ferez un fort grand plaiſir de nous épargner à elle & à moi la peine de m'envoyer ce que je ſuis honteux de ne pouvoir lire.

Mon Vers François ſur Joſeph Scaliger,

Il n'eut jamais d'égal, ni n'en aura jamais.

m'en a fourni deux Latin ſans y penſer :

Nec tibi ſæcla parem, Scalane, priora tulerunt ;
Nec tibi ſæcla parem poſteriora ferent.

C'a été pour moi un enthouſiaſme, car vous ſçavez bien que j'ai renoncé, il y a long-tems aux Vers Latins : & je voudrois bien que certaines gens puſſent profiter de mon exemple. Ils croyent imiter

rer Horace, quand ils le dérobent ; & leurs larcins ne nous font voir que leur hardieſſe ou leur pauvreté. Vôtre verſion des Vers de Virgile,

Ille meos primus qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit, ille habeat ſecum, ſervetque ſepulchro,

eſt embarraſſée. Je les traduirois,

Celui qui le premier eut mes tendres amours,
Les a dans le ſepulcre, & les aura toujours.

Et Mr. de Segrais les a rendus auſſi noblement qu'on les puiſſe rendre :

Que celui que j'aimai d'une amour ſi fidelle,
Seul la conſerve encor' dans la nuit éternelle.

Si vôtre beau frere m'eût offert ce que j'euſſe été bien-aiſe d'avoir de lui, je l'aurois accepté ſans heſiter ; & ſon offre eût redoublé ma reconnoiſſance. Mais bien éloigné de lui demander une bagatelle, il m'eſt plus aiſé de me paſſer du néceſſaire, que de témoigner que j'en ai beſoin. Vous

vous

vous souvenez du mot du Romain, *malo emere quam rogare* : & tous les hommes de mon humeur sont persuadez que rien dans le monde ne coute plus que ce qu'il faut acheter par une priere. Je suis

Vôtre &c.

A Loudun le 6. de Mars 1692.

Au même.

LE disciple de Mr. Cappel, qui vous a dit que j'étois bien avant dans les Rabbins, m'a fait honneur sans que je lui en doive des remercimens, parce qu'il m'a fait un honneur de rien ; & que maintenant pour les entendre, j'aurois besoin de quelque interprete. Il est vrai, Monsieur, qu'en Allemagne, je sçavois assez d'Hebreu, & peut-être qu'avec un méchant habit, la fraize courte, & la barbe sale, on ne m'auroit pas pris pour *étranger* dans la Synagogue. Depuis ce tems-là j'ai eu d'autres mesures à garder : & depuis même que je suis ici où j'ai prevû que les Langues mortes & les vivantes ne me seroient pas d'un fort grand secours contre les incommoditez de la vieillesse ; pour amuser la mienne & pour l'adoucir, je me

suis

ſuis attaché à des plaiſirs qui demandent moins d'application ; qui ne laiſſent pas d'être innocens, & qui ne peuvent être condamnez que par des aveugles. Cependant, il me reſte encore quelques idées de ce que j'ai lû ; & ſi le diſciple de Mr. Cappel vous a témoigné que la lecture des Rabbins gâtoit l'eſprit, on pourroit conclurre qu'il les a tous vûs, & qu'en jugeant de l'eſprit des autres par le ſien, il leur fait tort, & les calomnie. Il faut avoüer de bonne foi que des Rabbins ont porté ſi loin leurs extravagances, qu'il ne ſemble pas que la raiſon leur ait été laiſſée en partage comme aux autres hommes : & quand leurs opinions étoient extraordinaires & nouvelles, ils ne ſe mettoient pas beaucoup en peine qu'il y entrât du vrai-ſemblable & du ſens commun. Que n'ont-ils point dit ſur la pouſſiere dont le premier homme a été formé ? Sur les raiſons que Dieu a euës d'avoir plûtôt fait Eve de la côte que de l'œil, de l'oreille, de la bouche, de la main, ou des pieds d'Adam ? Ils ont voulu que les épaules de cette derniére fuſſent attachées à celles de l'autre, comme s'ils n'euſſent tous deux compoſé qu'un corps ; que par conſequent ce corps eut deux têtes, deux bouches, quatre oreilles, quatre bras, autant de pieds,

pieds, & ainſi du reſte. Ne pouvant pas ſe prêter le moindre ſecours dans cet état, ils ont dit qu'enſuite leurs corps furent ſeparez ; qu'aprés qu'ils eurent été chaſſez du Paradis, Adam eut avec toutes ſortes d'animaux un commerce horrible ; qu'il en vint des ſpectres & des Demons, cent trente ans avant qu'il eut *dormi* avec Eve qui dans l'abſence de ſon mari eut des enfans de certains Eſprits qui mangent, qui croiſſent, qui multiplient, & qui meurent. Avec quel ſoin ont-ils recherché l'eſpéce d'arbre dont le fruit leur avoit été défendu par leur Créateur ? Et ils n'en ſont jamais demeurez d'accord, puis que les uns veulent que ce fût le Grenadier, le Peſcher, la Vigne ; d'autres le Citronnier, le Figuier, ou le Froment haut comme les Cedres du Liban. Je ne dis rien ici du Serpent qui avoit la téte d'une belle Vierge, dont Dieu ou un Ange coupa les pieds ; d'Adam qui avoit été marié en premiéres nôces avec *Liliſa* ; depuis avec *Eve*. Quelques-uns ont ajouté que Dieu aſſiſta lui-même à cette cérémonie ; qu'il eut le ſoin de bien coëffer Eve ; qu'il chanta & dança comme les Anges au bruit des Trompettes, & au ſon des Flutes ; & que cette nouvelle mariée contraignit Adam à coups de bâton de

man-

manger du fruit qui leur avoit été défendu. Pour être informé de la plûpart de leurs visions qui ne sont ni moins ridicules ni moins impies, vous n'aurez qu'à voir les Ouvrages de Leusden, de Hottinger, & la Synagogue de Buxtorf; & vous avoüerez qu'elles ne peuvent leur être venuës dans l'esprit que dans les plus violens accez de la fiévre. A cela prés, ils ont eu souvent d'héureux intervalles: & les plus sçavans Theologiens sont convenus qu'outre la signification d'un grand nombre de mots Hebraïques, qu'ils tiennent d'eux, ils ont trouvé une infinité d'admirables choses dans les Rabbins. Pour moi qui ne suis sçavant en nulle maniére, je ne laisse pas de m'accommoder de quelques-unes de leurs pensées ou de leurs maximes, selon qu'elles sont à mon usage, ou pour le Monde, ou pour la Morale. Hier je m'avisai d'en voir un Recueil; & je vous prie de vous souvenir que c'est aprés eux que j'ai écrit, en faisant quelques Observations sur les Poësies de Malherbe qui ne sont pas toutes d'une même force: *Que toutes les heures ne sont pas faites pour les miracles; & que l'on peut compter entre les grands Hommes ceux, dont il est aisé de compter les fautes.* Voici à peu prés ce que je vis de plus remarquable dans le petit

tit Recueil dont je vous parle ; & si vous y trouvez quelque chose de commun avec les Latins ou avec les Grecs, vous sçavez bien le métier des Juifs, qui le plus souvent prêtent d'une main ce qu'ils ont accoutumé d'emprunter de l'autre.

Le monde peut être comparé aux bassins d'une balance, où sont abbaissées les choses de poids, & où les plus legeres sont élevées: & c'est un vice que l'on peut reprocher à tous les siecles de n'avoir jamais estimé les hommes selon leur merite ; d'avoir donné trop aux uns, & trop peu aux autres. La liberalité ne consiste pas à rendre le bien que l'on a reçû, mais à prevenir le malheureux dont il n'y a rien à esperer. L'ame dans le corps est comme un voyageur en terre étrangere. La joye d'un seul n'est pas une joye. Pour faire connoître qu'un ami est la seule, ou la plus grande consolation de la vie, ils disent, *Un l'ami, ou le sepulcre. Quand tu donnes quelque chose au pauvre, souviens-toi que tu ne lui donnes que son bien. Plains le pauvre, mais plains beaucoup plus celui a qui tous les biens du monde viennent à souhait. Quand il y a du bon & du mechant dans un Livre, on peut s'en servir comme l'on se sert d'une Grenade dont il faut manger les grains, & jetter l'écorce. Une belle femme, une belle maison,*

maiſon, un habit propre, & un lit commode ſont toutes les douceurs de cette vie. Pour ce qu'ils ont dit, *Que l'homme en cherchant la femme, ſemble chercher ce qu'il a perdu*, parce que la femme a été faite de la côte du premier homme, c'eſt une penſée trop metaphyſique, & trop abſtraite pour vous & pour moi. Il n'y a rien de plus ordinaire parmi eux; *Que trois perſonnes ſont inſupportables dans le monde: le Vieillard, adultere; le Riche, larron; le Pauvre, orgueilleux; & que le Riche orgueilleux eſt même inſupportable à ſon domeſtique. Dieu aime l'homme, parce qu'il l'a fait à ſon image. L'homme quand il vient au monde a les mains ouvertes, comme s'il étoit le maître de tout, & les a étenduës quand il eſt mort, comme s'il vouloit montrer qu'il n'emporte rien. Les fautes ſont remarquables dans les Grands, comme les tâches ſur un bel habit. On peut n'accorder pas quelque choſe aux perſonnes mediocres; mais il faut accorder aux Grands Seigneurs tout ce qu'ils demandent, parce que leurs prieres ont toute la force des commandemens, & qu'il n'y a point de ſureté à les refuſer. La Paix doit être une belle choſe, puis qu'on la ſouhaitte aux morts qui en ont beſoin, & qu'elle eſt même un des noms de Dieu. Ne fais part de*

ton secret, ni au fou, ni au sage, ni à ton ami, parce que ton ami peut changer; que le Sage ne l'est pas toujours; & que le fou ne peut rien cacher. On est toujours maître de ce qu'on a teu, mais on ne l'est plus de ce qu'on a dit.

Les Rois sont les juges des hommes,
Et les sages le sont des Rois.

En maux divers la nature est feconde,
Chacun dans son état plaint sa calamité:
Mais des maux les plus grands que l'on souffre en ce monde,
Le plus grand est la pauvreté.

Un desir à l'autre succede,
Si le Riche n'a tout, il croit ne rien avoir;
Et quelques biens d'esprit que le sçavant possede,
S'il ne sçait tout, il ne croit rien sçavoir.

Dieu se montre à l'homme, & se cache:
Et c'est pour l'homme un avertissement,
Qu'il ne doit pas chercher avec empressement,
Ce que Dieu ne veut pas qu'il sçache.

Pour

Pour pécher dans l'obscurité,
Le péché que tu fais en est-il moins horrible?
Et crois-tu le cacher & le rendre invisible
Aux yeux de la Divinité?
Cet Esprit perce tout jusques à nos pensées;
Et de nos actions presentes, & passées,
Marque le moment & le lieu.
Abominables que nous sommes!
Le mal qu'on craint de faire en presence des hommes,
Nous l'osons faire devant Dieu.

Le Sage du Monde.

Le Sage écoute tout: s'explique en peu de mots,
Il interroge & répond à propos.
Plaît toujours sans penser à plaire;
Dans ses moindres discours fait voir son jugement:
Et sçait au juste le moment
Qu'il doit ou parler ou se taire.
Devant un plus sage que lui
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui;
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche.
Jamais à s'affliger il n'est ingenieux,
Il s'accommode aux tems, aux personnes, aux lieux;
Ne s'allarme jamais d'une chose incertaine.

Il court par sa prudence, au devant du danger;
Et souffre sans chagrin, sans murmure, & sans peine,
Ce qu'il ne peut ni rompre, ni changer.
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaitte:
Et s'il n'a pas beaucoup de bien;
Du peu qu'il a son ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien.

Ne vois le malheureux que pour le soulager.
Ne pense à tes défauts que pour t'en corriger.
Aux Loix de l'Eternel tiens ton ame asservie:
Et pour un plaisir passager,
Où l'Ange de mort te convie,
Ne mets jamais ton salut en danger.
Corrige sans aigreur, souffre sans te vanger,
Etouffe en toi l'orgueil, la colére, & l'envie,
Et songe bien tous les jours de ta vie
D'où tu viens, où tu vas, & qui doit te juger.

J'aurois, Monsieur, à vous debiter beaucoup de maximes de cette nature, qui prouvent assez que les Rabbins ne sont pas tous propres à gâter l'esprit: & si je n'étois persuadé que les grands parleurs sont plus incommodes que ceux qui empruntent, parce que l'on peut refuser ceux-ci,

& que si on l'osoit on donneroit de bon cœur de l'argent aux autres pour les faire taire, je ne me hâterois pas si-tôt de vous dire que je suis

Vôtre, &c.

A Loudun le 12. de Mars 1693.

Au même.

J'Ai lû, Monsieur, pour mieux répondre à vôtre demande, tous les Auteurs de ma connoissance, qui nous ont parlé des PSYLLES : & sur ce sujet j'ai vû Herodote, Celsus, Lucain, Plutarque, Pline, Suetone, Elien, Aule-Gelle, Dion, & Zonare. Tous n'ont presque fait que se copier, à la reserve de quelques-uns qui nous ont dit que parmi ces peuples d'Afrique, qui assoupissoient les serpens ou par leurs charmes, ou par leur haleine ; qui gueriſſoient infailliblement ceux qui en avoient été mordus en sucçant leur playe, les femmes n'avoient point le secret de leurs maris ; en un mot, qu'il n'y avoit point de femmes PSYLLES. Je n'ai pas eu assez de loisir pour chercher l'origine de ce mot ; quoi que j'aye vû dans Martinius, qu'il pourroit

bien venir de l'Arabe *Psyl* qui signifie *separé*, *distingué*, parce que ces familles étoient distinguées des autres par la vertu singuliere que la nature leur avoit donnée. Ce que j'ai lû dans l'histoire des Plantes, de Dalechamp, m'a donné quelque ouverture sur ce qui pouvoit regarder ces Peuples. Il dit qu'il y a une espece de *Barbe de Bouc*, nommée en Espagne *Viperine*, d'une vertu merveilleuse contre les serpens; qu'un esclave More trouva en Catalogne cette plante qu'il avoit connuë en Barbarie, & qu'il gueriſſoit généralement tous ceux qui avoient été mordus de ces reptiles, en leur donnant de son suc à boire. Il ajoute, que gagnant sa vie à ce métier, il ne communiqua son secret à qui que ce fût; mais que depuis, quelques moissonneurs s'étant aperçûs qu'il alloit souvent sur une montagne, & qu'ayant eu la curiosité d'y aller eux-mêmes, ils reconnurent bientôt la plante par ce qui en avoit été coupé; qu'aprés en avoir fait l'experience qui leur réüssit, ils la découvrirent à leurs compagnons, & qu'elle fut nommée *Scorzonera* de *Scurzo*, qui en Espagne signifie *Vipere*. Jean de Laet dans sa Description du Nouveau Monde, dit à la page 295. que les Sauvages qui ont été mordus des serpens, ou d'autres ani-

animaux fort venimeux, mangent la racine de *Scorzonere*; qu'ils en mettent les feüilles sur la playe, comme un remède sûr & present; & que les Espagnols ont commencé à les imiter. Si nous eussions pû aprendre de l'esclave More comment ceux de Barbarie nommoient cette herbe qu'il avoit trouvée en Catalogne, il nous auroit tiré d'une grande peine: & je ne doute point que les *Psylles* ne cachassent à leurs femmes la vertu de cette plante, ou d'une semblable, par la raison qu'avoit euë le More qui ne subsistoit que par son secret. J'ai lû même dans l'Afrique de Dapper, qu'en Abyssine il y a une herbe nommée *Assazoe*, qui rend assoupis & comme morts tous les serpens qui passoient dessous; qu'on les peut manier alors sans aucun danger; que pour être en sûreté contre les viperes, on n'a qu'à manger de sa racine, & que quand les Sauvages en étoient mordus, ils en mangeoient la tête & la queuë comme un antidote souverain. Peut-être que la même herbe qui avoit en Afrique un autre nom, ou qu'une autre plante qui avoit la même vertu, étoit connuë des *Psylles* qui pour couvrir plus adroitement leur jeu, avoient accoutumé de prononcer certaines paroles, afin que l'on crût que c'étoit par elles, ou par leur

haleine, qu'ils pouvoient charmer tous les ſerpens; & qu'ayant mangé de la racine de cette plante qui étoit un remède ſingulier contre leur venin, ils le ſucçoient impunément & en ſûreté.

Cependant le Cavalier Franceſco Redi dans ſes Obſervations ſur la Vipere, écrites à Mr. Lorenzo Magalotti Gentilhomme de la Chambre du Duc de Toſcane, veut aprés Celſus, que les Pſylles n'ayent point eu de vertu particuliere qui fût affectée à leurs familles; mais que la hardieſſe & l'experience les euſſent confirmés dans la ſcience naturelle dont ils ſe vantoient; qu'ils étoient mordus des ſerpens comme les autres, & qu'ils avoient beſoin de quelque remède pour être gueris. Dans cette lettre il refute les opinions des Anciens & des Modernes, ſur la ſalive d'un homme à jeun, ſur l'ombre du Freſne, ſur les feüilles de la Betoine, du Genievre, du Cedre; & ſur les proprietez imaginaires de quelques plantes. Je ne ſuis pas aſſez mal-honnête pour diſputer à Mr. Redi ſes experiences, & je croi même qu'on s'y peut fier comme aux Demonſtrations de Géometrie. Par cette raiſon, je voudrois bien ſauver tout ce qu'il a dit, & ſauver encore les Relations qui nous aprennent, qu'avec *le Dictame*

de

de Virginie, ou *Pouliot sauvage*, on tuë *les serpens à sonnettes* ainsi nommez, parce que du bout de leurs queuës ils font un bruit à peu prés semblable à celui que font ordinairement les sonnettes quand on les remuë. Ce serpent se trouve en plusieurs endroits de l'Amerique; & il en est parlé dans le journal de Mr. Galoys du 2. de Mars 1666. tiré de celui d'Angleterre, sur la bonne foi du Capitaine Sylas Taylor. Il est vrai encore que le Pere du Tertre de l'Ordre des Freres Prescheurs, Missionnaire dans les Antilles, témoigne qu'entre tous les remédes contre les serpens il n'y en a point de plus souverain que le *Bois de Couleuvres* dont il nous a donné la description: & il ajoute, que les serpens ne mordent jamais ceux qui en portent des branches coupées par morceaux; que ces bêtes meurent & crevent dés le moment qu'on les a touchez de cette plante. Il assure même un peu plus haut qu'étant saoules on peut les prendre, les manier, & les traitter assez rudement sans qu'elles s'éveillent. Le même Pere parle d'une herbe à qui l'on a donné un fort vilain nom, parce qu'entre deux feüilles, il croit un petit umbel de fleurs vertes & rouges toutes veluës; que les plus discrets l'appellent *poil de chat*; d'autres *la mal-*

nommée; que de ſes branches quand on les rompt il ſort un lait dont une ſeule goute tuë un ſerpent : & que ce lait a une merveilleuſe vertu contre les reptiles.

Ces autoritez peuvent étre confirmées par beaucoup d'autres, qu'il ſeroit inutile de rapporter; & je ne m'en ſers que pour accorder les experiences de Mr. Redi avec des Rélations qui ſont fort exactes. Il ne peut nier que les plantes de l'Europe doivent avoir bien moins de vertu que celles des Indes, & par conſequent, il n'a pû trouver en Toſcane ce que les autres ont vû dans le Nouveau Monde. En Aſie, il y a une eſpece de *muſcade maſle* que les Hollandois appellent *Arancque* qui arrete ſubitement de certaines maladies reglées des femmes; & dont les Indiennes ont accoûtumé de ſe ſervir ſans aucun danger, en l'appliquant ſur la partie qui eſt malade. Au contraire, celles de l'Europe en ce pays-là n'ont rien plus à craindre, parce qu'auſſi-tôt que cela leur manque, ce qui leur eſt ordinaire entre trente & quarante ans, le tems de leur mort eſt arrivé. Quand les Hollandois eurent commencé le Fort de Java, un des premiers Chefs du Roi de Matapan ou Empereur de cette Iſle, ſoupçonné de ne s'étre pas bien aquitté de ſon devoir dans le premier aſſaut qu'ils ſoutinrent

rent avec fermeté contre les Javans, fut averti que cet Empereur se vouloit saisir de lui; & comme il ne pouvoit éviter la mort, il se retira du côté des Hollandois. Dans sa retraite il enseigna un remede prompt & infaillible contre les fléches empoisonnées des Insulaires, & assura vander Broug alors Général des Hollandois, que pour en guerir, on n'avoit qu'à prendre d'une matiere, que l'honnêteté ne me permet pas de vous nommer, parce qu'elle est de mauvaise odeur. Quand elle est seche & reduite en poudre, on en jette une pincée dans l'eau que l'on boit: & l'effet de cette vilaine & naturelle Teriaque est tel, qu'il n'y a point de poison qui tienne contre elle. Aprés cela je voudrois bien demander à Mr. Redi s'il est bien persuadé que ce remede qui est le plus souverain & le plus prompt de toutes les Indes Orientales, seroit le même effet en Toscane? Et si en de certaines occasions il conseilleroit aux Italiennes, *la muscade masle*, ou *Maneque* dont se servent généralement les femmes des Indes. J'ai un grand nombre d'autres exemples qui peuvent prouver invinciblement que les mêmes plantes qui sont dans les pays éloignez & chauds, transportées dans les pays froids ou temperez, changent de nature;

& qu'il eſt impoſſible de bien juger de la premiere vertu qu'elles avoient, par celle qu'elles ont perduë ſous nôtre clymat. Il en eſt de même des diſpoſitions de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont diverſes par la nourriture, par la qualité de la terre, par l'accoutumance, & par l'air qu'elles ont commencé à reſpirer en venant au monde.

Cela étant, je n'ai plus qu'à vous redire ce que je vous ai ſuppoſé d'abord, que les *Pſylles* devoient avoir la connoiſſance de certaines herbes dont nous ne ſçavons pas aujourdhui le nom, pareilles au *Pouliot ſauvage* ou *Scorzonere* de l'Amerique; à l'Aſſezoe de l'Abyſſinie, au Bois de Couleuvres, &c. qu'avec les feüilles qu'ils portoient ſur eux, ils manioient les ſerpens ſans aucun danger; que par la racine qu'ils mangeoient, ils ſe gueriſſoient, s'ils étoient mordus; & qu'en la tenant même dans la bouche, ils ſuccoient hardiment le venin de leurs morſures, ſans qu'il y eût pour eux de riſque à courir. Je conviens pourtant avec Redi, & tous les Sçavans, qu'il ne devoit ſe trouver aucun ulcere ni dans leur bouche, ni ſur leur langue: & vous ſçavez que le venin des viperes n'eſt ni dans leur queuë, ni dans leur fiel, mais dans la guaine ou les veſſicules qui couvrent leurs dents; que de cette

guaine

guaine qui resserre quand elles mordent il sort une eau de couleur jaunâtre qui coule le long des dents, & entre dans la playe qu'elle rend mortelle, si l'on n'y apporte quelque remede. Pour ce qu'ont écrit les Historiens, que cette vertu étoit affectée aux Psylles & qu'ils naissoient avec ce privilege de la nature, je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que Celsus avoit eu raison de s'en moquer : & je suis tenté de mettre encore au nombre des Fables ce que l'on a dit que les *Seleucides* naissoient tous avec la figure d'un ancre de navire gravée sur leur cuisse ; & d'autres familles avec une lance. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pû conjecturer à l'égard de *Psylles* dont vous avez crû que je vous dirois des nouvelles sûres : & c'est l'affaire d'un Naturaliste & d'un Medecin, & non pas la mienne. Mais il a fallu répondre à vôtre demande : & peut-être que vous connoîtrez par ma réponse que l'on ne va pas toujours au devin, quand on vient à moi. Je suis

Vôtre trés-humble, &c.

A Loudun le 10. de Mars 1693.

Au même.

VOus vous étiez engagé, Monsieur, de venir passer huit ou dix jours dans ma solitude :

Et l'on a vû depuis sur ces côteaux voisins,
De la neige, des fleurs, des fruits, & des raisins.

Il est vrai que vous avez été malade long-tems : & il est bon qu'une fiévre de cinq ou six mois, vous ait porté à de serieuses reflexions sur l'heure incertaine de la mort. Avoüez pourtant que tout ce que vous m'alleguez des deux Seneques, ne vaut pas cette pensée d'un Rabbin fameux,

Hier, aujourdhui, demain, sont les trois jours de l'homme.

La vie d'un malade, comme vous le dites, ne peut être qu'une vie fort accablante : c'est le βίος ἀβιότος du Comique Grec ; & la *vita non vitalis*, & *vita invita* de deux vieux Poëtes. Cette sorte de vie n'est pas la mienne, & à mon âge je ne me suis point encore apperçû que l'on

l'on ait eu raiſon de donner le nom de maladie à la vieilleſſe. Pour ce qui regarde l'érudition dont vous me flattez, vous me permettrez bien, s'il vous plaît, Monſieur, de vous jurer d'aſſez bonne foi, que je ne me ſens pas de l'humeur d'un Pape qui avoüoit fort ingenument, qu'on le railloit quand on le regaloit de quelques loüanges, mais qui témoignoit dans le même tems que pour être fauſſes, elles ne laiſſoient pas de le chatoüiller. C'eſt d'un autre Pape que nous ſçavons cette particularité. Si j'étois aſſez vain pour triompher de quelques paſſages que je croi avoir reſtituez, je ne ſerois pas moins ridicule que le favori du Conquerant de toute l'Aſie, qui pour avoir coulé à fond trois ou quatre Galeres des Grecs, s'aviſa de ſe faire appeller *Neptune*, & de porter le Trident auſſi bien que lui. Aprés les deux Scaligers, les Caſaubons, les Saumaiſes, les Bocharts, les Peres Sirmond & Petau, qui peut ſe vanter d'une profonde érudition? On ne ſait plus que tranſcrire ce que l'on a lû: & ce n'eſt pas d'aujourdhui que l'on a dit, que ce n'étoit pas être ſçavant que de ſçavoir lire. Je ſçai qu'il y a des gens en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, & même en France, qui marchent ſur les pas de ces grands

grands hommes; qui puisent de source; & qui à l'exemple des premiers pourront informer la posterité de leurs découvertes. Je ne me trouve, à mon grand regret, ni parmi les uns ni parmi les autres; & il faut de nécessité que je me contente d'une legere teinture des belles lettres; d'une lecture diversifiée, de quelque facilité d'expression qui n'est ni trop obscure, ni trop étenduë, & d'un stile que je ne croi gueres au dessus du mediocre. Mais je me hâte de sortir de ce mauvais pas pour vous assurer que l'on vous a dit la verité, quand on vous a dit que j'étois souffert à Richelieu, qui pour les dedans & pour les dehors est la maison la plus magnifique & la plus riante que j'aye jamais vûë, aprés le Palais enchanté d'Armide. De quelque coté que l'on s'y tourne, on n'y voit en marbre ou en porphire que des statuës & des bustes de l'ancienne Grece & de l'Italie: & les maniéres engageántes de Mr. le Duc & de Madame la Ducheſſe y charment encore plus que ces statuës des Dieux & des demi-Dieux de l'antiquité. Cependant, quand j'y suis plus d'un mois ou deux, il m'arrive de regretter quelquefois mes fleurs, ou mes Livres: & vous n'en serez nullement surpris, vous qui aurez pû remarquer, sans doute, dans l'un des Dialogues de Lu-

Lucien, que Ganymede, quoi que dans le Ciel avec Jupiter, ne laiſſoit pas de ſonger à ſes brebis. Je ſuis

Vôtre, &c.

A Loudun le 4. d'Avril 1693.

A Madame la Marquiſe de Sevret.

JE ne ſuis pas, Madame, aſſez vain pour devoir me flatter de vôtre eſtime, & je ne laiſſe pas de la ſouhaitter avec paſſion, parce que l'on ſouhaitte quelquefois un bien ſans être perſuadé que l'on en ſoit digne. En effet, je ne trouve rien de plus glorieux pour moi, que de pouvoir être eſtimé de vous qui avez infiniment de l'eſprit; & j'en ai trop peu pour meriter un ſi grand honneur. Mais, Madame, on peut faire grace, quand on le veut; & j'en eſpere du moins quelqu'une de l'empreſſement que j'aurai toute ma vie, d'avoir quelque part dans vôtre amitié. Vous auriez déja reçû un exemplaire du Livre dont vous me parlez, s'il étoit public: je l'augmente, je le rectifie: & quand le tems ſera favorable à l'impreſſion, vous ſerez aſſûrement la premiere à voir que je ne mets nulle difference

rence entre une obligation & une promeſſe. Cependant, Madame, comme il n'eſt pas juſte de travailler toujours pour les autres, & de ne refléchir jamais ſur ſoi, j'ai fait depuis quatre mois pour mon uſage particulier, le *Breviaire de l'Ermite*, parce que les prieres que nous avons ſontent preſque toutes l'éloquence humaine qui paſſe rarement de l'oreille au cœur; & qu'elles doivent être tirées de l'Ecriture, qui ſeule eſt capable de le remplir & de le changer. L'ouvrage eſt devot; je ne le ſuis point: & vous connoiſſez trop bien Seneque pour ne pas ſçavoir que l'on a dit autrefois de lui, que le Philoſophe ne valoit pas ſa Philoſophie. Pour éviter le même reproche, on ne lira ce Breviaire que chez moi où mes amis ſont toujours les maîtres: & ſi vous reveniez en ces quartiers, je me ferois un fort grand plaiſir de vous le montrer, & de vous y proteſter ſincerement que je ſuis avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect

MADAME,

Vôtre, &c.

Le troiſiéme de Juillet 1693.

*A M****

VOtre Demoiſelle au cou de Gruë, a paſſé, Monſieur, par cette Ville, & va faire ſes devotions à Saumur. Si la même avanture du Romain lui arrivoit, elle pourroit s'écrier bien mieux que lui,

Vous n'aurez pas mes os trop ingrate Patrie.

Car elle eſt maigre à ne pouvoir l'être davantage : & quand elle ſera tentée du côté du monde, elle ne pourra pas dire que ſa chair, mais que ſes os combattent ordinairement contre ſon eſprit.

Son corps eſt ſec comme une vieille ſouche :
Son nez eſt tranſparent, ſon cou prodigieux ;
Et le coral qu'on a vû ſur ſa bouche,
Eſt monté, par malheur, ſur le bord de ſes yeux.

On n'eſtime gueres le coral en ces parties-là : & nos yeux ſouffrent pour peu qu'ils s'arrêtent ſur les ſiens. Si les Macedoniennes, dont parle Herodote, euſſent été faites comme celle-ci, vôtre ami Longin n'eût pas condamné le mot des

Per-

Perſes, qui les appelloient *le mal de leurs yeux.* Sa converſation eſt d'un froid qui glace; qui ſe ſent même de ſa ſechereſſe: & il ſemble qu'elle faſſe conſiſter tout ſon jugement à ne point parler, ou à parler peu. Mais il y a des occaſions où il faut répondre: & le *oui* & le *non* que l'Ecriture nous recommande, ne doivent pas être ſi religieuſement obſervez, qu'il s'en faille tenir à ces deux ſyllabes. Sa compagne peut être appellée ſon antipode. Elle rit de tout; hazarde tout: & comme elle dit tout ce qu'elle penſe, elle dit toujours de grandes ſottiſes. Les équivoques dont les oreilles les moins honnêtes ſeroient offenſées, font une partie de ſa belle humeur & de ſon eſprit: & il s'en faut peu, qu'elle ne diſe par leur propre nom, les ordures que les delicats ont accoutumé d'envelopper ſans en laiſſer une ſale image. Je vous avouë, Monſieur, que j'ai paſſé une matinée ſur des épines ſans avoir pû obliger l'une de parler; ſans avoir oſé prier l'autre de ſe taire; & j'ai encore plus ſouffert de l'étourdie que de la muëtte. Si le Confeſſeur, qu'elles choiſiront dans mon voiſinage, n'eſt fort adroit, il aura de la peine à délier la langue de celle-ci, & à fermer la bouche de l'autre. Quand il paſſera chez vous des devotes de ce caractére,

tére, qui auront fait vœu d'aller en pelerinage, diſpenſez-vous, s'il vous plaît, de leur donner des lettres pour moi qui n'aime point à voir les ſqueletes, ni à écouter les impudentes. Je ne m'accommode point du ſilence qui tient de la bête, ni du caquet honteux d'une libertine. Par ce billet vous pourrez juger de mon chagrin; mais il s'en eſt preſque tout allé avec vos Dames: & quand j'aurai achevé de vous écrire, je commencerai à reſpirer dans ma ſolitude où j'aurai la converſation du plus commode & du plus fidelle de tous mes amis, en m'y entretenant avec moi-même. Je ſuis, &c.

A L. le 3. d'Août 1693.

A Mr. de S. G.

ON ne me ſurprendra plus, Monſieur, par les aparences exterieures:

Ne per portare in mano una crocetta,
Veſtir di ſacco, andar penſoſo & ſolo,
E con una vitalba cinta ſtretta
Arrondelarſi come un ſalcicivolo,
Haver la barba lunga, unta & mal netta,
Un viſo rincagnato di fagivolo.

Cer-

Cercar buchi, ſpilonche, grotte & ſaſſi
Come grilli, conigli, granchi & taſſi.

La ſantità comincia dalle mani,
Non della bocca, ò dal viſo, ò da' panni,
&c.

Je me ſuis toujours trouvé la duppe des autres, toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de juger de leurs inclinations par les miennes: & rien n'eſt plus aiſé que de me tromper par cette raiſon. Il y a long-tems que la Bonne-Foi n'eſt plus jardiniére; & la probité n'eſt pas une vertu de pratique parmi la plûpart de nos Fleuriſtes. Ils ne hazardent rien quand ils jurent ſur leur conſcience & ſur leur honneur, parce qu'ordinairement ils n'en ont point: & comme ils ne croyent pas être engagez par leurs ſermens, ils s'en aplaudiſſent pour peu qu'ils profitent de leurs parjures. Mais qu'une coutume ſi peu reguliere ſe ſoit introduite juſques dans les Cloîtres; qu'un vilain commerce faſſe l'occupation la plus favorite des Religieux, c'eſt ce qui cauſe mon étonnement: & je n'ai pas lû que pour avoir renoncé au monde, il leur fût permis de le tromper. Voila, Monſieur, un trop long prelude pour vous dire que les deux enfans de François de Paule,

le, qui m'avoient promis de belles tulipes pour toutes les fleurs qu'ils m'ont excroquées, ne m'ont envoyé que des bagatelles : & qu'enfin l'habit ne fait pas le Moine. Le R. P. Conſtantin, qui eſt du même Ordre, m'a bien traitté d'une autre maniere, pour vingt anemones qu'il a euës de moi : & je m'aſſure que parmi ſes freres ſon honnêteté ne ſera point tirée en exemple, La contagion du Couvent n'a point corrompu ſes inclinations naturelles : & comme il eſt fort équitable, il ſe fait juſtice, & la rend aux autres. Je vous marque ces petites particularitez, afin que vous uſiez de precaution, s'il vous prend envie d'avoir des fleurs ; & en ce cas-là je vous en offre qui ne vous coûteront qu'un ſouhait à faire. Comme les oignons multiplient beaucoup, j'en puis faire des largeſſes à mes bons amis ; & la nature ſemble travailler de ce côté-là pour eux & pour moi. Mais je ſuis preſque perſuadé que vous ne ſerez point tenté de mes offres, parce que vous ne cherchez, à ce qu'on m'a dit, qu'à remplir d'arbres fruitiers, vos vaſtes enclos ; que vous êtes plus pour l'utile que pour l'agréable ; & que vous laiſſez aux pauvres gens la ſimple & innocente curioſité. Pour moi qui n'ai qu'un jardin de peu d'é-

d'étenduë, il faut néceſſairement que je m'en contente : & ſi toute la terre n'eſt qu'un point à l'égard du Ciel, jugez quelle en doit être ma portion. Dans cet eſpace qui n'eſt de rien, je ne laiſſe pas de me divertir ; & à l'âge de quatre-vingts ans, je ne me ſuis point encore ſenti des incommoditez de la vieilleſſe. Dieu veüille que vous puiſſiez aller auſſi loin que moi ; & que la vôtre ne ſoit point avancée par les maladies qui ſont plus à craindre que la mort. Je ſuis, &c.

A L. 4. d'Août 1693.

A Monſieur de la F....

LOrs qu'un homme a vécu deux fois quarante hivers,
Il ne doit plus penſer aux Vers,
Ni troubler ſon repos par d'inutiles peines.
Son eſprit eſt peſant quand ſon corps eſt caſſé:
Le feu qu'il avoit eſt paſſé ;
Et le ſang le plus pur qui bouilloit dans ſes veines
N'eſt plus qu'un ſang épais que le froid a glacé.
C'eſt vainement qu'il invoque Apollon,
Et les ſœurs du ſacré Vallon ;
Qu'il

Qu'il les presse, & les importune
Par des vœux les plus engageans,
Les Muses, comme la Fortune,
Ne gardent leurs faveurs que pour les jeunes gens.

Je sçai, Monsieur, que les Loix Civiles ne défendent point de versifier à quatre-vingts ans; & qu'il est permis à qui le voudra, de faire des Vers en dépit des Muses. Les derniers que vous avez trouvé bon de m'envoyer, sont à peu prés de cette nature; & je vous en dis mon sentiment, puis qu'il vous plaît que je vous le marque avec la franchise du siécle d'or. Comme vous n'avez pas eu naturellement de fort heureuses dispositions à la Poësie, je ne puis croire que vous y fassiez de plus grands progrés que vous en faisiez quand vous étiez jeune; & que vous obteniez enfin de l'hiver les fleurs & les fruits que les autres saisons n'ont pû vous donner. Vous dites que vous faites des Vers pour vous divertir; que vous ne les montrez qu'à vos bons amis: & je suis encore à concevoir que vous fassiez vôtre divertissement de vôtre folie; & qu'à vos dépens vos meilleurs amis soient informez que la prudence n'est pas toujours le partage ordinaire de la vieillesse. S'ils n'ont

point d'esprit, vous ne pouvez pas beaucoup hazarder! & s'ils en ont, pourquoi les fatiguer de mauvaises choses? Vous voyez, Monsieur, que je m'explique selon vos souhaits: & c'est parler, si je ne me trompe, comme on parloit dans le siecle d'or. On ne peut nier que vous ne soyez un trés-honnête homme: & c'est dommage que vos passions étant si reglées, vous ayez toujours jusqu'à la fureur, celle de rimer. C'est ce qui me remet dans la memoire le quatrain d'un Academicien Abbé sur un autre Abbé qui a fait du bruit par le grand nombre de ses versions;

Ce n'est pas que je le renomme,
Pour être un fort bon traducteur:
Mais, ma foi, c'est un honnête homme,
C'est dommage qu'il soit Auteur.

Pour ne pas porter la chose plus loin, je connois ici un Provincial qui est de vôtre âge, qui est en reputation de tourner les Vers passablement bien; & qui sans un ordre superieur eût dit aux Muses, il y a long-tems, le dernier adieu. Mais l'obéissance est un sacrifice en quelques rencontres; & la volonté n'est pas toujours libre où le commandement peut servir de loi. Cependant, quand il trouve-

ra

ra quelque ami ſincere qui l'avertira par charité, de ne pouſſer pas ſa complaiſance juſqu'à ſe faire moquer de lui, je vous declare qu'il y renoncera de tout ſon cœur; outre qu'il eſt déja bien perſuadé qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être entêté de mourir Poëte. Je ſuis, &c.

A L. le premier jour de Septembre 1693.

Au même.

JE vous dois, Monſieur, beaucoup de remercimens de n'avoir point pris de travers ma derniere lettre; ou d'en avoir voulu au moins excuſer la dureté par la franchiſe qui m'eſt naturelle. J'aurois agi ſur le même pié, quand vous ne m'euſſiez point allegué le ſiécle d'or; & quoi que j'aye aſſez vécu dans le monde pour n'ignorer pas que l'on en uſe aujourdhui d'une autre maniere, ma ſincerité un peu farouche, à n'en point mentir, m'a paru plus belle que toute l'adreſſe que j'aurois cherchée pour vous guerir d'une maladie qui faiſoit pitié à tous vos amis. Vous voila donc enfin revenu de vos grands Heros Pierre de Ronſard, Jean Antoine de Bayf, Amadys Jamyn, & Remi Bel-

leau : Guillaume Saluſte Seigneur du Bartas, & Theophile de Viau ne ſont plus comptez parmi vos Idoles. Je ſuis ravi que vous ayez renoncé à la Poëſie, & aux Poëtes que vous aviez choiſis pour vos grands modeles : & il eſt beaucoup plus avantageux de ſe repentir de ſon erreur, que de s'obſtiner à la ſoutenir contre l'experience & le ſens commun. Mais comme une folie en amene une autre, vous avez ſongé à prendre une femme ; & je ſuis perſuadé que la demangeaiſon de faire des Vers vaudroit mieux encore qu'un engagement de cette nature. Il n'eſt gueres moins étrange que vous me demandiez quelque conſeil ſur la reſolution que vous avez priſe ; car ſi elle eſt priſe, il eſt inutile de me conſulter. Vous avez du bien, & en voulez faire à une Demoiſelle de vos quartiers :

Et ſur vôtre foi, je veux croire
Qu'à faire ſon devoir elle établit ſa gloire;
Qu'en elle, on voit toujours la même égalité;
Qu'elle a du jugement ; qu'elle a de la memoire,
De l'adreſſe & de la bonté,
Et que ſa gorge a de l'yvoire
La blancheur & la fermeté.
Mais on ajoute a cette hiſtoire,
Qu'en elle on trouve auſſi la même pauvreté.

Rien

Rien n'eſt plus honnête, ni plus chrêtien que de ſecourir les malheureux : & nous ſçavons que quand on auroit livré ſon corps au feu, & diſtribué ſes biens aux pauvres, tout cela ſeroit inutile ſans la charité. Mais je n'ai pas crû juſques ici, que la charité qui eſt la premiere des vertus, vous doive obliger de faire la compagne de vôtre lit, d'une voiſine qui eſt adroite ; qui a de la memoire & du jugement ; l'humeur égale, & la gorge belle. Si vous aviez ſongé tout de bon à la principale fin du mariage, vous auriez bien vû que cette principale fin n'eſt plus pour nous qui ſommes âgez de quatre-vingts ans : & à tout hazard j'offre d'entretenir à mes depens les nourrices des premiers fruits de vôtre famille, pourvû que vous n'ayez point eu de coadjuteur, & que vous ne faſſiez point vôtre plaiſir de voir bercer chez vous les enfans des autres. Quelque impetueux que j'aye été dans ma jeuneſſe, je m'en ſuis tenu à la concluſion de ce Madrigal :

Quand tu voudras aimer, prens garde à bien choiſir,
Sans te flatter jamais d'une eſperance vaine.
Sur tout, fais ſi bien que la peine
Ne paſſe jamais le plaiſir.

Ne perds ni soin, ni tems, auprés de ta rebelle;
Pour peu qu'elle réponde à ton amour fidelle,
Sois hardi jusqu'à tout oser;
Et si tu veux te lasser d'elle,
Ne manque pas de l'épouser.

Ce n'est pas seulement par cette maxime que j'ai toujours vécu dans le celibat: j'ai regardé avec beaucoup de reflexion les incommoditez inseparables du mariage; & n'ayant pû m'en accommoder, j'ai pris le parti dont je me trouve parfaitement bien. Quoi qu'il en soit, le conseil de Saint Paul, *Qu'il vaut mieux se marier que brûler*, n'est à mon avis pour vous ni pour moi: & je pourrois bien rapporter ici beaucoup d'exemples & d'autoritez sur le ridicule des vieillards qui se proposent de faire des nôces quand ils doivent penser à leurs funerailles. Ce ridicule est toujours mortel: & vous m'entendrez sans commentaire, quand je vous ferai souvenir des Vers que Hardy a mis dans la bouche d'un confident à Alcyonée, qui pour avoir l'Etat de son Roi, croyoit en devoir épouser la fille:

On ne se servira que d'un même flambeau
Pour te conduire au lit, & du lit au tombeau.

Mais

Mais vous ne m'avez peut-être écrit que le dernier ſonge que vous m'avez fait; & en ce cas-là, je ne doute point que vous n'en ayez appellé de vous qui dormiez, à vous-même qui vous êtes éveillé de ce vilain ſonge. Je ſuis vôtre &c.

A Loudun le 13. d'Octobre 1693.

A Mr. l'Abbé Geneſt Aumônier de Madame la Ducheſſe de Chartres.

POuvons-nous jamais aſſez regretter Monſieur de Court ?

Quis deſiderio ſit pudor, aut modus
Tam cari capitis ?

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

En effet, Monſieur, l'étroite amitié qui étoit entre lui & moi, avoit commencé heureuſement par un même emploi, auprés d'un grand Prince; par nos inclinations communes au même genre de literature, & à la même Philoſophie. Pouvois-je aſſez eſtimer un homme qui dans ſa conduite n'avoit jamais conſulté que ſon devoir & la bienſéance ? Qui avoit de

la tendreſſe pour ſes amis, & de l'honnêteté pour tout le monde? Qui comptoit pour rien dans la fleur de ſa jeuneſſe, & au milieu même de la Cour, tous les avantages de la nature & de la fortune, ſans la juſtice & la bonne foi. Ces deux vertus qu'il pratiquoit ſi exactement, n'étoient pas ſeules ſes principales & ſes favorites: il en avoit beaucoup d'autres intellectuelles qui n'étoient ni moins rares, ni moins ſurprenantes. Il ſçavoit l'Hebreu, l'Arabe, le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, l'Anglois, l'Alleman, outre le François qui étoit ſa langue naturelle qu'il poſſedoit dans la derniere perfection. A ces connoiſſances il avoit ajouté toutes les parties des Mathematiques, l'Hiſtoire ancienne, la moderne, la Chronologie, la Geographie: & il s'expliquoit ſur toutes ces choſes avec tant d'ordre & de netteté, que l'on ne pouvoit dire bien preciſement ce qui étoit en lui le plus admirable, ou du jugement, ou de la memoire. Avec tout cela il étoit ſçavant, ſans preſomption; humble, ſans baſſeſſe; généreux, ſans faſte; officieux, ſans intérêt; prudent, ſans fineſſe: & c'eſt une eſpece de miracle, qu'il ait pû joindre tant de modeſtie à des qualitez ſi peu communes. C'eſt auſſi pour ces qualitez extraor-

traordinaires qu'il étoit singuliérement estimé du Maître qu'il servoit avec une joye proportionnée à son zele ; & qu'il ne regardoit pas moins par son cœur & par son esprit, que par ses richesses & par sa naissance.

Ergo nunc socium perpetuus sopor
Urget ! cui Pudor, & Justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas
Quando ullum invenient parem ?

Dieu veuille que les derniers Vers de l'Ode, dont je vous en ai cité quelques-uns, soient verifiez à nôtre égard :

Fit levius patientia
Quicquid corrigere est nefas.

Je suis, Monsieur, vôtre trés-humble & trés-affligé serviteur.

BILLETS ME'LEZ.

A S. A. Monseigneur le Duc du Maine.

CRaignez Dieu, respectez le Roi.
Tâchez de vous former sur un si grand modéle :

Et pour être jugé digne de vôtre emploi ;
Renoncez desormais à toute bagatelle.
Ayez soin de vôtre santé,
Donnez moins dans la nouveauté.
Dans tous vos jugemens soyez moins téméraire,
Detestez le mensonge, & la sotte fierté.
Faites de la vertu vôtre plus grande affaire :
Et dans un entretien même de liberté,
Voyez quand vous devez ou parler, ou vous taire.
Eloignez de vous l'Imposteur ;
N'écoutez point le Delateur,
N'obligez point l'Ingrat ; mépriſez le Flatteur.
Par une fauſſe politique.
D'une choſe publique
Ne faites jamais un ſecret.
Uſez bien de celui d'un autre :
Mais tant que vous ſerez diſcret,
Vous ne direz jamais le vôtre.
Cherchez le divertiſſement,
Sans le chercher avec empreſſement,
Ne donnez point dans la chimere.
N'ayez jamais d'emportement.
Dans la douleur la plus amere,
Et dans la plus âpre colere,
Conſervez-vous le jugement.
N'uſez jamais de méchantes fineſſes.
Soyez exact dans vos promeſſes.

Du

Du tems qui fuit soyez bon ménager;
Et si vous avez des foiblesses,
N'oubliez rien pour vous en corriger.
Il est bon dans vos entrepriſes
De ne rien precipiter.
Si les autres font des sottiſes,
Vous en devez profiter.
Fuyez la débauche & l'intrigue.
Des plaiſirs criminels détournez tous vos pas.
Dans vos dons, & dans vos repas,
Empêchez-vous d'être avare ou prodigue.
Fermez l'oreille aux conſeils dangereux.
N'ayez l'eſprit guindé, ni railleur, ni severe.
Soyez pour vos amis conſtant & généreux:
Et pour une faute legere,
Ne rompez jamais avec eux.
Pour vôtre bien soyez toujours docile.
Au malheureux accordez vôtre apuy.
Preferez l'honnête à l'utile.
C'eſt tout ce que j'ai pû vous écrire aujourdhui.

Nulli te facias nimis ſodalem:
Gaudebis minus, & minus dolebis.
Mart. lib. xij. Epig. xxxiv.

A Verſailles le 8. de Juin 1683.

Au même Prince.

O Quel plaisir de vous voir à l'Armée,
Les yeux étincellans du feu de vôtre cœur!
Quelle gloire pour vous, qu'un jour la Renommée
De vos exploits & surprise & charmée,
Instruise de vôtre valeur
Jusqu'aux Peuples de l'Idumée!
Et Jussac, & la Porte, & Saint Just, & de Cour;
Ou tous ensemble, ou tour à tour,
Admirent vôtre aprentissage.
Ils observent de vous jusques au moindre mot:
Ils consultent vos yeux, l'air de vôtre visage;
Vont publier par tout quel est vôtre courage:
Et seul ici je croque le marmot.
O ma verte jeunesse à Paris si connuë!
Helas, qu'êtes-vous devenuë?
J'étois alors un étrange ouvrier.
Je portois galon d'or sur chausses d'écarlatte,
Chapeau gris, longue épée, & large baudrier;
Et malheur à celui qui tomboit sous ma patte.

Je

Je fuyois toujours le dernier.
J'avois l'humeur bouillante, & même un
peu fantasque;
Je frappois comme un sourd; je sautois
comme un Basque;
Et mangeois à peu prés comme vôtre Au-
monier.
De tout ce que je fus je ne suis plus que
l'ombre:
Pour m'exciter il faut un aiguillon:
Mes piés sont chancellants; j'ai l'humeur
un peu sombre,
Et marche comme Catillon.
De mon sang chaque jour la chaleur se re-
tire:
L'âge commence à me courber le dos.
J'ai perdu l'apetit; je suis devenu gros,
Et poltron, si je l'ose dire.
Mais avec ma timidité,
Je puis dire sans vanité,
Que j'ai quelque talent pour chanter vôtre
gloire;
Pour consacrer vôtre noble fierté
Dans l'endroit le plus beau du Temple de
Memoire;
Et pour vous faire voir à la Posterité
Sur les aîles de la Victoire.
Comme les grands dangers ont pour vous
des apas, (vos pas.
Où vous en trouverez, des Lauriers sous

De tous côtez naîtront en abondance :
Et j'en attens pour couronner
Quatre ou cinq jambons de Mayence
Qu'à ce prix on veut me donner.

Ignoſcito ſæpe alteri, nunquam tibi.
Pub. Syrus.

A Verſailles le 13.
de Juin 1683.

Au même Prince.

REmpliſſez vôtre eſprit des plus grandes lumieres.
Prenez toujours le bon parti ;
Et rendez-vous par toutes vos manieres,
Digne du ſang dont vous êtes ſorti.

Donnez à vos amis le droit de vous reprendre,
S'ils en uſent honnêtement.
Quand on aura de vous quelque choſe à pretendre,
Accordez le civilement ;
Et pour obliger doublement,
Ne le faites jamais attendre.

Ne raiſonnez jamais avec les inſenſez :
Défiez-vous des hypocrites.
Ne dites pas tout ce que vous penſez,

Mais

Mais penſez bien à tout ce que vous dites.

Sur les raports qu'on fait, ſur tout ce qu'on vous dit,
Ne jugez pas d'abord, ſuſpendez vôtre eſprit;
Et ſeparez la fable de l'hiſtoire.

Decidez lentement, & ſouvenez-vous bien,
Qu'il eſt dangereux de tout croire,
Et de ne croire jamais rien.

N'uſez d'aucune violence.
Ne riez point avec emportement.
Parlez de vous modeſtement:
Et ſi des gens de bien on parle indignement,
Prenez en toujours la défence.

Ne vous rebutez pas de la difficulté:
Des Heros comme vous elle accroît la fierté:
Pour eux la gloire aiſée eſt une gloire vaine.
Tout ce qu'on leur opoſe irrite leur deſir:
Et s'ils ont des Lauriers & des Palmes ſans peine,
Ils ont accoutumé de les voir ſans plaiſir.

Mais je ſens ma tête peſante;

Déjà

Déja l'Aſtre du jour vient éclairer ces lieux :
L'ombre s'éclaircit ; le coq chante,
Et le ſommeil commence à me fermer les yeux.

Nunquam periculum ſine periculo vincitur.
Publ. Syr.

A Verſailles le 19. de Juin 1683.

Au même Prince.

SEigneur, je vous ai dit qu'en la fleur de mes ans,
Paris m'a pû compter au nombre des vaillans ;
Que ſouvent le Badaut y vanta mon merite.
Mais ſi des Fanfarons Paris m'a vû l'effroi,
Maintenant le Proverbe eſt veritable en moi;
De jeune Diable vieil Hermite.
Dans mon deſert, d'où j'entens les voiſins,
Qui font de leurs chanſons retentir la cuiſine,
S'aſſemblent chaque nuit, & puces & couſins
Qui me donnent la diſcipline,

Et

Et qui font de ma peau du papier de la Chine.
Hier au matin, dans vôtre apartement,
Je sentis sur mon nez l'aiguillon d'une abeille :
Et le soir dans mon lit, où je dors durement,
Une chauve-souri me vint mordre l'oreille.
C'est ainsi que mes jours coulent d'un même train,
Et que je n'y remarque aucune difference
Dans une si fâcheuse & longue penitence.
Ne prendrez-vous jamais une plume à la main,
Pour consoler de vôtre absence
Le pauvre petit Frere Urbain ?
Merite-t-il vôtre dédain :
Pour vous avoir fait lire & Virgile & Terence ?
Mais à propos de ces auteurs,
Lisez-vous quelquefois..... Laisse-là tes Docteurs.
Je ne connois ici ni Valere Maxime,
Ni Tite-Live, ni Caton.
Pour bien toucher le cœur du Magnanime,
On doit chanter d'un autre ton ;
Et je fais aussi peu d'estime
Du Latin que du bas Breton.
Sans le secours ou d'Athene, ou de Rome, On

On peut être honnête homme?
Et toi-même, Chevreau, tu m'as dit mille fois,
Qu'il eſt des ſots en Grec auſſi bien qu'en François.
Aprés ce bel aveu peux-tu me faire croire,
Que je ſuis obligé le ſoir, & le matin,
De voir les bons auteurs, d'en charger ma memoire;
Et que pour aller à la gloire
Il faut paſſer par le Pays Latin?
Tel Heros en vaut plus de mille,
Qui ſans s'être fait lire ou Terence, ou Virgile,
De ſes fameux exploits a le monde étonné;
Qui s'eſt aquis une gloire immortelle;
Et qui pour dire tout, eſt le plus beau modéle,
Que Dieu nous ait jamais donné.
Si tu ne le connois à ce portrait fidéle,
Tu merites d'être berné.
En ce lieu, pour des Luths, & pour des Epinettes,
On n'entend que Tambours, que Fifres, que Trompettes.
Déja dans les travaux je me ſuis endurci.
On ne parle que de batailles;
On ſe met en état de forcer des murailles:
Et tu crois cependant que je dois vivre ici,
Comme nous vivons à Verſailles.

Tu

Tu n'ignores pas mon emploi,
Et tu ſçais que Mars eſt mon pere.
Tu fronces le ſourcil; mais ce n'eſt pas chimere : (Roi.
C'eſt être fils de Mars que d'être fils du
Comme je lui dois ma naiſſance;
Que les biens qu'il me fait paſſent mon eſperance;
Je veux me ſignaler par ma reconnoiſſance,
Par mon reſpect, & par ma foi :
Et je ferai ſi bien qu'un jour la Renommée
A force de parler de moi,
En ſera long-tems enrumée.
Ai-je raiſon ? Parle-moi franchement,
Et répons ſans détour & ſans deguiſement.....
Vous avez achevé, Seigneur, de me confondre;
Et je n'ai rien à vous répondre;
Mais quand vous ſerés de retour,
Que deviendront vos matinées?...
Tous les matins fais-moi la cour;
Laiſſe le reſte aux Deſtinées,
Qui mieux que toi diſpoſeront du jour.....
Nous verrons cependant que le Ciel vous conſerve;
Qu'il vous beniſſe, & vous preſerve

Des

Des chanſons de facheux voiſins,
Et de puces, & de couſins;
Du vif aiguillon de l'abeille;
D'animaux dans le ſang nourris;
Mais ſur tout des chauve-ſouris,
Qui mordent les gens à l'oreille.

Feras quod lædit, ut & id quod prodeſt, feras.
Publ. Syr.

A Verſailles le 27.
de Juin 1683.

Au même Prince.

SEigneur le bruit eſt grand ici,
Que le Soleil vous a noirci,
Qu'à peine vous peut-on connoître:
Et l'on pourroit juger par là,
Qu'à peu prés vôtre teint doit être
De la couleur de celui * d'Angola.
Medor par ſes attraits ſçût charmer Angelique,
Et l'amour dans ſes yeux allumoit ſon flambeau:
Cependant ce Medor l'Adonis de l'Afrique,
Etoit noir comme vous, & n'étoit pas ſi beau. Ne

* *Petit Afriquain qui étoit à Madame de Maintenon.*

Ne craignez rien d'une telle avanture ;
En vous cette noire teinture
Paſſera du ſoir au matin.
Déja quelqu'un m'a dit, & m'en aſſure même,
Que lors que devant vous on parle de Latin,
Vous changez de couleur, & devenez tout blême.
Ce langage, il eſt vrai, n'eſt pas trop de ſaiſon ;
Vous l'évitez, & vous avez raiſon ;
Je vous en fais un ſacrifice :
Il eſt juſte, Seigneur, que je vous obéïſſe,
Et que le charbonnier ſoit maître en ſa maiſon.
Il faut pourtant que je vous ſatisfaſſe.
Voyons du Grec..... Du Grec ? que veux-tu que j'en faſſe ?
De l'Hebreu..... Ce mot ſeul me donne de l'effroi.....
J'ai pour vous l'enſeigner une belle methode.....
Cette langue n'eſt pas une langue à la mode.
Tu pourras la garder pour toi :
Et quand elle ſeroit en vogue,
Que voudrois-tu faire de moi ?
Un Prince de la Synagogue ?
Chevreau, tréve de ce diſcours,
Tu vois que j'entens raillerie :

Mais

Mais je ne souffre pas toujours
La mechante plaisanterie.
Use autrement de ma bonté :
Ne prens plus avec moi cet air d'autorité,
Dont depuis si long-tems j'ai raison de me plaindre.
Songe que pour ta sureté
Tu devrois au moins te contraindre;
Et que trois choses sont à craindre,
Le Feu, la Mer, & le Prince irrité.
A peu de frais tu peux me satisfaire,
Pourvû que ton goût soit le mien,
Et si tu cherches à me plaire,
Les Batailles feront nôtre seul entretien....
Je le veux : mais écoutez bien,
Là cent Volcans d'airain dont la bouche enflammée
Obscurcit le Soleil d'une horrible fumée,
Vomissent en tonnant, les boulets redoutez,
Et portent avec eux la mort de tous côtez.
Ici l'on est aux mains: aucun ne se ménage.
Déja des deux partis les cris sont entendus:
Les hommes, les chevaux, sont par tout étendus,
Et chacun signale sa rage,
Quel plaisir de voir ce carnage!
De tant de malheureux dans les champs renversez

Les

Les corps dont les guerets doivent être engraiſſez !
Les uns qui tombent morts en demandant la vie ;
D'autres dont la fureur ne peut être aſſouvie,
Et qui couverts du ſang dont ils ſont alterez,
Font mordre la pouſſiere aux plus deſeſperez.
A voir porter vos coups & d'eſtoc & de taille,
Vous paſſez les Heros de tous nos vieux Romans,
Et vous faites dans la bataille,
Ce que Mars n'y fit point à l'âge de treize ans.
En matiére de goût c'eſt en vain qu'on diſpute ;
Et comme chacun a le ſien,
Ce que l'un cherche, un autre le rebute :
Mais vôtre goût n'eſt pas le mien.
Le titre de vaillant qu'on aquiert de la ſorte
Coûte un peu trop à celui qui le porte:
Il eſt plus doux de vivre & de mourir pour ſoi.
Je cherche le repos; je l'aime,& que m'importe

Quand

Quand je ne ſerai plus, que l'on parle de moi?....
Si tu ne demandes qu'à vivre,
Et qu'un repos obſcur ait pour toi des apas:
J'ai d'autres maximes à ſuivre:
Je ſuis Prince, & tu ne l'es pas.
Tu me connois, & tu peux croire
Que je ne ſonge & les jours, & les nuits,
Qu'aux moyens aſſurez d'acquerir de la gloire,
Et de faire voir qui je ſuis.
C'eſt-là ma ſeule inquietude;
Mais eſt-il un plus noble choix?
Quand on ſert le plus grand des Rois.
Eſt-il un travail qui ſoit rude?
Si je lui plais, quel ſera mon deſtin!....
Mais le Roi veut auſſi que vous aimiez l'étude,
Et que vous ſçachiez du Latin.....
Ah! la tête me tourne; une vapeur ſoudaine
M'a cauſé la migraine.
O malheureuſe & maudite vapeur!
Quoi n'eſt-il rien qui me l'arrête?.....
C'eſt du Latin qui vous monte à la tête,

Et

Et qui nous fait moins de mal que de peur.
Les suites n'en sont point à craindre ;
Et ce mal qui nous est connu,
Et qui vous force de vous plaindre,
S'en ira comme il est venu.

Laborem non refugit, qui virtutis gloriam concupiscit. Cassiodor. lib. 1. Ep. 24.

A Versailles le 4. de Juillet 1683.

Au même Prince.

PLeurez, Seigneur, soupirez hautement,
Vous le devez dans vôtre accablement:
Au bien de ses voisins le Roi vous sacrifie.
C'étoit pour vous le dernier des malheurs :
Et dans les mortelles douleurs,
Il n'est point de Philosophie
Qui puisse condamner les soupirs & les pleurs.
Eussiez-vous crû devoir vous plaindre
D'un Roi dont vous faisiez vôtre plus ferme apui ?

Cependant le seul coup que vous aviez à craindre,
N'est venu que de lui.
Il seroit honteux de vous taire :
Parlez ; plaignez-vous à souhait.
Quel mal le Roi vous peut-il faire
Aprés celui qu'il vous a fait ?
C'est ainsi que de nous la Fortune se jouë :
Que tel qui croyoit être au plus haut de sa rouë
En un moment s'en voit precipité.
Cette aveugle Déesse est toujours infidéle;
Et qui bâtit sur elle,
Fonde mal son repos & sa felicité.
Enfin, Seigneur, la Paix est faite :
C'est pour vous le dernier malheur.
Quel usage dans la retraite
Ferez-vous de vôtre valeur ?
C'est une playe assez profonde
Dans le cœur d'un jeune guerrier,
Qui donneroit tous les myrtes du monde,
Pour une branche de laurier.
Mais le Roi dont l'ame est si grande,
Veut accorder la paix qu'on lui demande,
Et pardonner encore à ceux qu'il a soumis.
Il en fait sa gloire supréme :

Il

Il a déja vaincu ſes plus fiers ennemis,
Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe vaincre lui-même.
Par ſa noble ardeur qui l'arrête;
Aprenez à vous retenir;
Et ſongez qu'il eſt plus honnête
De pardonner que de punir.
Moderez donc vos ſoupirs & vos larmes:
Dans une autre ſaiſon nous verrons des alarmes:
Lors qu'à quinze ans vous ſerez parvenu,
Vous pourrez ſignaler vos armes
Aux dépens du premier venu.
Au lieu de chercher des batailles,
Hâtez-vous de revoir les beautez de Clagny: (les,
Venez chaſſer dans le Parc de Verſail-
Et dans les Bois de Glatigny.
Là, vous ferez courir vos petits Bucephales
Dont vous trouvez l'ardeur & les forces égales,
Qui fiers de leur noble fardeau,
Par leurs henniſſemens ſemblent nous faire entendre,
Qu'en vous portant, ils portent Alexandre: (tes d'eau.
A qui vous reſſemblez comme deux gout-

Vous le ressuscitez par vôtre humeur guerriere.
Tout comme vous, il étoit libertin.
Comme lui vous êtes mutin,
Et comme vous il avoit l'ame fiere.
Justement comme lui vous cherchez le danger,
Il trouvoit comme vous du plaisir à changer,
Il avoit comme vous une heureuse memoire :
Et comme lui, vous sçavez peu nager.
Quelquefois il aimoit à boire,
Vous aimez quelquefois le vin.
Il a fourni de matiere à l'Histoire,
Vous allez à la même fin.
Tout chemin lui plaisoit qui menoit à la gloire,
Et vous marchez déja dans le même chemin.
Mais sans vous parler d'Alexandre,
Sans chercher des Heros dans les siecles passez ;
Il en est un qui les a surpassez,
Et sans vous le nommer je croi me faire entendre.
Il peut servir de modele parfait
A tous ceux que la gloire inspire:
Et si vous sçavez lire,

Lisez

Lisez ces Vers au bas de son portrait :

Ce Monarque est du Ciel le plus fameux ouvrage :
Son jugement égale son courage,
Sa bonté charme ceux qu'il soumet à ses Loix :
Et qui voit son image,
Voit celle du plus sage,
Du premier, du plus juste, & du plus grand des Rois.

Ainsi reglez toujours vôtre esprit par le sien,
Profitez de sa vie, & de son entretien.
Rendez par vos exploits vôtre gloire immortelle :
Imitez ses vertus, n'ayez plus d'autre soin :
Ne cherchez point d'autre modéle,
Et pour le voir de prés, vous n'irez pas trop loin.

Discе puer, nec enim externo monitore petendas
Virtutis tibi pulcher amor : cognata ministrat
Laus animo : atque aliis Decii, reduceſque Camilli
Monſtrentur ; tu discе Patrem. Pap. Stat. Sylvar. lib. v. Protept. ad Crispinum ỳ Si.

A Versailles le 8. de Juillet 1683.

Au même Prince.

N'Ayez point l'esprit dissipé,
A quoi qu'il puisse être occupé :
Souvenez-vous du mot, *Faites ce que vous faites.*
Vous le ferez, si vous y pensez bien.
Mais comment en avoir des images parfaites,
Quand on n'y pense pas, ou qu'on ne pense à rien ?

Pour voir à vôtre suite une foule de gens,
A vous servir adroits & diligens,
Croyez-vous en avoir ou l'amour, ou l'estime?
Il faut les estimer pour en être estimé;
Et tenir pour maxime,
Qu'on doit aimer quand on veut être aimé.

Donnez sans bruit, & sans regret :
Ne donnez même qu'en secret :
Si c'est une vertu, ce doit être la vôtre.
Adoucissez l'état des malheureux ;
Et songez que le Genereux
Doit cacher d'une main, ce qu'il donne de l'autre.

Souf-

Souffrez sans jalousie, & sans emportement,
Qu'on ne soit pas toujours de vôtre sentiment :
La raison quelquefois est d'erreur prevenuë.
Ha ! Seigneur, qu'il est beau, quand on a conteſté,
De connoître la verité,
Et de se rendre aprés l'avoir connuë !

Mais sans pousser nos maximes plus loin,
Apuyons sur cette derniere,
Qui de nôtre entretien doit être la matiére,
Et qui peut contre vous me servir au besoin :
Puis-je donc aujourdhui pretendre
De vous entretenir en toute liberté ?
Me ferez-vous la grace de m'aprendre
Le plaisir que vous pouvez prendre,
Quand on vous dit la verité ?
Car ceux de vôtre qualité
Ne sont pas sujets à l'entendre,
S'ils n'ont de la docilité ;
Et jamais ils n'ont pû comprendre,
Qu'on dût être hardi jusques à les reprendre
De leur molleſſe & de leur vanité.

Les veritez qui vous instruisent
Peuvent-elles vous offencer ?
Et ceux qui vous conduisent,
A vous les faire voir doivent-ils balancer ?
Je suis témoin qu'on vous les rend sensibles.
Mais comme vous croyez être tous infaillibles,
Vous ne cherchez que des admirateurs:
Et quoi que vos défauts ne soient que trop visibles ;
Pour vous les deguiser , vous aimez des flatteurs . . . . .
Ils sont au moins plus agréables,
Que ces Espions honorables ;
Que ces Catons chagrins, ces ennemis couverts ,
Qui prennent bien souvent les choses de travers ;
Qui sont toujours à nôtre suite,
Et qui sur nos projets & sur nôtre conduite
Ont sans cesse les yeux ouverts.
Si dans leurs mœurs, & dans leur entretien ,
On trouve des défauts aussi grands que les nôtres ; (autres,
Ils se pardonnent tout ; mais à l'égard des
Ils ne pardonnent jamais rien.
Ils veulent qu'à leur goût le nôtre s'accommode ;

Et

Et leur goût, par malheur, eſt ſouvent dépravé :
Qu'on ne ſuive que leur methode ;
Qu'on aprouve toujours ce qu'ils ont aprouvé,
Et que pour vivre bien, nous vivions à leur mode.
Tous les matins on me vient éveiller :
On me preſſe de m'habiller :
De vingt auteurs Latins on charge ma memoire.
Je dîne enſuite ; & pour accablement,
A peine ai-je achevé de manger & de boire,
Qu'on me ramene en mon apartement,
Où je voi juſqu'au ſoir, & la Carte & l'Hiſtoire.
Et mes jours, qui le pourroit croire?
Ne ſe paſſent point autrement.
J'ai toujours contre vous quelque ſujet de plainte.
En tous lieux, en toute ſaiſon,
Vous tenez de concert, mon eſprit en contrainte.
Et penſés-vous que je donne à la crainte
Ce que je dois à la raiſon ?
Le chemin de l'honneur eſt un chemin connu ;
Je m'en ſuis avec vous cent fois entretenu;
Et qui ne le tient pas merite nôtre haine.

C'eſt-là que je pretens bientôt me ſignaler.
Mais j'y veux de moi-même aller,
Et n'ai pas beſoin qu'on m'y traine.
Un ignorant peut ſouvent profiter
Des conſeils, & de la lecture.
Mais que ſert-il de tourmenter,
De retenir, ou de hâter
Un Prince de treize ans que conduit la nature
A la gloire qu'il cherche, & qu'il veut meriter?
Qui s'en eſt fait ſans vous une telle peinture,
Qu'il ne voit que ce bien qui le puiſſe flatter;
Quand de mes volontez deviendrai-je le maître! (loy?
Ne ceſſerez-vous point de me donner la
Eſt-ce pour mes pechez que Dieu vous a fait naître,
Et que vous exercez vôtre empire ſur moi?
Adieu, ce ſouvenir me couteroit des larmes.
J'aime la verité; chacun la doit aimer:
Et comme elle a pour toi d'inévitables charmes, (mer.
Quelquefois à ce prix, je pourrai te char-

Amant & liberos, patres; & diſcipulos, præceptores: Quid tamen moleſtius ſæpe eſt, quàm filio pater, & diſcipulo præceptor. Max. Tyrius Diſſertat. 4.

A Verſailles le 13. de Juillet 1683.

Au

Au même Prince.

IL n'eſt rien de plus ridicule,
Que de rire mal à propos :
Rien de plus dangereux que d'être trop crédule ;
Ou d'avoir du penchant à troubler ſon repos.

Dans une affaire d'importance
Vous ne ſçauriez uſer de trop de prevoyance ;
Pènſez y bien ſoir & matin :
Et rien ne pourra vous ſurprendre ;
Lors qu'avant que de l'entreprendre,
Vous verrez à peu prés quelle en ſera la fin.

Quand quelqu'un vous rend un ſervice,
Vous étes obligé de le recompenſer ;
Et chercher des raiſons pour vous en diſpenſer,
C'eſt chercher des raiſons pour faire une injuſtice.
Payez exactement tout ce que vous devez :
Faites que d'avarice aucun ne vous ſoupçonne,
Et ne manquez jamais, lors que vous le pouvez ;

En recevant ce qu'on vous donne,
De donner beaucoup plus que vous ne recevez.

Qui ne juge du vrai que par la vrai-semblance,
Ne peut être connu que par son imprudence.
Les plus beaux fruits ne sont pas les meilleurs.
L'habit ne marque pas toujours la continence.
Le serpent quelquefois est caché sous les fleurs;
Et le fonds peu souvent répond à l'aparence.

N'imitez pas ces injustes Censeurs,
Qui font sentir par tout leurs langues dangereuses.
Quand on ne dit que des choses fâcheuses,
On ne peut pas s'attirer des douceurs.

Fuyez les emportez, les chagrins, les parjures:
Et s'il se peut, oubliez les injures
Qui ne viennent jamais que des lâches esprits:
Qu'ici vôtre cœur se modere:

Ou

Ou s'il faut se venger, songez que le mépris
Coutera moins que la colére.

Si vous reprochez à quelqu'un
Le vice qui vous est commun,
En découvrant le sien, vous découvrez le vôtre;
Et c'est se condamner en condamnant un autre.
Pour le reprendre, il faut être parfait:
Et quand vous lui ferez connoître:
Que vous êtes tel en effet,
Il verra bien ce qu'il doit être.

La plus grande finesse est de n'en point avoir
Dans le commerce de la vie;
Et qui fait son plaisir de faire son devoir,
N'a rien à craindre de l'envie.

Vôtre esprit est rempli de lumiere & de feu:
C'est sans doute, un grand avantage:
Mais pour vous apliquer la maxime du Sage,
Pensez beaucoup, & parlez peu.

A quelque heureux état que le sort vous apelle,
Quand vous seriez chez vous à la source de l'or,

Souvenez-vous que le plus grand tre-
sor
Eſt d'avoir un ami fidele.

Il eſt beau d'être genereux ;
Mais il eſt ſouvent dangereux
De répandre ſans choix les graces qu'on
doit faire :
Pour bien les diſpenſer, il faut du juge-
ment :
Et le plus grand ſecret & le plus néceſſaire,
Eſt de les placer dignement.

Les ennemis qui nous reprochent
Nos défauts ſans nous ménager,
Font plus pour nous, en croyant ſe
venger,
Que les amis qui nous aprochent
Sans nous en avertir pour nous en corriger.

Ayez une horreur éternelle
Pour ceux qui dans le cœur ſont toujours
corroucés ;
Et qui peuvent nourrir une haine mortelle
Pour les gens qu'ils ont offencez.

Liſez bien ces conſeils, ſi vous m'en vou-
lez croire ;
Et vous devez pour vôtre gloire
Les pratiquer à la rigueur ;
En occuper vôtre memoire,

Et

Et les graver ensuite au fond de vôtre
cœur.
Il ne tient pas à ceux qui vous conduisent,
Qu'un jour vous ne sçachiez tout ce qu'on
peut sçavoir:
Mais dans le tems qu'ils vous instruisent;
Les plus grands ennemis que vous puissiez
avoir,
S'offrent à vôtre esprit, vous tentent, vous
seduisent;
L'emportent sur vôtre devoir,
Changent, confondent, & détruisent
Les projets les plus beaux qu'ils puissent
concevoir;
Et voila justement les effets qu'ils produisent.
Enfin, Seigneur, s'il m'est permis,
De vous nommer ces ennemis,
Qui chaque jour me donnent des alarmes;
Qui font naître tous vos desirs,
Et qui n'ont pour vous que des
charmes,
Ce sont les jeux, & les plaisirs.
Tout le reste vous épouvante,
Jusques au Precepteur qui languit dans
l'attente

De

De joüir de vôtre entretien ;
Qui vous connoit, & qui ſçait bien
Que ce n'eſt pas en vous l'amitié que l'on vante,
Et que les Princes n'aiment rien.
Chacun de nous, ſans vous être infidele
Et ſans manquer à ſon devoir,
Pourroit bien en ceci vous prendre pour modéle,
Et ſur la dureté qui vous eſt naturelle,
Régler la ſienne, & vous la faire voir.
Mais, Seigneur, nôtre ame eſt trop belle.
Quand ſur la vôtre on voudroit ſe former ;
Par toutes les vertus dont elle eſt embellie,
Vous pourriez toujours nous charmer.
D'ailleurs, chacun à ſa folie,
Et la mienne eſt de vous aimer.
Cependant s'il eſt vrai ce que dit la Gazette, (tour ;
Qu'à cinq heures, mardi, vous ſerez de re-
Au moins en arrivant, cherchez quelque fleurette
Qui flatte mon eſprit tout le reſte du jour.
Sans trop examiner ce que vous pouvez être,

Je

Je vous croirai toujours par ma simplicité,
Tel qu'il vous plaira de paroître.
Et pour le dire avec sincerité,
J'aime mieux l'erreur qui m'oblige,
Que je n'aime la verité,
Qui m'est connuë, & qui m'afflige.
Aucun ne vous peut égaler
Dans les honnêtetez, quand vous en voulez faire,
Et vous avez, s'il faut dissimuler,
Tout ce qui vous est necessaire.
Ainsi, quand il s'agit de tromper & de plaire,
Seigneur, vous n'avez qu'à parler.
C'est sur quelque raison que vôtre esprit se fonde,
Puis que de la franchise on fait si peu de cas;
Et que le Sage ne doit pas
Se confesser à tout le monde.
Vous l'imitez exactement:
Sa maxime vous plaît; son exemple vous touche:
Et la nature enfin qui fait tout sagement,
N'a pas mis le cœur dans la bouche.
Tout cela, Seigneur, va fort bien.
Mais entre nous, qui des deux est la duppe,
Ou de celui qui ne s'occupe

Qu'à

Qu'à cacher dans un entretien,
Son cœur aux depens de sa gloire?
Qui dit qu'il est sincere, & le veut faire croire,
Ou de celui qui n'en croit rien?
La chose à decider n'est pas trop difficile,
Et ne demande pas un homme fort habile.
Il est des tems, des lieux, où pour se divertir
On employe à se travestir,
Quelques heures d'une journée.
Au pis aller, ce n'est pas un grand mal.
Mais songez que le Carnaval
Ne dure pas toute l'année.
Enfin, souvenez-vous, & croyez avec moi,
Que la sincerité ne gâte point un Prince:
Que la vertu doit plaire; & que la bonne foi
Peut être de la Cour comme de la Province.

Monstrabo tibi, cujus rei inopia laborent magna fastigia, quid omnia possidentibus desit: scilicet ille qui verum dicit.
Seneca de Benef. lib. vj. cap. xxx.

A Versailles le 18. de Juillet 1683.

Au

Au même Prince.

APrés vous avoir dit adieu,
Je voulus, comme vous, m'éloigner de ce lieu,
Et suivre enfin mon ardeur naturelle.
De ne vous plus quitter je me fis une loy,
Si le Ciel me donnoit quelque force nouvelle.
Mais en courant si vîte où l'honneur vous apelle,
Vous courez trop vîte pour moi.
N'ayant pû vous suivre à la pisle,
Je repris le chemin de vôtre apartement,
Où m'étant enfermé, confus, pensif, & triste,
Je m'écriai dans mon accablement.
Quelle est donc cette barbarie?
D'où nous seroit venu, si ce n'est de l'enfer,
Le dessein d'employer avec tant de furie,
Contre nos deux voisins, & la flamme & le fer?
He bien! ils tremblent, ils se plaignent
De ne pouvoir fléchir vôtre injuste courroux:
Dans leur frayeur, veut-on qu'ils se contraignent?
Et quels peuples seront pour vous,

Si

Si vous faites la guerre à tous ceux qui vous craignent.
Pour arrêter vos premiers mouvemens,
Prince, n'eſt-il plus de barrieres?
De montagnes, ni de rivieres,
De Forts, ni de Retranchemens?
Ne vous plairez-vous plus que dans les cimetieres,
Vous qui n'aimiez que les apartemens?
O cruelle & maudite rage!
Que vous ont fait l'Ibere, & le Germain?
Faut-il pour témoigner que l'on a du courage,
Etre alteré de ſang humain?
Quelle eſt leur inſolence, ou leur ingratitude?
Quel eſt leur crime à vôtre égard?
Pour vous rapeller à l'étude,
Vous ont-ils tiré du Billard?
Ont-ils fait contre vous de nouvelles pratiques?
Vous ont-ils embarqué dans les Mathematiques?
Vous ont-ils quelquefois éveillé trop matin?
Ont-ils de quelque auteur chargé vôtre memoire?
Vous ont-ils parlé de l'Hiſtoire,
Ou de la Carte, ou du Latin?

Leur

Leur humeur n'eſt pas ſi revêche,
Qu'ils n'aiment comme vous & la chaſſe,
& la pêche,
Les montres, les bijoux, le jeu, la nouveauté;
Les fruits delicieux, le vin frais en Eté,
La Muſique, la bonne chere,
Les Dames, & l'oiſiveté.
Qui les blâme, les deſeſpére;
Et l'on n'a bien ſouvent pour les mettre en
colére,
Qu'à leur dire la verité.
Dans ma ſurpriſe ayant fait quelque
pauſe,
Et d'abord revenant à moi:
Helas! de leur malheur faut-il chercher la
cauſe?
Ils ſont, dis-je, ennemis du Roi.
Auſſi-tot d'une voix plus forte,
Je me recriai de la ſorte.
Courez, Prince, volez, preſſez chaque
moment:
Fourniſſez vôtre illuſtre & fameuſe car-
riere;
Accordez tout à vôtre emportement,
Et puniſſez également,
Et les mangeurs d'oignons, & les beuveurs
de biere.
Attaquez les de toutes parts;
Pour leur derniere perte, il faut tout entre-
prendre.

Allez

Allez planter vos Etendarts
Sur leurs plus affreux Boulevars ;
Et s'ils songent à se défendre,
Et qu'il en coûte trop pour forcer leurs
Remparts,
Vous n'avez qu'à les mettre en
cendre.
S'ils vous attendent au dehors,
Et que pour vous combattre, ils fassent
leurs efforts,
Vous leur pourrez bientôt épargner cette
peine ;
En faisant voir ici des montagnes de morts,
Là des ruisseaux de sang qui coulent dans
la Plaine.
Vous y voila, Seigneur, vos souhaits sont
remplis ;
Vos desseins vont être accomplis :
Vôtre attente long-tems n'a pas été trom-
pée.
Vôtre noble fierté fait déja des jaloux ;
Et les Flamans n'attendoient plus que
vous,
Pour mourir d'une belle épée.
Que ne faites-vous point en cette occa-
sion ?
Qui vid jamais une telle furie ?
Vous êtes là, tout ce qu'est un Lion
Au milieu d'une Bergerie,
Vous les chargez sans dire mot ;

Vous

Vous leur portez des coups qui ſont inévitables ;
Et vous faites tourner ces pauvres miſerables
Comme on fait tourner un ſabot.
Les plus hardis ſont renverſez par terre ;
Les autres contre vous ſe défendent ſi mal,
Qu'on croiroit aiſément que vôtre cimeterre
Eſt ou Flamberge, ou Durandal.
Ceux qui d'ail & d'oignon parfumoient leur haleine,
Et ceux qui par la biere ont groſſi leur bedaine,
Ont aſſez éprouvé la rigueur de leur ſort.
Dans un terrible état leur fortune eſt reduite :
L'un ne vit plus ; & l'autre par la fuite
S'efforce d'éviter la mort.
Voyez combien de gens ſont étendus ſur l'herbe :
C'en eſt trop ; ſoyez genereux.
Vous avez puni le ſuperbe,
Ayez pitié du malheureux.
Détournez vos regards d'une ſi triſte image ;
Pour une autre ſaiſon reſervez vôtre feu :
Contentez-vous de ce carnage,
Et ſi vous m'en croyez, moderez-vous un peu.

Juſ-

Jusques sur vos habits vôtre vengeance éclatte :
De vôtre beau sur-tout qui tantôt étoit bleu,
Le sang en vient de faire un sur-tout d'écarlatte.
Sur des Vers qui déja m'ont fait des envieux,
Lulli prepare des merveilles,
Et nous deux de concert charmerons les oreilles
Du bruit de vos faits glorieux.
O quelle est vôtre destinée
Aprés tous ces exploits guerriers !
Vous ne trouverez plus que des bois de Lauriers.
Mais quand vous en aurez la tête couronnée,
Pour celebrer le souvenir
D'une si memorable & si belle journée,
N'oubliez pas, Seigneur, de m'en faire venir
Pour me chauffer au moins le reste de l'année.

Bis vincit, qui se vincit in victoria. Publ. Syr.

A Versailles le 26.
d'Avril 1684.

Au même Prince.

HE bien ! Seigneur, vous y voila.
Je suis ici, vous êtes là ;
Et mon emploi, sans doute, est different du vôtre :
Vous n'aimez plus que les combats ;
Vous coupez & jambes & bras ;
Et moi, je vis comme un Apôtre.
Pendant qu'ici je garde le mulet,
Je dis mon chapelet ;
Et ne trouve le Beau qu'où se trouve l'Honnête.
Aux plaisirs innocens tout chemin m'est frayé,
Je n'y vois rien dont je sois effrayé :
Tous mes jours sont des jours de fête :
Heureux, de n'être point payé
Pour me faire casser la téte.

Il n'en est pas ainsi de vous autres Vaillans;
A qui le Ciel a donné des talens,
Dont nos derniers Neveux garderont la memoire.
Pour vous le combat n'est qu'un jeu ;

Vos moindres actions enrichiſſent l'Hiſtoire ;
Et vous allez chercher la gloire
Au travers du ſang & du feu.
Le Pere des Metamorphoſes,
Le tems, qui fait perir & naître toutes choſes,
Sur mes vieux ans a bien ſçû me changer :
Et comme ſa rigueur n'eſt pas toute aſſouvie,
Je ne ſonge qu'à menager
Ce qui peut me reſter de vie.

L'engagement
Eſt bien charmant,
Quand il nous méne
Heureuſement,
Et promptement,
Où le plaiſir paſſe la peine.
Mais de courir chaque ſemaine,
Chaque jour, ou chaque moment
Pour forcer un retranchement,
Où ſouvent la mort eſt certaine,
Et de s'en faire un divertiſſement :
Je ne ſuis plus touché d'une gloire ſi vaine,
Et ſi j'ai moins de cœur, j'ai plus de jugement.

Ai-

Aimons la vie
Qu'on voit suivie
De la santé ;
Qui nous convie
A la gayeté.
Dés le moment qu'elle nous est ravie,
Adieu chasses, volans, voyages, liberté,
Montres, bijoux, & toute nouveauté.
Les morts dans leur Communauté
N'ont jamais de table servie :
Et celui qui comme eux a perdu la clarté,
Fait plus de pitié que d'envie.

On n'est point beau
Dans le tombeau,
Et la chose est assez notoire.
Outre que l'eau
Bourbeuse & noire
Que l'on doit passer en bateau,
Est rude à boire.
Les Filles du sacré Coupeau
ont revivre, il est vrai, dans leur vieux Repertoire,
Ceux dont les actions sont dignes de memoire,
Quand leurs jours sont coupez du funeste ciseau.

He quoi donc ! pour tenir quelque rang dans l'Hiſtoire,
Irai-je porter mon muſeau
Où l'on caſſe & tête, & machoire ?
Seigneur, j'aime beaucoup la gloire,
Mais j'aime encore plus ma peau.

Ne rien attendre
Dans un manoir
Où tout eſt noir.
Ne rien entendre,
Et ne rien voir.
Ne point s'aſſeoir :
Ne point s'étendre :
Et ne pouvoir
Ni ſe mouvoir,
Ni monter enfin, ni deſcendre.
C'eſt l'état preſent d'Alexandre,
Que vous nous faites tant valoir ;
Et dont aujourdhui même on ne voit plus la cendre,
Autant que ceux qui doivent le ſçavoir,
Me l'ont voulu faire comprendre ;
Et c'eſt pour vous un aſſez beau miroir.

Allez, Seigneur, où l'honneur vous apelle,
N'ayez rien à vous reprocher.

Mais

Mais de suivre toujours vôtre ardeur naturelle,
La mort vient assez tôt sans qu'on l'aille chercher.

Soles occidere & redire possunt:
Nobis cùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Catullus Epigr. 5.

A Clagny le 6. de May 1684.

Au même Prince.

CE que vous m'écrivez est une bagatelle,
Je n'y trouve, Seigneur, esprit, ni jugement;
Et si vous conservez ce vilain sentiment,
Vous meritez d'être mis en tutele.
C'est peut-être parler un peu trop librement:
Mais cette liberté ne vous est pas nouvelle.
Je parle toujours franchement:
Et chacun sçait que ma coutume est telle.
Je suy mon humeur naturelle,
Et je ne puis souffrir un faux raisonnement.
On vous en a bien fait accroire.

Quoi ! de cette maxime êtes-vous convaincu,
Qu'on a toujours assez vêcu,
Quand on meurt couronné de gloire ?
Aprés un ennemi vaincu,
On doit joüir des fruits de sa victoire;
S'en faire quelquefois honneur;
Et pour faire durer plus long-tems son bonheur,
Le repasser dans sa memoire.
Mais chercher le peril avec empressement;
Et m'écrire enfin pour nouvelle,
Pour fleurette, ou pour compliment,
Que la mort vous paroîtroit belle,
Si dans un noble emportement,
Cette laide, & cette cruelle
Venoit vous prendre honnêtement,
Et pour jamais vous fermer la prunelle.
Ce que vous m'écrivez est une bagatelle,
Je n'y trouve, Seigneur, esprit, ni jugement;
Et si vous conservez ce vilain sentiment,
Vous meritez d'être mis en tutele.
Quoi qu'ailleurs vous soyez charmant, (modéle;
Que des plus beaux Esprits vous soyez le
Que pour vous, mon respect soit égal à mon zele,
Et par devoir, & par engagement,

Souf-

Souffrez qu'ici je vous querelle
Pour ce honteux emportement.
Donnez de vôtre esprit une plus sûre marque,
Et sans vous en mêler, laissés filer la Parque.
Le Nautonnier
Qui dans sa barque,
Pour un denier,
Passe indifferemment & Sujet & Monarque,
Vous passera toujours, fussiez-vous le dernier.
De cette ardeur boüillante il faut un peu rabattre,
Quand même vous auriez le corps plus vigoureux.
Quoi ! vous seul souvent contre deux !
Quelquefois contre trois ! quelquefois contre quatre !
C'est à votre âge un métier dangereux ;
Et si vous n'aviez point d'ennemis à combattre,
En seriez-vous plus malheureux ?

Helas ! nos jours
Sont assez courts,
Sans que l'on prenne
Souvent la peine
D'en hâter le rapide cours

Pour une gloire fade & vaine.
Je vous l'ai dit,
Et même écrit
Par ma derniere.
C'eſt un vilain ſejour que celui de la biere.
Dés que nous perdons la lumiere,
Il n'eſt pour nous,
Montres, Bijoux,
Ni Perroquets, ni Sapajoux;
Et la mort n'eſt point * Oiſeliere.

La ſolitude
Eſt un peu rude,
Quand on cherche quelque entretien.
Je le ſens bien,
Et ſçai combien
Peſe l'étude,
A qui l'eſtime autant que rien.
L'homme propoſe,
Et Dieu diſpoſe.
Il reſoudra
Ce qu'il voudra.
Mais vous devés déja connoître,
Qu'il vaut mieux ſe faire un effort, (Maître,
Et ſouffrir quelquefois le caprice d'un Que

* *L'Oiſellier étoit un marchand fameux de Paris, qui vendoit à toute la Cour toutes ſortes de raretez.*

Que de se voir soumis aux outrages du sort:
Et votre Precepteur, quelque laid qu'il puisse être,
Est toujours plus beau que la mort.

Mais dites-moi
De bonne foi,
Si les batailles,
Ou les combats
Que l'on donne au pié des murailles,
Et les fracas
Des Pays-bas
Ont plus d'apas
Que tout ce qu'on trouve à Versailles.
Ah! Seigneur, je ne le croi pas.
Et pour vous-même je veux croire,
Qu'enfin vous songerez, en courant à la gloire,
Qui seule, comme on sçait, a de quoi vous charmer,
Que des plus grands dangers elle est toujours suivie;
Et qu'elle coute trop, quand pour la trop aimer,
Il faut qu'il en coute la vie.

Dans mon inquietude on m'aprend que la Cour

Doit être bientot de retour.
Seigneur, si la nouvelle est fausse,
A moins que Dieu ne veuille m'assister,
Pour peu que vous tardiez, vous pourriez bien jetter
De l'eau benite sur ma fosse.

Sana ratio vitam diligere, mortem non timere præcipit. Val. Max. lib. ix. c. xiij. n. 3.

A Clagny le 13. de May 1684.

Au même Prince.

POur être General des Suisses, des Grisons,
Qui jûnent rarement la sainte Quarantaine;
Qui preferent dans leurs maisons,
Et dans leurs Garnisons,
La liqueur de la vigne à l'eau d'une fontaine.
Pour frapper de taille & d'estoc,
Ou dans le bois, ou dans la plaine;
Pour courir à perte d'haleine
Par tout où se donne le choc,
Sans avoir jamais la migraine;
Pour sçavoir *hic*, *& hæc*, *& hoc*.
Enfin pour être Duc du Maine,
Et Gouverneur de Languedoc;

Lors

Lors qu'il ne tient qu'à vous de soulager
ma peine,
Croyez-vous devoir être où ma mort est
certaine,
Aussi peu sensible qu'un Roc ?
J'entens assez bien raillerie ;
Mais de ne m'écrire au besoin,
Ni lettre seche, ni fleurie,
N'en déplaise, Seigneur, à vôtre Seigneurie,
C'est pousser la chose trop loin.
Qui vous obligeoit de me dire,
Quand j'étois presque à vos genoux,
Et que je pris congé de vous,
Que vous m'estimiez trop pour ne me pas
écrire ?
Pour m'attirer un si doux souvenir,
J'ai crû vous devoir prevenir
Par des lettres en vers, par des lettres en
prose ;
Et malheur à qui se repose
Sur un espoir si decevant.
Le service des Grands n'est pas un heritage.
Comme la probité n'est point à leur usage,
Ils nous trompent toujours, ou du moins
trés-souvent.
Ont-ils besoin de nous, ils nous font cent
caresses ;
Mais pour leurs plus belles promesses,

Autant en emporte le vent.
Heureux ! celui qui s'en console ;
Qui les voit sur le même pié,
Et qui n'eut jamais d'amitié
Pour ceux qui n'ont point de parole.
On a beau les connoître ; on a beau s'en lasser ;
Le malheur est qu'on ne peut s'en passer.
Si leur humeur en effet peu sincere,
Leur froideur, ou leur dureté
Nous étonne, & nous desespere ;
A quelque grande extremité
Que puisse être nôtre colere,
Nous sentons qu'elle se modere,
Dés qu'ils nous font la moindre honnêteté.
C'est ainsi qu'un Nocher menacé du naufrage,
Se repent mille fois de son embarquement.
Il voit avec étonnement,
De tous côtez la mer grosse d'orage,
Et n'a pas gagné le rivage,
Qu'il se remet sur le même élement.
Je sçai, moi qui connois vos ruses,
Que vous m'alleguerez pour de belles excuses,
Lors que vous serez de retour ;
Qu'il falloit bien faire sa cour :

Soir

Soir & matin, dire ſa patenôtre;
Couper la hure d'un Flaman,
Ou d'un maigre Eſpagnol, ou d'un gros Alleman;
Voir tantôt une Ligne, en voir tantôt une autre;
Se lever avec le Soleil;
Viſiter une batterie;
Avoir l'œil ſur un poſte, ou ſur l'Artillerie;
La nuit, renoncer au ſommeil.
Et vous croirez ſur cette rêverie,
Que mon courroux s'apaiſera.
N'en déplaiſe, Seigneur, à vôtre Seigneurie,
J'en croirai ce qu'il me plaira.
Quoi qu'ici rarement on parle de conquêtes,
Les manieres y ſont honnêtes:
Et nôtre grand & fameux Amiral
Qui compte ſes amis pour autant de Reliques,
Seroit au deſeſpoir d'avoir cauſé du mal
Au moindre de ſes domeſtiques.
Ce Prince eſt plus beau que le jour,
Soit qu'il dorme, ou qu'il veille, on le prend pour l'Amour;
Et qui le regarde l'admire.
Il ne ſçait pas encore écrire:
Mais je vous jure ſur ma foi,
Que lors qu'il ſe mêle de lire,

Il lit, tout comme vous & moi,
Il eſt ferme & droit quand il dance;
Il porte bien la jambe, il entend la cadence:
Auprés de lui, tout autre fait pitié.
Une certaine grace eſt par tout ſa compagne;
Et l'on ne peut dancer, même en Baſſe-Bretagne,
Plus proprement le paſſe-pié.
Par ce qu'il eſt, on voit ce qu'il doit doit être.
Il eſt en garde comme un maître:
Il a fait devant nous l'exercice aujourdhui;
Et je puis ſoutenir ſans être temeraire,
Que le plus adroit Mouſquetaire
Ne l'auroit pas mieux fait que lui.
Attendez. On frappe à ma porte:
C'eſt une lettre qu'on m'aporte.
L'écriture m'en plaît. Elle eſt de vous, Seigneur.
O quelle joye! ô quel bonheur!
Il faut & l'ouvrir & la lire.
La lettre eſt belle; & je l'admire.
Seigneur, je pourrois ajouter,
Que quand on voudra bien écrire,
On n'aura qu'à vous imiter.
Mais ce qui me regarde eſt ſi doux & ſi tendre,
Que mon cœur ne s'en peut défendre.

Ha!

Ha ! je l'avois bien dit que par leur dureté,
Les Grands viennent à bout de notre patience ;
Et qu'on ne songe plus à leur indifference,
Dés que l'on en reçoit la moindre honnêteté.
Pour faire ma felicité,
Vous n'avez eu pour moi qu'à rompre le silence.
He bien ! sans reflechir sur les chagrins divers,
Dont la servitude est suivie ;
Je suis trop glorieux de reprendre mes fers ;
Je les trouve dignes d'envie :
Et j'aime assez le Maître que je sers,
Pour les vouloir porter le reste de ma vie.

Turpe est aliud loqui, aliud sentire. Quanto turpius aliud scribere, aliud sentire. Senec. Ep. 24.

A Clagny le 15. de May 1684.

Au même Prince.

IL est beau de marcher sur les pas des Cesars,
De signaler son cœur dans les plus grands hazards ;
De suivre le sentier qui conduit à la gloire,
Et

Et d'être couronné des mains de la Victoire.
Mais il eſt quelquefois de certains ennemis,
Qui ne plaiſent que trop à ceux qu'ils ont ſoumis;
Qui rompent aiſément les deſſeins des plus braves,
Qui des Princes fameux font ſouvent des eſclaves:
Et par malheur pour vous, ces ennemis charmans
Ne ſont pas tous, Seigneur, Eſpagnols, ni Flamans.
Il ne faut cependant pour diſſiper leurs charmes,
Ni forcer des Remparts, ni veiller ſous les armes:
Contre leurs faux attraits, contre leur trahiſon,
Il faut pour tout ſecours apeller la Raiſon.
Les Grands ont leurs défauts comme les autres hommes,
A la naiſſance prés, ils ſont ce que nous ſommes;
Et ſi dans ce billet il ne m'eſt pas permis
De compter leurs défauts parmi leurs ennemis.
Comment dois-je apeller la morne inquietude,

Que

Que vous cauſe le tems qui vous traîne à
l'étude ?
Quels noms puis-je donner aux divertiſſe-
mens
Qui prennent vos plus beaux & plus heu-
reux momens ?
A vôtre paſſion pour les choſes nouvelles ?
A vôtre eſprit diſtrait par mille bagatelles ?
A cette languiſſante & molle oiſiveté
Qui vous perd, qui vous flatte, & vous
tient enchanté ?
Faites, faites Seigneur un legitime uſa-
ge
Des biens que vous donna la Nature en
partage.
Menagez ces treſors, & ſongez deſormais
Que le tems coule, paſſe, & ne revient ja-
mais.
Qui peut vous arrêter ? tout vous eſt favo-
rable :
Vous avez l'eſprit vif, la memoire admi-
rable :
Où vous allez marcher les chemins ſont
unis,
Et vos progrés derniers les ont tous apla-
nis.
Vous avez à peu prés achevé la carriere ;
Il faut ſans differer la fournir toute entiere.
Vous ſçavez qu'à la fin la Gloire vous at-
tend ;

Et

Et ne voyez-vous point les bras qu'elle
vous tend ?
Déja la Renommée étend ſes longues
aîles,
Et chez les Etrangers porte de vos nou-
velles ;
Vante cent qualitez que l'on remarque en
vous,
Et de ces qualitez fait cent Princes jaloux.
Elle vous repreſente ardent, fier, intrepide,
Et de nouveaux lauriers inceſſamment avi-
de ;
Dans les plus grands dangers auſſi prudent
qu'heureux ;
Honnête, adroit, diſcret, ſçavant, & gene-
reux.
Peut-être ſur un point n'eſt-elle pas ſin-
cere ;
Et c'eſt peut-être auſſi le ſeul qu'elle exa-
gere.
En effet, il eſt vrai, que pour être ſçavant
Vous devez vous hâter, & pouſſer plus
avant.
Ne vous rebutez pas de ce qui reſte à faire :
Ce reſte vous étonne, & n'eſt pas une affai-
re.
Si vous avez trouvé des épines ailleurs,
Ici vous n'aurez plus à cueillir que des
fleurs.
D'un œil indifferent, & d'un eſprit tran-
quille,

Ver-

Verriez-vous bien, Seigneur, l'agréable & l'utile ?
Seriez-vous ennemi de tous les vieux Romains
Jusqu'à rompre commerce avec leurs Souverains ?
Et jusqu'à negliger la langue naturelle
De ceux dont la valeur rend la gloire immortelle ?
De ces fameux Guerriers, de ces maîtres des Rois,
Dont vous tâchez si bien d'imiter les exploits ?
Ha ! Seigneur, quel plaisir, en lisant un ouvrage,
D'examiner le foible ou le fort d'un passage,
D'entrer du premier coup dans l'esprit d'un Auteur,
Sans interprete aucun, sans aucun traducteur !
Et de voir des clartez où des hommes celebres
N'ont souvent rencontré que d'épaisses tenebres !
C'est là, Seigneur, c'est là, que vous ferez valoir
Des talens dont le Ciel a voulu vous pourvoir ;
Et de mes sentimens aussi bien que des vô-

Il nous sera permis d'en apeller à d'autres,
Qui pourront decider, s'ils sont de bonne foi,
Qui s'y prendra le mieux ou de vous, ou de moi.
Pour un combat si beau la Place est retenuë,
Depuis deux jours entiers j'en garde l'avenuë;
Et si, comme on le dit, vous arrivez demain,
On nous verra lundi les armes à la main.

Otium sine literis mors est, & vivi hominis sepultura. Senec. Ep. 82.

A Clagny le 18. de May 1684.

Au même Prince.

NOus étions seuls dans vôtre apartement,
Vous dans un lit, où vous preniez vôtre aise;
Moi prés du lit dans une chaise;
Où je vous reprochois vôtre assoupissement.
Quelle est donc, disiez-vous, ma triste destinée! (mi?
Seras-tu chaque jour mon plus grand ennemi?

Laisse

Laiſſe-moi cette matinée,
Car je ne ſuis encore éveillé qu'à demi.
Pour profiter de la lecture,
Tu ſçais bien qu'il faut être à ſoi:
Souffre mon repos ſans murmure;
Dans l'état où je ſuis, je ne ſuis pas à moi.
Ce n'eſt pas aprés tout que je n'aime l'étude,
Je veux m'en faire même une telle habitude;
Qu'elle puiſſe bientôt borner tous mes deſirs.
Heureux! dans cette belle & noble inquietude,
De goûter ſans remords le plus grand des plaiſirs.
Oüy, je ſuis reſolu de renoncer pour elle,
A la chaſſe du Cerf, du Lievre, & du Renard;
De regarder comme une bagatelle,
Comedie, Opera, Promenade, & Billard.
Mais crois-tu qu'au Latin je borne ma ſcience?
Je veux que mon eſprit aille & coure par tout:
Et déja par experience,
Je connois qu'il n'eſt rien dont par la patience,
On ne puiſſe venir à bout.
Il n'eſt rien auſſi qu'on n'opoſe

Au

Au deſſein que je me propoſe.
Mille obſtacles divers combattront mon deſir.
Mais je ſçaurai tout vaincre à quoi que je m'expoſe :
Et dans le Roman de la Roze,
La Peine eſt-elle pas la mere du Plaiſir ?
Alors il me ſera facile
De conclurre ſolidement
Si le Soleil eſt fixe, & la Terre mobile ;
Et ſi la matiere ſubtile
Doit tenir lieu de premier Element :
Ce qui peut ſi diverſement
Colorer le Rubi, l'Emeraude, & l'Agate.
D'où vient le feu du Diamant :
Si la Bête eſt un automate,
Si dans le vide enfin ſe fait le mouvement.
Je pretens qu'à fonds on m'explique
Tout ce qui regarde l'Optique ;
Les principes des corps ; les diverſes couleurs
Et de l'Arc-en-Ciel, & des fleurs :
La grandeur, la figure, & l'effet des atomes :
Ce qui rougit le ſang ; quand un corps fait reſſort ;
De quelles Nations la Lune eſt habitée ;
Et pourquoi l'Aiguille Aimantée
Se tourne du coté du Nord.
Je ſçaurai la nature & le cours des Planetes ;

En

En quel Ciel luisent les Cometes ;
En quel Element nage l'air ;
D'où viennent les frimats, la foudre, & le tonnerre,
Ce qui fait le flux de la Mer,
Et ce qui peut causer les tremblemens de terre.
J'irai foüiller jusques aux Mineraux,
Jusqu'aux Sels, & jusqu'aux Metaux,
Dans les plus profondes Minieres;
Et dans mes sentimens tu pourras m'affermir
Par quelqu'une de tes lumieres.
Cependant laisse moi dormir.
Charmé de votre esprit que tout le monde loüe,
Et surpris de votre entretien,
Seigneur, il faut que je l'avouë ;
Jamais plaisir ne fut égal au mien.
Mais il n'est que trop veritable,
Que le plus grand plaisir est un songe agréable,
Et qu'en effet j'ai sommeillé.
Quand vous me parliez de la sorte,
On est venu frapper brusquement à ma porte ;
Et là-dessus je me suis éveillé.

An qui amant, sibi somnia fingunt? Virgil. Ecl. 8.

A Versailles le 3. de Janvier 1684.

An

Pour le même Prince.

CAlliope, autrefois ma plus fidéle amie,
C'eſt aſſez long-tems ſommeiller :
Depuis ſept ans pour moi vous étes endormie,
Et je n'ai pû vous reveiller.
Allez voir mon illuſtre Maître
Que vous devez déja connoître.
Entrez dans ſon apartement,
Sans qu'aucune peur vous retienne :
Abordez-le civilement,
Et faites lui ce compliment
De votre part & de la mienne.

Prince, en qui le bon ſens eſt joint à la jeuneſſe,
Qui ſervez de matiere à tous les Ecrivains,
Mes ſœurs, qui par leurs ſoins vous marquent leur tendreſſe,
Vous baiſent humblement les mains.
Il n'en eſt point qui pour vous ne s'empreſſe
De chercher ſur les bords que baigne le Permeſſe,
Les Lauriers les plus verds qu'ils nous puiſſent fournir ;

Et

Et leur nombre eſt ſi grand que bientot
Votre Alteſſe
Ne pourra pas les ſoutenir.

Il faut être ce que vous étes
Pour rendre ſi fameux le nom que vous portez ;
Et par ce que vous faites,
Il eſt aiſé de voir de quel ſang vous ſortez.

Vous n'aurez qu'en trois ans cinq Luſtres accomplis ;
Et comme vos ſouhaits vos devoirs ſont remplis
A l'égard de la belle Gloire.
Quelle eſt vôtre felicité
D'arriver à votre âge au Temple de Memoire,
Par votre cœur, & votre fermeté !
De meriter & de pretendre
Que l'on vous y place à coté
Ou de Ceſar, ou d'Alexandre !

Comme un torrent qui des hautes montagnes
A bonds precipitez tombe dans les Campagnes,
Rompt tout ce qui s'oppoſe à ſon cours furieux.
Tel, dans le feu qui vous inſpire,

Vous sçavez vous ouvrir un chemin glorieux
Parmi les Escadrons les plus audacieux :
Et qui vous resiste, peut lire
Son mauvais destin dans vos yeux.

Vous êtes né pour la Conquête :
Vous conservez par tout vôtre intrepidité.
Aucun danger ne vous arrête,
Et vous y courez même avec tant de fierté,
Qu'il n'est point de Lion par la faim irrité,
Qui coure plus vîte à la quête
De ce qui peut fournir à son avidité.

Vous égalez du moins, où l'Honneur vous apelle,
Les Heros des siecles passez ;
Et craignez, dans l'ardeur qui vous est naturelle,
Si vous n'en faites trop, de n'en pas faire assez.

Mais comme la Fortune est sans discernement,
Et sans yeux, & sans jugement,
La joüissance en est mal assurée.
Elle est sujette au changement ;
Et pour vous parler franchement,
Ses plus longues faveurs sont de courte durée.

Mars

Mars eſt d'ailleurs un Dieu bizarre,
Jaloux, perfide, aveugle, inconſtant, & barbare,
Qui bien ſouvent de ceux qu'il a nourris,
Et de ſes plus chers favoris
Rend ſanglans les jours les plus calmes;
Et dans le même lieu qu'ils ſemblent être prêts
De prendre de ſa main des Lauriers & des Palmes,
Il n'a pour eux que des Cyprez.
Tel eſt le ſort des plus grands Capitaines;
Et pour n'en pas chercher des exemples trop loin,
Les Guſtaves & les Turennes
Vous en fourniront au beſoin.

Les Heros du tems où nous ſommes
Auront comme eux la Gloire pour tout Bien;
Et comme le reſte des hommes,
Dés qu'ils ſont morts, ils ne ſont bons à rien.

Moderez donc vôtre noble courroux;
Et ſans emportement, laiſſez aux deſtinées

Le soin de filer d'or le cours de vos années,
Pour vôtre illustre Epouse aussi bien que pour vous,
Rendez-les toutes fortunées.
Avec elle, en repos, satisfaites vos sens
Des plaisirs les plus purs & les plus innocens :
Et pour des choses incertaines
Courez moins de peril, & prenez moins de peines.
C'est un avis de bonne foi,
Que vôtre Secretaire & moi
Osons vous offrir pour Etreines.

A Loudun le 28. de Decembre 1692.

Serenissimo Principi

LUDOVICO AUGUSTO BORBONIO,

Cenomanensium Duci, supremo Helvetiorum Rætorumque Præfecto, Occitaniæ Proregi, &c.

URBANUS CHEVRÆUS S. P. D.

ETsi nihil habeam novi quod scribam, Princeps Serenissime, mihi tamen præstabilius visum est epistolam inanem, quàm

quàm nullam, ad te ſcribere. At quid inanem? Si mei eſt muneris & officii te identidem exhortari, ut quam de te opinionem concitaſti, eam in dies tuearis & expleas? Expectationem certe noſtram non vinces, cùm à te nil niſi ſummum expectemus; ſatiſque tibi ſit, ut alios ſupereres, te ipſum imitari. Hac æmulatione, omnium ad te oculos, & ſtudia traduces, rapies: nulla laus eſt quam tu facile non conſequaris, nec unquam tui nominis memoria conſeneſcet. Id etiam atque etiam cogita; quæ ſunt tuarum partium perpende, nam ut tute ſcis, otio & deſidia mortales immortalitati non ſe commendant. Ad gloriam via proxima virtus eſt: labore autem & conſtantia hominibus Dii virtutem vendiderunt. Cæterum, reſcribe ſi vacuus es, literæ enim tuæ ita politæ ſunt & elegantes, ut qui eas legit, is te in Latio educatum à Muſis putet. Iniquum ſit Principem, cui mira eſt dicendi ſcribendique facilitas, conticeſcere; eumque eximio ac ſingulari ingenio à natura inſtructum, tot & tantas animi dotes alto ſilentio involvere. Vale.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

ECquis te vivit hodie fortunatior? Princeps Sereniſſime, plane vales; nulla res te habet ſollicitum; arcte dormis; ætate flores; exquiſitis te natura muneribus ornavit, votiſque tuis ubicunque fortuna ſuffragatur. Imo, inquies, beatiſſimus, & quo me vertam, præclare mecum agi putem, ſi te invito, Muſis ſemel omnino valedicam; & velint nolint Curtii ac Malarzii, Hiſtoricis & Mathematicis in perpetuum renunciem. Illi ſuam Patrono cauſam non deferent, Sereniſſime Princeps, ad te dicent; & mire fallor ni eam, vel te judice, conſequantur. Quantum ad me, quid me hominis eſſe putas? Si ubi decurſionem cui præficior, agreſſus es, in medio te ſpatio aliquantulum remorer; & quam prope habes in manibus palmam, patiar turpiter excidere. Non ignoras quibus periculis & laboribus Æneas in Latium pervenerit: hiſce tamen non fuit impar: & quæ ſociorum vires & animæ fregerant, eidem ſpiritus altiores excitaverunt. An te infra Æneam crediderim? An Heroïs tibi exemplum ſubjiciam, tibi inquam

Heroï

Heroï quem cæteri habent ut imitentur? E salebrosis difficilibusque locis jamdudum evasisti; tota tibi Latini regia nuper patuit; nullum tibi nunc iter intercluſum est in Latio; unumque hoc restat, ut ab ipso aditu portus quem propemodum tenes, inauspicato & temere non deflectas. Vale, Sereniſſime Princeps, & me tui studioſiſſimum ama.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

ROgas me, quæ tua est humanitas, Sereniſſime Princeps, ut te quampriimum faciam certiorem, an homunculus qui tam largus est ac profusus in promittendo tandem promiſſa præstiterit? Male omnia; & ille sui suarumque rerum falsus & ambitioſus ostentator, in quo fidem desiderari non putaveram, me ad credendum æquo procliviorem deluſit. Ita spes florum, quadiu me lactaverat, evanuit; eoque adductus sum, ut ne quidem sperare ab eo quidpiam mihi liceat. Num vero litem ei moveam, quia fallax est? mihi ergo cum omni genere humano lis habenda sit, quod nemo homo fidem colat.

Heu pietas! heu prisca fides!

At illum, quicunque demum sit, valere jubeamus. Audio enim in quosdam fluxæ memoriæ homines, te, nec leviter ira commotum, plenis faucibus exclamare, *ô tempora! ô mores!* & quis in eo casu sibi temperet? Quo die venturum se Aviarius pollicitus est, non venit, isque quisquiliarum quas amas, te non habuit emptorem. Male sit Aviario qui hoc infortunium tibi creavit! Dies duo sunt, cum Alemannum horologiorum artificem præstolaris; & illum frustra hodie expectasti. Te miserum qui rem tuam, aliorum errore, ac memoriæ defectu disperdere non possis! O vere viros qui Principes malunt iracundos quàm nugatores; qui pro nihilo ducunt quos rerum nihili studiosissimos esse vident! Sed extra jocum. Quid in posterum de nobis fiet, si nos, quos ad honestum natura finxit, futilia totos habeant? Si ea, quibus summe oblectamur, nullus sit qui non rideat? & ii, quos nobis facile esset in admirationem rapere, nostri clam & aperte misereantur? At hæc in aurem. Vale, Sereniſſime Princeps; & tempore, rerum omnium pretiosissima, bene & feliciter utere.

Ad

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

CUm bona tecum fide agendum ſit, Sereniſſime Princeps, dicam libere quod ſentio, & fortaſſe, quàm decet, liberius: at impudenter ſi peccavero, humaniter ignoſces. Accedit etiam quod, cùm ira nondum mea deceſſerit, compotem animi me non habeam; fruſtraque in homine irato prudentiam requiras. Ultra quam ſatis eſt, tibi confidis & arrogas, nimiaque hæc confidentia rationibus meis haud conducit. Qui latrunculis ſuperior evaſeras, rem tuam de qua multum non laboras, & meam, quod me cruciat, uno aleæ jactu perdidiſti. Quod ex intervallo neque vincas, neque vincaris, nemo eſt qui æquo animo non ferat: ſed quod tuo, non fortunæ vitio accidit, id vero eſt quod belle ac tranquille nec ferre poſſum, nec debeo. Fortuna quam tu in vota vocaveras, adfuit: male excepta, male elapſa eſt; & alterius partes transfuga ſuſcepit. Quot frivola paulo ante ab Aviario tibi emenda ſtatueras! Quanti in ſpem libri mihi venerant! At perii, nec ipſa ſi cupiat Salus, mihi ſaluti jam eſſe poteſt. Qui latrunculis ſuperior evaſeras, uno

aleæ jactu rem tuam & meam perdidisti. Si istuc est sapere, Sereniſſime Princeps, quid sapere sit, nullus scio. Quamvis enim ad rem meam non sim attentior quam sat est; profusumque potius quam parcum ac tenacem me noveris, attamen, quæ mea est tenuitas, pauperior esse non possum, quin mihi & aliis pauperrimus esse videar? O te venustum! quod pace tua dictum velim, qui autor mihi es ut somno animum reficiam, quasi vero soporifera sit ægritudo; & in utramque aurem dormiat, qui ab eo tempore quo rem tuam & meam uno aleæ jactu perdidisti, somno vacuas noctes exegit. Bene profecto tibi cessit quod divitiis undique circumfluas, tibique vel dormienti, Regum maximi beneficia deferantur.

Nobis non licet esse tam beatis;
Nam quo nos fore dixeras beatos
Audacter nimis omne perdidisti.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

DEsiderium tui, Sereniſſime Princeps, ferre non possum. A quo tempore hinc abiisti, nec vellicavit stomachum fames, nec me tenuit somnus; eoque loci

loci res deducta est, ut sive meracius, sive dilutius bibam, omne mihi vinum aut vapidum sit, aut evanidum, aut immite. Florum varietas non me recreat; aves canoræ aures meas verberant; libros oculi mei aversantur; & næniarum, quod mireris, odium me percepit. Tene vivere, & animum rebus nihili non habere occupatum? inquies, non longe abieris, & conclamare jam licet, Exequias Chevræo quibus commodum est ire, hem tempus est. Senio caducum, Serenissime Princeps, & morti quàm vitæ viciniorem esse me, non pernegabo; at te absente, quis fractus annis nugas ferat? Imo & si repuerascam, nuncium aviario me remissurum, te præeunte, satis confido. Quid vero est, cur majoris momenti res, te magistro, non conficiam? Si te alium plane factum, te, quantum quantum, nihil nisi sapientiam esse, omnium sermo increbuit. Utinam! quod rumore vulgatum est, veritate confirmetur; nihilque unquam committas quod à tua dignitate alienum sit! Spero equidem, nec vana fides. At quod misere metuo, illud est, ne animi vigor quo supra ætatem præstas, in extrema vitæ pericula te inferat; tuamque famam obscuriorem fore credas, cùm cæteros virtute non exsuperaveris. Longe,

Sereniſſime Princeps, inter ſe differunt audacia præceps, & fortitudo; neque ideo nominis tui gloria, cujus pluſquam ſatis avidus es, minus florebit, ſi quis tecum de animo contendat; ſi te vires interdum deficiant; ſi tuus etiam in irritum conatus recidat, ubi militis & prætoris officia cumulaveris. Scis enim belli Martem eſſe communem, & ſuas ſibi partes Fortunam vindicare. Reliquum eſt, ut iis aurem tuam non accommodes, qui aſſentatione aut mendacio, gratiam tuam aucupantur; ut eos quorum poteſtati ſubjectus es, in conſilium adhibeas; & qui ad res tuas potius quàm ad ſuas, ſtudia conferunt, ſingulari benevolentia complectaris. De literis ne quidem verbum; hoc tamen, bona venia, liceat mihi dicere. Lege, ſi quid temporis habes vacui: ſin autem Muſæ tubarum cantu, & armorum fragore conturbentur, ſileant, frigeant, quieſcant. Vale plurimum, Sereniſſime Princeps, & me ama.

Ad eùndem Principem Sereniſſimum.

MIſerum me! Sereniſſime Princeps, qui bene an ſecus te habeas, haud ſcio;

scio ; eoque miseriorem quod vates , ita hic rari sunt , videre mihi non contigerit quos de tua valetudine consulerem. Hoc scio , te calamo libenter manum non admovere ; & ubi scribendum est , te hinc, illinc , negotiorum molè obrui. Penes te etiam nullus est , qui scripto , à te dictata excipiat ; imo & si quis fortasse ad me tuo nomine scriberet epistolium , tibi fortasse subscribere non vacaret. At quid ab iis expectandum qui ferro & flammâ grassantur ? qui direptiones duntaxat & incendia cogitant ? qui dummodo in hostes sæviant, amicos & famulos nihili ducunt ? sæpe mihi puero in cunis decantatum ;

Nulla fides pietasque viris qui castra sequuntur.

Absit tamen , Sereniſſime Princeps , ut de tot & tantis viris tam depravate dijudicem. Hoc unum dicam. Si tu silentium fieri jusseris , habes apud te qui imperium non detrectant , nec morem tibi gestum improbo. Quod vero animi ægritudine, propter te, conficiar , nec ea me levare digneris , feram tranquille quam voles , aut quam potero : at nec diu ferre possum , nec tu etiam fortasse diu voles.

Utcunque erit, vivam tibi, Sereniſſime Princeps, vel etiam ſi diutius in hac vita eſſe non poſſim, vel ſi mihi longior ætas quam cornicibus futura ſit. Vale.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

DIu ancipiti Marte pugnatum eſt, Sereniſſime Princeps, nec incruenta fuit, ut audio, victoria quam tu de hoſtibus reportaſti. Quod caſtris Belgas exueris, tibique prælii campus ceſſerit, non equidem commoveor: Sed, ut aciem inſtruxeras, illos tecum in certamen deſcendiſſe, tibique obſtitiſſe, illud eſt quod non poſſum non mirari. At, quid obſtupeſco ubi eſt quod gaudeam? Satis mihi ſit, quod incolumis & victor à prælio diſceſſeris; & à te, hic laureatæ literæ expectentur. Miſerum me, qui eo præ ſenectute delapſus ſum, ut exemplo tibi præire ad gloriam non poſſim! miſerum, inquam, plurimarum palmarum hominem, qui votis, non fortitudine tibi ſuccurrat! Spectaculum equidem Jove dignum, cum nullo periculorum metu, ferro mihi nomen facerem.

Me-

medioſque per hoſtes
Irruerem tegmen torquens immane Leonis,
Terribili impexum ſeta, cum dentibus albis
Indutus capiti, atque humeros innexus amictu
Herculeo.

At vero per ætatem, Sereniſſime Princeps, arma tractare mihi non licet: temporis decurſu impetus mei reſederunt, & ſi quis eſt dies qui mœrorem meum deleat, is ſit quo reducem, corpore validum, animo hilarem, & non indecoro pulvere ſordidum, hîc te videro. Ne autem quod à te ſolatium expecto, mors præripiat, aut ſcribe, aut quàm celerrime poteris, huc advola; nam quæ mihi à natura vita data eſt, prope acta eſt. Vale.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

DUdum ſit, Sereniſſime Princeps, cùm te expecto, nihilque longius mihi videtur, quam ut te videam. Hiems hinc abiit; venti ſilent; cœlum niteſcit; aër quem ſpiritu ducimus, amœnus eſt, neque

neque nubibus obducitur. Virent silvæ, rident prata ; horti vario florum ornatu describuntur ; & ad lene aquarum murmur, aves garriunt. Venationi & aucipio damus operam ; ad tibiam saltamus : plerumque ad mediam noctem, curis soluti & otiose epulamur ; neque ullus est dies qui nobis non festus sit. Sortem tuam, Serenissime Princeps, ego equidem non invideo, si ea est tuæ vitæ ratio instituta, ut pro delitiis, crudelitas tibi sit ; & te edicente, ruina urbium quæ tibi libenter non cesserunt, patres, liberi, matronæ, virgines, promiscue opprimantur. Cùm id sub Solis ortum, mente volverem, & sic rem se habere arbitrarer,

Obstupuere animi, geliduſque per ima cucurrit
Ossa tremor.

Paulò post, voce languenti, Heu! de me actum est, inquio, nec mihi patet effugium. An qui Flandris non parcit, quod ipsius voluntate flecti non sint faciles, is homuncioni pepercerit, sententiæ suæ justo addictiori? qui Scriptoribus Latinis adolescentem, cui cum illis graves inimicitiæ intercedunt, frequenter excruciat? Quid Principi bellatori strenuis-

nuiſſimo, cum Cicerone ignavo & loquaci? Quid cum Virgilio, Terentio, Phædro, qui nil niſi ſomnia & fabulas enarrant? Hebes ſim & ingratus, ſi adverſus Principem cui me totum devovi, partes hominum ſuſcipiam, quos ego meis hiſce oculis nunquam vidi, neque etiam videre velim. Vix ea fatus eram, cùm à lectulo me ducens, in Poëtas, Hiſtoricos, Oratores (Latinos puta) qui tum ſe mihi oportune offerebant, involavi; lento igne abſumpſi: & cineres qui ludibria ventis debebant, ventis dedi. Si præclare à me factum eſt, Sereniſſime Princeps, facinus laudabis; & laudem tuam, ut ſpero, gratiarum actio conſequetur. Vale, & ſcribe.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

NEſcio, Princeps Sereniſſime, an meum caſu, vel fato, nomen è memoria tua exciderit: hoc ſcio, plurimis me tibi devinctum beneficiis; eundemque vitæ & memoriæ benignitatis erga me tuæ, finem futurum. Infrequens ſum, fateor, in officio ſcribendi, at vero non indiligens, cùm mihi nihil magis honori

honori vertam, quàm tecum literis aliquando agere. Sed ne intempestive te adeam, Serenissime Princeps, plerunque obmutesco; & tuæ quietis, quam gloriæ meæ, potior mihi ratio habenda est. Quis enim, nisi inconsultus, te interpellet? & à relaxatione animi, aut à studio literario, sine religione, amoveat? Scribo tamen, ne mihi denique sit fraudi, quod Amyclas perdidit, silentium; teque, Serenissime Princeps, quantum possum, obtestor, vel si mihi temeritatis nota subeunda sit, ut de cultu in te meo, cogitationem nonnunquam suscipias, nec, qua me benevolentia quondam beare dignatus es, ea me frustratum patiaris. Vale.

Ad eundem Principem Serenissimum.

MUlti sunt, Princeps Serenissime, qui suam libenter fidem obligant; pauci, qui studiosè efficiunt ne parum de fide sua laborare videantur. Qui se ad me scripturos sanctè dejeraverant, aut memoria, quod metuo, non vigent; aut absentes, quod iniquum est, flocci non ducunt; aut chiragra, quod absit, misere dolent. Te in illorum ordine non recenseo, Serenissime

nissime Princeps, qui commoda uteris valetudine; qui memoria nunquam vacillas; qui eorum, quos omnibus benevolentiæ officiis prosequutus es, vel magno locorum intervallo à te disjunctorum, etiam occupatus, recordaris. At vero, ut annis provecti plerunque sunt solliciti & suspicaces, tua mihi terrorem injicit taciturnitas, nec de ea quid conjiciam habeo, nisi proxime Pythagoræus evaseris. Imperitum aures auditorum verberantem tacere decet: at in te qui sine controversia, in dicendo ac scribendo principatum obtines, silentium non cadit. Quid ergo mecum reputem, Serenissime Princeps, nisi te peregre agere, pauciscque diebus redituruum? te ex itinere, seu terrestri, seu maritimo, reducem, non longam scribendi intercapedinem facturum, ubi vacabis? Id, si ita sit, opinione tua mihi gratius futurum est: sin minus, non fiet tamen, ut minori veneratione te colam; aut tua erga me merita, ne minima quidem, deleat apud me oblivio. Vale.

Ad eundem Principem Serenissimum.

HAbitum à Pythagoræis pro re divina silentium, Princeps Serenissime, in memo-

memoriam mihi revocas : at velim etiam memineris , ipſummet dixiſſe Pythagoram , in cujus verba dudum juraſti , duo longe pulcherrima data homini divinitus , veritatem amplecti , & aliis benefacere. Una eademque opera , hæc duo præſtare, minimo negotio potuiſti : & tibi adhuc in integro eſt epiſtola fidem tueri , & me beare. Quod te ad me ſcripturum promiſeras , ſic fore prorſus arbitrabar , tantoque lubentius , quanto interdum haud ægre putem quod valde expetam ; & qui tua in dubium promiſſa adduxerit , is meo judicio , maxime injurius fuerit tibi ,

Cui par eſt nihil , & nihil ſecundum.

Interea , dum ſiles , Princeps Sereniſſime , meus ancipiti cogitatione animus diſtrahitur ; ſpem inter metumque fluctuat, tenaciter me ipſum excrucians ; & infirma ſum , aut nulla potius valetudine. At vero,

Non eſt vivere , ſed valere , vita.

Tui eſt arbitrii ut bene me habeam ; & ſi quid de te meruerim,ſi me aliquem eſſe velis , ſcribes , ubi primum ſe dabit occaſio. Vale ,

O & præſidium & dulce decus meum.

Iterum vale.

Ad

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

A Quo tempore, Sereniſſime Princeps, te nomen meum perdidiſſe putavi, cum morte luctatus ſum, perieramque funditus, niſi tua me in integrum epiſtola reſtituiſſet. Itaque vitam quæ à te erepta non eſt, à te habeo; & quam nunc vivo, vere vita eſt. Ego certe falſus non eram, cùm natum te ad miracula vaticinabar; idque nuperrime feciſti planum, qui mortuum in lucem reſtituiſti. Hoc nomine, plus tibi debeo quàm ut nunquam ſolvendo eſſe poſſim: ac ſi quid propter meam erga te obſervantiam ſperare licet, ab hujuſmodi miraculis, quæ ſine magno ſumptu & labore à te fiunt, & quæ ad incolumitatem meam penitus requiruntur, animum fortaſſe non habebis alienum. Sunt, Sereniſſime Princeps, apud quos divitiæ plurimum valent: ſunt & alii qui dignitates ambiunt; qui plauſum captant; qui, aut gemmis, aut ad amœnitatem facta domo, pretioſaque inſtructa ſupellectile, unice delectantur. Hiſce omnibus haud difficulter caream, dummodo tuâ me benevolentiâ complectaris. Quid enim expe-

tam,

tam, ubi votorum ſummam obtinui? Stabit omni procul dubio conſtans & perpetua in me tua voluntas, cùm nihil unquam pollicearis quod re non præſtes; ſpeque inani clientes paſcere tibi ſemper fuerit Religio. Felicem te! Chevræe.

Te felicem iterum, & quater beatum!
Cui tantus tibi contigit Patronus,
Et quem pluſquam oculos tuos amaſti,
Et quem pluſquam oculos tuos amabis,
Aut ſi quid tibi carius ſit illis.
O Soles tibi ter quater beatos!
O noctes tibi ter quater beatas!
Te felicem iterum, & quater beatum,
Si tanto placeas adhuc Patrono!
Abſit mœſtitia omnis, & querela.
Adſint lætitiæ, joci, atque riſus,
Sitque æterna tibi comes voluptas.
Quem Mars ipſe ſuum fatetur eſſe,
Pallas quemque ſuum fatetur ipſa,
Quem tandem tibi ſors dedit Patronum
Mire polliciti memor, tenaxque
Auguſtus Lodoix amat clientem.
Jam jam in perpetuum valete curæ.

Ad eundem Principem Sereniſſimum.

SCio equidem, Sereniſſime Princeps, circa Kalendas Januarias, ominis boni gratia, Strenas dari, idque jam dudum in conſuetudinem veniſſe. Ut hoc in more poſitum eſt, quid ineunte anno, ad te mitterem, ſummâ diligentiâ conquiſivi; at opera periit, ædes enim meæ inaniis oppletæ ſunt, &

Plenus ſacculus eſt aranearum.

Quis vero niſi plane fatuus, Araneis Principem donaverit? Quod à me habere non potui, nonnulla in ſpe fueram, id me à Muſis impetraturum, quæ ſe tamen exorari non paſſæ ſunt, iiſque etiam molliter & benigne objiciunt ſenectutem, quos à tenera ætate bonis artibus non illiberaliter inſtituerunt. Verſus autem, vel invita Minerva, ad te ſcribere,

Plenos ruris & infictciarum,

nil aliud eſt quàm tibi cauſam ſuppeditare primo contuitu, Catoni Curtio V. C. plenis hocce faucibus inclamandi,

O rem ridiculam, Cato, & jocundam,
Dignamque auribus, & tuo cachinno!

Fa-

Fateor, Sereniſſime Princeps, non apud me ſtatutum eſt, aliis, meo periculo, movere riſum, tibique naſutiſſimo, Voluſii memoriam refricare: Scis enim quid de Voluſii annalibus, & quid vocentur. Nihil igitur mihi ſupereſt præter vota, ea ſcilicet, ut vivas diu, Regi, Patriæ, amicis carus; ut optatis nunquam excidas; meique aliquando recorderis. Vale.

Ad eundem Principem Sereniſſimum Regiorum Ordinum Equitem.

QUod ineunte anno, Sereniſſime Princeps, uſui fere omnes concedunt, dabis veniam ut meæ erga te obſervantiæ, id egó ſponte ac libenter permittam. Utinam vero ſtudii in te mei ſignificationem frequentius dare liceret! hoc certe admitteres, me aſſidue in tuorum beneficiorum memoriam redire, nec meam poſſe in dubium fidem vocari. At, quid te meis literis interpellem? te, inquam, qui Regi, Regiæque familiæ facis conſtanter officium; qui totus ad ſeria incumbis; qui vel ſubceſiva tempora non pateris perire. Scribam nihilominus, ſed pauciſſima, ne cultum in te meum, in nonnullam ſuſpicionem nimia taciturnitas addu-

adducat; neve quis censor stolide præceps, illum meo silentio temere metiatur. Imo, si hoc sit infelicitatis meæ, ut is me negligentiæ insimulet, quin me, quæ tua est æquitas, à culpa procul abesse, dijudices, nullus dubito, qui sileo invitus, ne tibi negotiorum obruto multitudine, otiosus & incommodus interveniam. Vale multum, Serenissime Princeps; & quam præsenti benevolentiam, pro tua humanitate testatus es, eam absenti præstare ne graveris, in te enim spes opesque omnes meæ sitæ sunt: & quandiu te tui similem præbueris, tandiu,

Sublimi feriam sidera vertice.

Viro Clarissimo Catoni Curtio, Urbanus Chevræus S. P. D.

QUæres à me forsitan, Vir clarissime, quid me occupatum habeat? literis, me, an Philosophiæ dicaverim? Nullum esse diem patior, quin aut Poëtam, aut Historicum, aut Oratorem, aut Philosophum pervolitem; nocturnasque vigilias ad studium diurnum adjungerem haud repugnanter, nisi serviendum esset valetudini, quæ ex naturæ legibus, in

senectutis partem non cadit. At vero, *ut cruda mea est viridisque senectus*; & eam juventutis primitias, quàm reliquias, ridicule satis dicere nonnulli malunt, non ita vitæ satietas me tenet, ut suam mortuis felicitatem invideam,

Ψυχῆς γὰρ ἡδὺν ἐστι πρωϊπερον.

Tempus ad ea quæ mihi agenda sunt, accommodo: libros habeo in manibus: depono; intentisque oculis flores contemplor: primarios, matronas, virgines quarum hisce in regionibus, mira est paucitas, officiose adeo: me quotidie aliud ex alio impedit; idemque labor qui per tot annos somnum mihi tam dure eripuit, somnum tandem mihi tranquillum conciliat. Cum appetentia cibum capio; nunquam mihi male est; & si Principis nostri, & amicorum desiderium patienter feram, nihil est, quantum conjectura possum assequi, quod mihi solicitudinem pariat. Vis multa paucis? Cato amicissime: invidiæ telis non pateo: totum se ad fortunæ inconstantiam animus composuit: ab omni ambitione, vel minima, longe absum, & in rerum mearum statu acquiesco. Felix!

Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moriar mihi.

Bene vale. Julioduni Id. Mart. A. D. M. DC. LXXXV. BIL-

BILLETS CRITIQUES.

A Monsieur .....

IL y a, Monsieur, dans la Poësie & dans la Peinture, de certains traits dont le jugement est reservé aux Maîtres de l'art ; & beaucoup de gens seroient plus sages qu'ils ne le sont, s'ils ne faisoient point le métier des autres. La version de Mr. du Cros est belle ; & vous avez fait justice à l'Italien & au François, quand vous avez entrepris leur cause. En les soutenant, vous avez soutenu le bon parti ; & je n'ai rien vû de plus brillant que ce que j'ai vû dans l'original & dans la copie.

Là quand ces fiers chevaux qui ramenent le jour,
Sur les rives du Gange annoncent son retour,
Que chaque étoile en fleur paroit être changée ;
Et que le Ciel surpris d'aise & d'étonnement,
S'amuse à regarder la Campagne chargée
Des plus riches tresors qui soient au Firmament.

Le Comte Fulvio Testi avoit écrit,

Quivi allor che Piroo l'onda del Gange
Zappa co'l piede, e ſpira
Ne' ſuoi primi nitriti il lume al giorno,
Quando par ch' ogni ſtella in fior ſi cange
D'al Ciel cadendo, e mira
L'Etra delle ſue pompe il ſuolo adorno.

Vous vous ſouvenez des Vers d'Ovide,

Interea volucres Pirocis, Eous, & Aethon
Solis equi, quartuſque Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibuſque repagula pulſant.

de ceux de Virgile,

Cum primum alto ſe gurgite tollunt
Solis equi, lucemque elatis naribus efflant.

que Theophile a traduits,

Ses chevaux au ſortir de l'onde,
De flamme & de clarté couverts,
La bouche & les nazeaux ouverts,
Ronflent la lumiere du monde.

Mais on ne dit point *ronfler la lumiere*, parce qu'on ne dit point, *ronfler une choſe*; & que ronfler eſt un verbe neutre.

Le

Le Comte qui a fait voir dans cette peinture, que les Etoiles sembloient être changées en fleurs, a voulu encore que la terre fût parée des plus riches ornemens du Ciel; c'est-à-dire, que les fleurs fussent changée en étoiles: & dans la Philis de Scire, vous avez pû voir.

Ma chi vide giammai d'al gremb' oscuro
Di si torbida notte,
Nascer si bell' Aurora?
Mira, come vezzosa
Furando al Ciel le stelle,
Empie di fior la Terra:
O be' campi fioriti!
Non sembran questi fiori
Stelle appunto del Ciel discese in terra.

Je pourrois bien alleguer encore le Madrigal du Stigliani,

Stelle fiori del Cielo,
E voi fioretti stelle della Terra:

le Vers du neuviéme Chant de l'Adone,

Dir si sian gigli in Cielo, o stelle in Terra.

celui de l'Ode amoureuse de Bernardo Tasso,

Nel dilettoso seno

De l'herbe tenerelle
Che ſembravano un Ciel ſparſo di ſtelle.

ceux de l'Ode de Guido Caſoni,

O belliſſima Clori
Vaga d'amor, che giri
Me ne' tuoi lumi, e tu ne' miei deſiri
Mira que' vaghi fiori
Che tra l'herbette belle
Sembrano in Ciel terren, fiorite ſtelle.

Mais peut-être que vous avez lû toutes ces choſes ; & que vous n'aurez pas oublié la ſtance qui eſt dans le *Febro Feſtante* du Marin, pour l'élevation de Leon Onziéme au Pontificat.

La terra e'l Ciel con pompe illuſtri, e belle,
Quinci, e quindi ſcotean doppi teſori,
E s'opponean queſte bellezze, e quelle
Con riſcontri di raggi, e di colori,
Guerreggiavan tra lor le ſtelle, e i fiori.
La, fiorito di ſtelle il Ciel ardea,
Quì, ſtellato di fiori il Suol ridea.

Ils n'ont pas aſſurement été les premiers qui ont porté des fleurs dans le Ciel, & qui ont fait deſcendre les Etoiles ſur la terre. Ce ſont des *fleurs de lumiere*, des

fleurs

fleurs de feu, des *fleurs d'or*, dans le langage ordinaire des Poëtes.

Fleurs d'or en champ d'azur semées.

Mais ces fleurs d'or semées en champ d'azur, sentent le Blazon. Cette maniere de parler n'est pas si nouvelle, que nous n'ayons lû dans un Poëte qui a traitté de l'Astronomie,

Hinc conferta licet Cœli fulgentia templa
Cernere seminibus densis, totisque micare
Floribus, ut siccæ curvum per littus arenæ.

dans un autre qui a traité de l'Agriculture,

Pingit & in varios terrestria sidera flores.

& Platon même a nommé le Ciel, λειμῶνα πολλῶν ἄστρων, *un pré d'Etoiles.* A ces observations je pourrois ajouter le mot d'Eschyle qui apelle la Nuit, dans son Promethée, ποικιλειμῶνα, *Pratum variegatum*; Saint Jean Chrysostome qui nomme la Rose & les Lis, *des Arcs en Ciel & des Astres de la terre*; & vous allegueï le passage de Saint Basile où il est dit, *Que les prairies des Cieux sont émail-*

lées de Fleurs. Vous n'avez pas oublié nôtre Malherbe.

Et couchez sur des fleurs comme étoiles semées.

mais j'ai peine à croire que vous ayez vû les deux Vers suivans.

Inter Flora rosas & candida lilia ludens
Purpureis virides hortos illuminat astris.

Voulez-vous, Monsieur, que j'acheve ces observations qui sont communes, & qui ne laissent pas de vous divertir, par une autre observation qui fait encore à nôtre sujet ? Les agreables couleurs que nous voyons dans la queuë du Paon, sont apellées des *Etoiles*, par George de Pisidie; & *des Rayons de lumiere* par le Comte Fulvio Testi.

Orgoglioso Pavone à che ti vante
Del ricco onor de le gemmate piume ?
Gira più basso il lume
De tuo' fastosi rai, mira le piante, &c.

Les deux Vers suivans vous sont connus.

Excipit hos, volucrisque suæ Saturnia pennis

Collo-

Collocat, & gemmis caudam stellantibus implet.

Philé nomme la queuë de ce bel Oiseau, *une prairie de fleurs*; & je me trompe si Achilles Tatius qui l'apelle *une prairie de plumes*, n'ajoute que ces fleurs sont plus brillantes que toutes les autres, & qu'on y voit éclatter de tous côtez l'Or & la Pourpre. Le Marin qui a profité de ces pensées differentes les a outrées.

Tanti non hà, l'ambitioso augello
Ne le penne rosate occhi d'intorno,
Quando par quasi un Aprile, o un Ciel novello
Di cento fior, di cento stelle adorno
De l'ampia ruota, &c.

& nôtre Tristan qui admiroit toutes les visions du Marin, n'a pas crû que celle-ci lui dût échapper dans les quatre premiers Vers d'un Sonnet.

Aux rayons du Soleil le Paon audacieux,
Cet Avril animé, ce Firmament volage,
Etale avec orgueil dans son riche plumage.
Et les fleurs du Printems, & les Astres des Cieux.

Pour l'autre article de vôtre billet, qui a

quelque espece de rapport avec le premier, *purpureus* signifie *rouge*, *blanc*, *violet*, *bleu*, selon l'application qu'on en fait aux choses qui ont l'une ou l'autre de ces couleurs. C'est ainsi, que Sapho a nommé la Roze, l'*Oeil du Printems*, & la *Pourpre de la Terre*, parce qu'elle est de couleur de feu; comme j'ai lû en quelque endroit, que la Lune est appellée *la Pourpre du Ciel*, *& l'Oeil de la Nuit*. Mais quand Pindare a donné aux Fleurs, *des Rayons de Pourpre* παμπορφύρους ἀκτῖνας, il n'entend par là, si je ne me trompe, que leur teint frais, leur vivacité, leur éclat, &c. *Purpureus* signifie donc aussi quelquefois, *beau*, *propre*, & *net*: & le Poëte que je ne connois pas bien encore, quoi que Delrio l'ait pris pour Pomponius Secundus, devoit bien avoir lû les Vers de Sapho qui donne aux Muses *des cheveux de pourpre*, quand il écrivoit,

Cunctæ igitur Camœnæ,
Fonticolæ puellæ,
Quæ canitis sub antris
Mellifluos sonores;
Quæ lavitis Capillum
Purpureum Hippocrene
Fonte.

Vous

Vous avez vû *des Rameaux de pourpre*, dans Catulle ; *des Cygnes de pourpre*, dans Horace ; des pigeons de cette même couleur dans Claudien ; & dans un autre,

Des bras plus blancs que la nege de Pourpre,
Brachia purpurea candidiora nive.

Ovide a employé la même Epithete pour l'Amour,

Notaque purpureus tela resumit Amor.

& ce n'eſt pas dans un autre ſens qu'Anacreon a donné à la Mere de l'Amour, ce qu'Ovide a donné à l'Amour même. J'ajoute cette explication contre Cruquius, & contre d'autres qui ont ſoutenu que Venus πορφυρέη ou *purpurea* n'eſt autre choſe que *Cytherea*, parce qu'elle nâquit à *Cythere* qui eſt la *Cerigo* d'aujourd'hui, nommée autrefois *Porphyris*, & *Porphyruſſe*. Il n'y a rien de plus commun que *la Fleur de la Nobleſſe, de la Jeuneſſe*, &c.

lumenque juventæ
Purpureum.

que le *ver purpureum* du même Poëte ;

les *purpurei colores terræ* de Tibulle ; le *torus purpureus* d'Oenone dans Ovide ; le *purpureum nemus* de Boëce : & en paſſant, vous pourrez vous ſouvenir de ce que les Grecs & les Latins nomment *la pourpre du Sel*, & *la fleur du feu*. Il eſt donc certain que *purpureus* & même *aureus*, ſignifient ſouvent la même choſe : & pour revenir à nos fleurs, vous pouvez ajouter à ces deux mots, celui de *Florus*, & *floreus*, car vous ne devez pas avoir oublié la remarque de Servius, ſur ce vers du dernier livre de l'Eneïde,

Filia prima manu flavos Lavinia crines.

antiqua lectio, floros, id eſt *florulentos*, *pulchros* & le reſte. Le ξανθὸς des Grecs qui eſt le *flavus* des Latins, ſignifie *beau* auſſi bien que purpureus : & le Tybre qui étoit nommé *Albula* pour *la blancheur de ſes eaux*, eſt une riviére dans le ſens d'Horace, parfaitement belle,

Vidimus flavum Tyberim.

Je pourrois vous entretenir de ſon ſable, du vers de Virgile,

& multa flavus arena.

&

& de celui du neuviéme Livre des Metamorphoſes,

In mare cum fulva prorumpit Tybris arena.

Ma, ſe piu verſi à queſto canto giungo
Temo vi offenda il ſuo troppo eſſer lungo.

Au même.

LE Critique de Monſieur Godeau, eſt un ſçavant homme & un bel Eſprit, comme vous le dites; & tout le monde le dit comme vous. Mais, Monſieur, les ſçavans hommes & les beaux Eſprits dorment quelquefois; & leurs lumieres ſouffrent des Eclypſes. Ils ſe tirent des paſſages les plus difficiles; & tombent ſouvent dans un chemin uni & batu. *Cur hoc jocularis nec ſatis aperti?* La terre couverte de ſa Robbe verte, *pro herba, ut ſi dicat*, couverte de ſa Robbe blanche, *pro nive? Sed Godellianæ locutionis menda non decrevi excutere*, dit cet Auteur dans le petit Livre qui a pour titre ANTONIUS GODELLUS. *An Elogii Aureliani Scriptor idoneus, idemque Poëta.* Eſt-il poſſible qu'il ait oublié que dans le ſens figu-

ré, *vestire* n'eſt autre choſe qu'*embellir, orner, couvrir, parer, remplir?* que nous diſons tous les jours, un *Baſtion revêtu de pierre, de brique, de gazon*, &c. *un temple revêtu de marbre? Le Soleil revêtu de ſplendeur & de lumiere?* & que dans les Pſeaumes, *Dieu eſt revêtu de gloire & de force?* Nos voiſins diſent, *un' huomo veſtito di ſenſo: Verſi veſtiti di nuove fraſi; di coſe belle*, aprés Ciceron qui a écrit, *Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit Orator unus è multis, potius inter multos prope ſingularis fuit; ita reconditas exquiſitaſque ſententias mollis & perlucens veſtiebat oratio.* J'ai vû dans un chapitre de St. Matthieu *des herbes vêtuës;* εἰ δὲ τὸν χόρτον τοῦ ἀγροῦ σήμερον ὄντα, καὶ αὔριον εἰς κλίβανον βαλλόμενον, ὁ Θεὸς οὕτως ἀμφιέννυσι: *Si Dieu donc a ſoin de vêtir de cette ſorte, l'herbe des champs qui eſt aujourdhui, & qui ſera demain jettée dans le four.* A la fin des Exercitations ſaintes de Daniel Heinſius, il y a une Remarque ſur cet ἀμφίεννυσι; & vous pourrez voir celle de Caſaubon, ſur χόρτον, avec celle de Grotius ſur κλίβανον.

Dans Martial, j'ai vû des arbres & des Champs vêtus.

Ridet humus, veſtitur ager, veſtitur & arbor.

dans

dans le sixiéme de l'Eneïde, des *Campagnes vêtuës de lumiere.*

Largior hic campos æther, & lumine vestit
Purpureo.

dans un vieux Poëte qui est allegué dans le deuxiéme Livre des Tusculanes de Ciceron, *des prés vêtus d'herbes*;

Cœlum nitescere, arbores frondescere &c.
Fontes scatere, herbis prata convestirier.

dans le troisiéme Livre de Tite Live, *des montagnes revêtuës de bois*: Ipsi montes Epiri, &c. *vestiti frequentissimis silvis sunt.* Il y a *des vignes vêtuës de feuilles & de grappes de raisin*, dans le quatriéme Livre de Columelle, *Eæque* (vineæ) *ubi se frondibus & uvis vestierint, teneris caulibus, nec dum adultis modus adhibendus est*: *Des champs vêtus de moissons, & vêtus d'Epics*, dans Prudence;

vestiti messibus agri.

Unde seges late crinitis fluctibus agris
Densius, & gravidis se vestiat æquor aristis.

Tertullien a dit dans le chap. 2. DE PALLIO:

LIO : *Sic & terram si recenseas temporatim vestiri amantem, prope sis eandem negare memor viridem, cum conspicis flavam, mox visurus & canam.* Ce *temporatim* est de la correction de Saumaise ; & Ciceron, dans le 2. Livre de la Nature des Dieux s'en est expliqué assez nettement, quand il a écrit : *Ac si principio terra universa cernatur, &c. vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus, quorum omnium incredibilis multitudo varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquore perlucidos, omnium riparum vestitus viridissimos.*

Aprés cela, il faut n'être pas de bonne humeur pour trouver mauvais que Mr. Godeau ait donné à la Terre, *une Robbe verte*, & dans un autre tems, une Robbe blanche. Elle en change selon Tertullien, trois fois l'année ; & selon Cassiodore, quatre fois : *Prasinus color*, virenti verno ; venetus, nubilæ hiemi ; russeus, (ce *russeus* est de la correction de Philippe Rubeus) *æstati flammeæ* ; *albus pruinoso autumno dicatus est.* Je lui ai méme remarqué dans Stace une Robbe noire :

Ingenti tellurem proximus umbra
Vestit Athos.

&

& je ſuis trompé ſi je ne vous montre ſa *Robbe verte*, & ſa *Robbe blanche*. Les trois Vers ſuivans de nôtre Malherbe, *aux Ombres de Damon* ſont admirables, à DESSOUS prés; qui eſt un Adverbe, & dont il a fait une Prepoſition.

Depuis que tu n'es plus la Campagne deſerte
A deſſous deux hivers perdu ſa robbe verte,
Et deux fois le Printems l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun diſcours ſa douleur ſe conſole, (vole,
Et que ni la Raiſon, ni le Tems qui s'en-
Puiſſe faire tarir ſes pleurs.

Je ne parle point des trois derniers vers ſur leſquels vous pourrez faire quelque obſervation particuliére. Dans une Ode Bachique qui eſt à Maynard, & qui commence, *Maintenant que du Capricorne*, on trouve,

Le Printems vêtu de verdure
Chaſſera bientôt la froidure:
La Mer a ſon flux & reflux:
Mais depuis que nôtre Jeuneſſe
Quitte la place à la Vieilleſſe,
Le tems ne la raméne plus.

C'eſt

C'eſt dans le Recueil des vers, imprimé en 1638. & Racan qui eſt l'Auteur de cette Ode, a écrit à des fontaines pour une abſence,

Ces prés delicieux
Quittant leurs robbes vertes,
Paroiſſent à nos yeux
Des Campagnes deſertes.
Ces champs ſont dépouillez de fleurs & de moiſſons,
Et toujours couverts de glaçons.

Le Tibre a une *Robbe verte* dans les vers que De Lingendes a faits pour Ovide, & qui ſont mis au commencement des Metamorphoſes de la verſion de Renoüard.

Le Tybre, de regret quittant ſa robbe verte,
Publia ſur ſes bords,
Qu'il n'avoit jamais fait une ſi grande perte
Qu'il en faiſoit alors.

Le Marin dans les Soupirs d'Ergaſte,

Veſton le piaggie pur Zephiro, e Flora
Di lieto verde, e di purpureo manto.

Hora-

Horatio Cardanetto dans la 2. Partie de ſes Rimes choiſies,

Zefiro già l'ignuda horrida terra
D'un bel rivo fiorito, e verde manto
Riveſte e copre.

Luigi Hamanni dans l'Elegie de la Reſurrection,

Ceſſa ô Madre Maria, ceſſa 'l tuo pianto;
Spieghi le ghieme il Sol, l'aria ſallumi,
Poſi la terra, e veſte il verde ammanto.

Bernardo Cappello commence un Sonnet ſur le départ du Cardinal Farneze, par les vers ſuivans,

D'atre nubi velato, & volto in pianto
Per lo voſtro partir, que 'l Ciel ſi lagna;
E meſti i ſette colli, & la Campagna
Spoglianſi il verde lor fiorito manto.

Bernardo Taſſo ajoute même que prés d'un beau Lac en Lombardie, cette Robbe eſt toute ſemée d'Emeraudes.

Veſta di bei Smaraldi ambe le ſponde
Il figliuol di Benaco.

Dans

Dans les diverſes Deſcriptions de l'année, on voit ce vers de Palladius.

Triſtis hiems montes nivæo velamine veſtit.

celui d'Euthemius.

Obtegitur tellus per frigora veſte nivali.

Ces Robbes n'ont pas trop deplû à Claudien qui a dit ſur le Conſulat de Probinus & d'Olybrius.

Prima tibi procedat hiems, non frigore torpens,
Non canas veſtita nives.

Sur les Nôces d'Honorius & de la Princeſſe Marie.

Mons latus Ionium Cypri præruptus obumbrat
Invius humano greſſu, Phariique cubile
Proteos, & ſeptem deſpectans cornua Nili.
Hunc neque candentes audent veſtire pruinæ.

& ailleurs,

Frigida ter decies nudatum frondibus Hæmum,

Tendit

Tendit hiems vestire gelu, totidemque solutis
Ver nivibus, viridem monti reparavit amictum.

Malherbe s'est servi admirablement bien de cette robbe, quand il a écrit à Henri le Grand sur l'heureux succez du voyage de Sedan.

Qui n'eut crû que ses murailles,
Que deffendoit un Lion,
N'eussent fait des funerailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'être à la fête
De si penible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robbe nouvelle;
Et le fer n'eût en javelle,
Deux fois les bleds abatus.

Toute la stance seroit merveilleuse, s'il n'eût point écrit *avant qu'être*, pour, *avant que d'être*; *on eut crû que les murailles de Sedan eussent fait plus de funerailles que n'en fit Ilion*: & Messieurs de l'Academie ont fort bien condamné ce vers du Cid,

Se faire un beau rempart de mille funerailles.

car

car le mot de *funerailles* ne signifie point des corps morts.

Ma al fin del canto io mi trovo esser giunto,
Si ch' io faro, con vostra gratia, punto.

Au même.

VOtre Lope de Vega étoit un étrange versificateur ; & le Gentilhomme grand admirateur des *Redondillas* que vous m'envoyez, doit être un Gentilhomme de la vieille Cour qui a eu de la peine à revenir des allusions, des Antitheses, & des fausses pointes. Quel est, Monsieur, ce commencement?

Ojos, cuyas niñas bellas
Esmaltan mil arreboles,
Muchos soys para ser soles,
Pocos para ser estrellas.

Vous dont les éclairs nonpareils
De la plus sombre nuit pourroient percer les voiles,
Beaux yeux, vous etes trop pour être des Soleils;
Et vous êtes trop peu pour être des étoiles.

Les

Les Anciens s'étoient contentez de mettre du feu & de la lumiere dans les yeux ; d'en faire sortir des rayons & des éclairs ; de les nommer des Etoiles, ou de les faire disputer de la clarté avec les Etoiles. Petrone nous a découvert des yeux *clariores stellis extra Lunam fulgentibus* : & le Comte Fulvio Testi vous fera voir que la Circé de Petrone n'a pas joüi seule de ce privilege.

Stella, che fiameggiando il Ciel rischiari,
Oro, ch'l Sole orientale affine,
Son de gli occhi, e del crine
Sembianze vili, e paragon men chiari.

Un moderne dit en parlant des beaux yeux.

Ces brillans assassins, ces cruels interpretes,
Ces beaux miroirs de feu, ces vivantes
Cometes.

Mais ces *Cometes* n'en marquent pas trop bien la douceur ; & ils sont plus propres à representer les yeux d'une personne en fureur, ou possedée de l'Esprit malin. Pour l'épithete de *vivante*, elle est significative en deux manieres, à l'égard des yeux, & à l'égard des Cometes, parce que les Astres sont animez selon les premiers Philosophes de l'antiquité, sans

vous

vous parler ici des Rabbins : & vous ſçavez ce que je diſois, il y a huit jours, à Monſieur le Fevre, ſur le *populus ſtellarum*, que j'apuyai de quelques paſſages de Platon, d'Ariſtote, de Theophraſte, de Poſſidonius, de Diodore, d'Origene, & du Comte Jean Pic de la Mirandole. Quoi qu'il en ſoit, le même Poëte ſemble avoir été plus judicieux, quand il a écrit en parlant d'une belle poſſedée.

Quelles flammes, Climene, étranges & cruelles
Banniſſent depuis peu les graces naturelles
De leur plus ordinaire & plus noble ſejour ?
Eloignent de ces lieux les clartez les plus nettes ?
Et font deux horribles Cometes
De deux ſi beaux Aſtres d'amour ?

Lope de Vega eſt allé plus loin que tous ces gens-là : & les grands chemins l'ont plus rebuté que les précipices. Il nomme les yeux de ſa maîtreſſe, ou peut-être de la maîtreſſe d'un autre, *des Soleils*, *des Lunes*, & *des Etoiles*. Il veut qu'ils ſoient & *pauvres*, & *riches*.

No soys ricos donde estays,
Ni probres donde yo os canto :
Probres no, podeys tanto ;
Ricos no pues que robays.

qu'ils soient d'eau, de feu : qu'ils ressemblent à *la vie*, & à *la mort* : qu'ils soient des Cieux, des Enfers ; des *Anges de lumiere, & des Diables* ; & qu'aprés cela, *ils ne soient rien de ce qu'il a dit.* Cependant, les vers qui eurent de grands admirateurs en Espagne, trouverent ensuite des larrons en France : & Porcheres qui fut assez hardi pour les derober, & assez adroit pour les travestir, tira plus de ce fin galimatias, qus l'Arioste & le Tasse ne tirerent de leurs grands Poëmes. Voici le sonnet sur les yeux d'une maîtresse de Henri le Grand.

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plûtôt des Dieux,
Ils ont dessus les Rois la puissance absoluë:
Dieux non ; ce sont des Cieux, ils ont la couleur bleuë,
Et le mouvement promt comme celui des Cieux.

Cieux non, mais deux Soleils clairement radieux

Dont les rayons brillans nous offuſquent
la veuë.
Soleils non, mais éclairs de puiſſance in-
connuë,
Des foudres de l'Amour ſignes preſagieux.

Car s'ils étoient des Dieux, feroient-ils
tant de mal?
Si des Cieux, ils auroient leur mouve-
ment égal: (*que.*
Deux Soleils ne ſe peut, le Soleil eſt uni-

Eclairs non, car ceux-ci durent trop, &
trop clairs: (*plique,*
Toutefois je les nomme afin que je m'ex-
Des yeux, des Dieux, des Cieux, des So-
leils, des Eclairs.

Un autre Eſpagnol en parlant des yeux verdâtres de la Señora, pareils à ceux que vous avez vûs dans le Curcullion de Plaute,

Qui hic eſt homo
Cum collativo ventre, atque oculis herbeis?

a dit que ces yeux étoient amoureux du Printems, parce qu'ils en avoient la couleur,

Del Abril enamorados
Pues os veſtis ſu color.

qu'ils

qu'ils étoient *des prés*, & que les siens étoient *des ruisseaux*.

Pues con causas differentes
Que esten, ordenan los hados
En vuestros ojos los prados,
Y en los mios corrientes.

Nonnus a dit quelque chose de semblable de Nicée, qui selon lui devoit être une belle Nymphe ; & qui aparemment ne l'eut pas cedé à la Señora de l'Espagnol. Il naît de ces monstres au delà des Alpes, aussi bien qu'au delà des Pyrenées ; & pour en voir de toutes manieres, vous n'avez qu'à voir les fausses pointes de quelques Italiens modernes. Un auteur de ce Pays-là nomme les yeux de je ne sçai qui, *Bocche dell' anima* ; *lingua del cuore* ; *fuochi dell' inferno* ; *horologi d'amore*, &c. Le Marin n'est ni plus exact, ni plus retenu, quand il dit sur les yeux de la bergere Lilla :

Carì Ethiopi adusti,
Anzi Ethiopi e Soli.
Corvi destri e felici
Non già nuncii di male,
Mà messi di salute & di conforto.
Quel brun, quel negro vostro

E puro, e vivo inchioſtro,
Onde con l'aureo ſtrale
Scrive Amor la ſentenza
De la mia dolce e fortunata morte.
Voſtre brune pupille
Sembran carboni ſpenti.

& un peu plus haut,

Queſti miei occhi negri,
Negri ſon, Lydio mio, perche ſon
ſchiavi.

qui eſt une conſequence auſſi juſte, que l'étonnement d'un Eſpagnol,

Moſtrad los divinos ojos
Retratto del Sol del Cielo,
Vere en ellos milagro
Pues ſon Soles ſiendo negros.

Vous avez lû ce Madrigal du Guarini,

Occhi Stelle mortali
Miniſtri di miei mali
Che 'n ſogno anco moſtrate
Che 'l mio morir bramate;
Se chiuſi m'uccidete,
Aperti che farette?

Ces

Ces Etoiles funeſtes laiſſent dans l'eſprit une impreſſion bien plus delicatte & bien plus noble, que ces *chers Ethiopiens brûlez* ; que ces *Soleils Ethiopiens* ; que ces *Corbeaux de bon preſage* ; que ces *noirs Eſclaves* ; ces *charbons éteints*, que toute l'*antre* dont Lydio barboüille les yeux de ſa bergere. Ces charbons éteints me font ſouvenir d'une épigramme d'Aſclepiade, où il eſt dit, *Qu'en regardant le vif éclat de Thallo, il fond comme la cire au Soleil : Qu'à la verité, Thallo eſt noire ; mais que le charbon eſt noir auſſi : cependant que le charbon allumé jette un éclat comme celui de la roſe qui eſt entrouverte.* Ce charbon noir, & ce charbon allumé laiſſent dans l'eſprit une étrange idée ; & je n'aurois point aimé Thallo ſur le portrait que nous en a fait Aſclepiade.

Au même.

VOus ſçavez, Monſieur, ce qu'a dit Balzac en quelque endroit, l'*uſage eſt pour* Muſcardin, l'*oreille pour* Muſcadin ; *mais ici comme ailleurs, l'uſage doit tout regler ; & de plus, l'origine du mot étant Italienne, quel droit aurons-nous d'ôter une lettre qui n'eſt pas de nôtre juriſdic-*

tion? Ce fut sans doute ce qui obligea Voiture qui ne convenoit pas de cet usage, de se joüer dans les vers suivans.

Au siecle des vieux Palardins,
Soit Courtisans, ou Citardins,
Dames de Cour, ou Citardines,
Tous ceux qui n'étoient pas bardins,
Prononçoient toujours Muscardins,
Et Ballardins & Ballardines.
Même l'on dit qu'en ce tems-là,
Plusieurs disoient roze-muscarde.
J'en dirois bien plus que cela;
Mais sans mentir, je suis malarde;
Et même en ce moment, voila
Que l'on m'aporte une panarde.

C'est avec raison que le Poëte railloit l'Orateur qui ne croyoit pas que nous dûssions dire *Muscadins*, parce que les Italiens disent *Moscardini*, & qu'il ne nous étoit pas permis d'ôter une lettre d'un mot qui n'est pas de nôtre jurisdiction. Il n'y a rien de plus commun que ces additions ou retranchemens de lettres dans toutes les Langues: & il seroit inutile de le confirmer par des exemples. Mais il n'est ni autorité, ni origine qui ne le doive ceder à l'usage: & l'on peut bien n'être pas de l'opinion de Balzac que la Nature sembloit

bloit avoir fait pour la grandeur & pour la beauté de l'expreſſion ; pour le tour & pour l'harmonie des periodes, mais qui n'avoit pas toujours ſon étoile heureuſe en ce qui regarde la Critique.

Cela ſuppoſé, je croi qu'il n'eſt rien de plus facile que de répondre à la premiere demande que vous me faites, s'il faut dire, *Mars-pain*, ou *Maſſepain* : & vous ſerez peut-être ſurpris, quand je vous dirai qu'il y a plus de cent ans que la même queſtion a été traittée en Italie. Vous n'aurez, Monſieur, qu'à lire une lettre qu'Hermolao Barbaro écrit au Cardinal Piccolomini ; & une autre lettre dans laquelle il a decrit l'ordre d'un feſtin qui fut fait aux Nôces d'un Seigneur de Naples : & ces deux lettres ſont parmi celles de Politien. Aprés cela, il n'eſt pas beſoin de vous marquer ce que les Anciens & les Modernes ont dit de *Maza*, car vous ſçavez la ſignification de ce mot ; & il ne vous en faut pas davantage. Vous verrez encore qu'Hermolao Barbaro ſemble être plus pour *Maza panis* que pour *Martius panis* ; & que l'origine en eſt fort douteuſe. Quand ce mot ne viendroit point de *Maza* ou *Maſſa* l'uſage veut que nous diſions *Maſſepain* & *Muſcadin*, quoi que les Italiens diſent encore *Marzapane* ; que

les Allemans disent comme les Italiens ; *Marcipan*. Les Espagnols qui n'ont consulté les uns ni les autres, disent *Maçapan* ; & les François sont Espagnols de ce côté-là.

Je ne me souviens pas du nom de l'Abbé qui excommunia le Religieux pour avoir dit, *Tolle lectum tuum, & ambula*, pour, *tolle grabatum tuum* ; mais je me souviens d'avoir lû dans Sozomene que l'Evêque Spiridion reprit en pleine assemblée un autre Evêque fort éloquent, c'est Triphyllius Evêque de Ledre en Cypre, qui dans ce même passage s'étoit servi de *Scimpoda*, pour *grabatum*. Je veux croire que Spiridion, dont il est parlé si dignement dans l'Histoire Ecclesiastique, eut quelque raison de reprendre Triphyllius, quoi que ces deux mots soient la même chose ; & que κράββατος, selon Eustathe, ne soit nullement du bel usage. Mais il me semble que l'on doit moins excuser le Religieux qui employa *lit* pour *grabat*, puis que ce dernier selon le Grammairien que je viens de vous citer, & selon Hesychius, est toujours *lectulus vilis*.

Membra levat sensim vili demissa grabato.

Quel-

Quelque auteur dont j'ai oublié le nom, si ce n'est peut-être Cœlius Aurelianus, doit avoir écrit, *jubentes eos quiescere non solum corporis officio, sed si fieri poterit, cura animorum, lecto mutato ad grabata ægros transferendo.* Souvenez-vous de cet autre vers de Martial,

Sed in grabatis tegetibusque concepti,

& de la remarque de Casaubon sur le mot *Pannonia*; c'est dans ses observations sur Suetone, au commencement de la vie d'Auguste, *Apud Senecam*, dit-il, *grabatus & pannus extremæ paupertatis sunt indicia.* Si ce que je viens de vous alleguer, est donc certain, il n'est pas moins vrai qu'à la rigueur, le mot de *lit* ne peut pas être employé indifferemment pour *grabat*, parce que celui-ci étoit une marque de misère, ou de maladie; ce qu'on ne peut pas dire de l'autre. Ainsi, le Religieux, en mettant *lit* pour *grabat*, faisoit douter que l'homme de l'Ecriture eut été malade; il en cachoit au moins la condition: au lieu que ces paroles *tolle grabatum tuum, & ambula*, découvrent d'abord, que non seulement il étoit malade, mais encore pauvre, sans avoir besoin de voir ce qui suit, ou ce qui precede.

Si j'avois pourtant à traduire ce passage, je me servirois de *lit*, sans avoir égard à la signification, ni aux consequences, parce que *grabat* est devenu vieux & mêmes Burlesque.

Sur vôtre demande, *Il n'y a rien tel: Il n'y a rien de tel*: vous sçavez, Monsieur, que Vaugelas s'est declaré de cette maniere: *Tous deux sont bons; & il me semble qu'en parlant on dit plutôt*, Il n'y a rien tel; *mais qu'en écrivant, on dit plutôt*; Il n'y rien de tel. *Pour moi*, continue-t-il, *je voudrois toujours en user ainsi.* Mais il n'a pas sçû qu'il faut toujours mettre la particule DE, quand le verbe précede RIEN.

Mais il n'est rien de tel que d'aller sûrement,

dit Voiture: & Malherbe a fort bien écrit selon cette Régle.

Mais qu'elle soit Nymphe, ou Déesse,
De sang immortel, ou mortel:
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vid jamais rien de tel.

Quand RIEN precede le verbe, jamais on ne met la particule DE.

Rien n'est si beau que son corsage.

&

& l'on ne peut écrire autrement, ſans écrire mal. Pour cette autre expreſſion de Malherbe,

Il n'eſt rien de ſi beau comme Caliſte eſt belle.

elle eſt monſtrueuſe, quoi qu'il ait fort bien écrit ſelon ma Regle, *Il n'eſt rien de ſi beau*; car outre qu'aprés le SI comparatif, il faut mettre un QUE, & non pas un COMME, qui pourroit ſouffrir? *Il n'eſt rien de ſi beau comme vous étes belle.* Voici les Portraits que vous demandez.

Portrait.

VOyez-vous ce petit bon-homme?
Pour peu de choſe, il prendroit le Turban:
Il quitta Geneve pour Rome,
Et fut Romain pour un Ruban.
Il ſe vante par tout que depuis trente luſtres,
Il n'eut dans ſa Maiſon que des hommes illuſtres;
Que l'Etat par eux ſeuls a pû ſe conſerver.
Mais comme des Mortels la Fortune ſe jouë,
Elle prit ſon ayeul du plus bas de ſa rouë,
Que de quelques degrez il lui plût d'élever:
Et qui l'eût cherché dans la bouë,
N'eût pas manqué de l'y trouver.

Cet ayeul vilageois surprit par sa chicane
L'Homme saint, & l'Homme profane;
Fit mille faussetez que l'on ne put parer;
Du bien de ses voisins crut devoir s'emparer:
Et dans le desordre des guerres,
Se rendre le maître des Terres,
Que ces mêmes voisins lui faisoient labourer.
Son heritier fameux qui se pique de gloire,
Et dont ici j'ébauche le portrait,
Pour éterniser sa memoire,
De ses propres exploits a commencé l'histoire;
Et croit que tout le monde en sera satisfait.
De ses actions en effet,
Les Races à venir pourront être surprises;
Car s'il écrit ce qu'il a fait,
Il écrira bien des sottises.
Au bout du nez son menton presque joint,
Couvre sa bouche, & roidit sa machoire.
Il a les yeux verds, la peau noire;
Les cheveux plus blancs que l'yvoire,
Et deux onces de chair font tout son enbonpoint.
La propreté lui plaît; la sienne est sans pareille:
D'une montre sonnante il orne son pourpoint,
Et porte la bague à l'oreille.
Sa Table, est la Table d'autrui
S'il sçait qu'elle est bien ordonnée:
Et pour jûner toute l'année,

Il

Il ne faut que manger chez lui.
Tous ses projets sont grands & beaux ;
Il en remplit la Ville & la Campagne :
Et comme il aime les Châteaux,
Il en fait souvent en Espagne.
Il n'a point de parole ; il n'a point de credit :
Le service chez lui n'a point de recompense.
Quand on le sollicite, il paroît interdit ;
Et quoi qu'en la moindre occurrence,
Il vous offre son assistance ;
Ne croyez jamais ce qu'il dit,
Il ne dit jamais ce qu'il pense.
Il fait tout hormis son devoir ;
Quelque parti qu'il prenne, il prend toujours le pire :
Il sçait excroquer, & médire,
Et c'est tout ce qu'il peut sçavoir.
Son esprit n'est au plus qu'un esprit ordinaire ;
Il veut juger des vers, & n'en peut pas juger.
Il parle, quand il doit se taire ;
Et comme la Nature a fait des gens pour plaire,
Elle a fait celui-ci pour nous faire enrager.
Qui ne le flatte point d'une insigne loüange,
A son avis, n'eut jamais de raison.
Son cœur est bas, & son humeur étrange.
Quand il est dans l'Eglise, on le prend pour un Ange,

Et c'eſt un Diable à la maiſon.
Il eſt l'horreur de tout ſon voiſinage :
Il aime ſes amis pour ſon propre avantage ;
Et ſi de leur malheur il tire du profit ;
Pour avancer leur perte, il met tout en uſage.
Devinez, lors que Dieu le fit,
S'il fit un homme à ſon image ?

Portrait.

MAſſonniere eſt pâle & rouſſeau,
Maigre, mal propre, inquiet, & Manceau.
Il a les yeux verons, & des deux il eſt louche.
Son chapeau, quand il parle, eſt toujours enfoncé ;
Son nez eſt rabatu ; ſon menton retrouſſé ;
Sa bouche eſt violette, & ſa mine farouche.
Il ſe tire aux cheveux quelquefois en marchant ;
Sa mere étoit Normande, & ſon pere étoit Prêtre.
Je ne ſçai pas s'il eſt mechant,
Mais je ſçai bien qu'il devroit l'être.

Au même.

A Ce que je voi, Monſieur, vôtre nouvel hôte prend toutes les choſes au pié de la lettre, & je ſuis fâché pour ſon propre honneur, que vous n'ayez pû le perſuader ſur cette épigramme qui peut paſſer pour un Epitaphe.

Aminte ne vit plus; la Parque trop cruelle
A tranché le fil de ſes jours;
Et les Graces, les Ris, les Jeux, & les Amours
Viennent de mourir avec elle.

Il eſt bien vrai, comme il vous l'a dit, que la mort d'Aminte n'a pas mis toute la Nature en deüil; que l'on trouve encore dans le monde, des Ris, des Amours, des Jeux, & des Graces. Vous avez lû ce qu'a écrit Balzac, ſur le mot *ſeul*,

Elle dit qu'Uranie eſt ſeule aimable & belle.

& ce qu'on lui a répondu ſur cet article. Mais vôtre hôte n'a-t-il point pris garde que cette épigramme ou cet épitaphe n'eſt qu'une copie; & que par la mort d'une jeune

jeune fille nommée *Gratia*, le Comte Balthaſar Caſtiglione a fait mourir d'un ſeul coup, les trois Carites ? Politien, aprés avoir dit d'une belle femme, *Que la Nature lui avoit donné tout ce qu'elle pouvoit luy donner de beau* : *Que les Graces ne luy avoient rien refuſé de ce qu'elles avoient de plus aimable* ; a dit d'une autre, *Que toute la Troupe des Amours, des Ris, & des Graces étoit enſevelie avec elle.* Sannazare n'a été ni plus ſcrupuleux ni plus retenu ſur la mort de Maximilla, que Politien l'a été ſur la mort de Simonette ; & Martial a pû leur fournir cette penſée qu'il avoit euë en faveur du Comedien Pâris. Bernardo Taſſo qui a fait cinquante Sonnets ſur la mort de ſa femme *Portia de' Roſſi*, a dit dans l'un,

Honeſtà, gentilezza, e leggiadria
Ch' ornavan lei, ſi come fiori un prato ;
Nacquer con lei, con lei moriro ancora.

& dans un autre, parlant à l'Amour :

Morta è la donna mia, con lei ſon morte
Le tue vittorie : hor ſenza lei, che vali ?
Spente le faci, e ſpennachiate l'ali,
Coſa non troverai, ch' onor ti porte.

Un Poëte plus ancien que ceux que je viens

viens de vous alleguer, s'eſt contenté à la mort de Plaute, de faire pleurer les Jeux & les Ris : & ne lui a pas plus fait d'honneur en cette rencontre, que Catulle en fit depuis au Moineau de Lesbia. Politien aprés avoir fait mourir à l'exemple de Martial, les Ris, les Graces, & les Amours, a crû dans une pareille occaſion, que les Dieux pouvoient mourir.

Credo ego jam Divûm numina poſſe mori.

Tito Veſpaſiano Strozzi n'a pas voulu que l'on en doutât,

Margarita ſub hoc tegitur Peregrinia ſaxo,
I nunc, atque mori Numina poſſe nega.

& Sannazare eſt allé plus loin que Politien & Strozzi dans l'épitaphe du Roi Ladiſlas.

I nunc regna para, faſtuſque attolle ſuperbos,
Mors etiam magnos obruit atra Deos.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ne daigne pas nommer les Jeux & les Ris, & qu'il n'épargne pas vrai-ſemblablement les petits Dieux, *Deos Anculos*, *minutos*, ou comme les apelle Saint Auguſtin, *minuſculorios*, puis qu'il fait mourir juſques

aux

aux Grands Dieux, *Selectos*, *ſummates*, &c. Aprés cela, vôtre hôte peut bien aprouver ma verſion, à moins qu'il ne blâme dans les Anciens & dans les Modernes, ce qu'il me reproche. Il y a longtems que Luigi Gradanigo n'eſt plus au monde. Cependant, le Guarini même faiſoit de beaux vers, quand il écrivoit que toutes les Muſes étoient mortes & enſevelies avec Luigi Gradanigo.

Di tua felicità l'ultimo grado
Gradinigo, ſaliſti.
Pur, chi non ti piange? il Ciel che ti raccolſe,
Nubiloſo ſi dolſe,
Ne ſi dorra la terra onde partiſti?
Chi non ti piange, è degno
Di pianger ſempre. Il ſuo più caro pegno,
Il ſuo più caro figlio
Chiama la patria, e lagrimoſo ha il Ciglio.
Piagne Parnaſo, e piagnerian le Muſe,
Ma chi teco ſon elle e morte e chiuſe.

Ce que le Guarini avoit dit de Gradinique, d'autres l'ont dit de Mr. Bertaud Evêque de Sées.

Les Muſes dont tu fus la gloire
Plaindroient ta mort avecque moy,
Si

Si les neuf Filles de Memoire
N'étoient mortes avecque toy.

& depuis la mort de Mr. Bertaud, la France a eu de fort grands Poëtes.

Hier au soir je reçus de nôtre ami la Description du Printems, que je vous envoye ; & que peut-être vous trouverez assez mediocre.

Toy, dont la tête est couronnée
De Bouquets de mille couleurs,
Favori de Venus, Printems Pere des Fleurs,
Prince des Saisons de l'Année.

De cent maux l'Autonne menace
Les hommes les plus vigoureux.
L'Eté par sa chaleur, n'est pas moins dangereux,
Et l'Hiver fait peur par sa glace &c.

Tout le reste est imité, & même traduit d'une Oraison de Gregoire de Nazianze qui n'a fait que paraphraser une Ode d'Anacreon : & ce que je dis est tellement vrai, que l'Auteur des Stances dont Mr. de la Menardiere m'a caché le nom, a suivi jusques à l'ordre de la paraphrase. Ce qu'il dit de l'Eté, de l'Automne & de l'Hiver, est tiré d'une Idylle de Bion.

L'é-

L'épithete qu'il donne au Printems, de *Pere des Fleurs*, n'a rien de nouveau. Un Tragique dans Athenée, c'eſt Cheremon, l'apelle de même. Anacreon s'eſt ſervi d'un mot qui ſignifie *couronné de fleurs*, & *Pere des fleurs*. Auſone nomme le Printems *Floriparum*, & vous connoiſſez le Berger qui dit,

O primavera gioventù de l'anno,
Bella madre di fiori,
D'herbe novelle, e di novelli amori.

Ce *favori de Venus* qui me plaît aſſez, m'a remis dans la memoire un autre vers du même Auſone; m'a fait ſonger à ce que Plutarque dit de Numa, ſur le mois d'Avril; m'a fait ſouvenir qu'Horace nomme ce mois, *le mois de Venus*; & que dans cette ſaiſon agréable cette Déeſſe ſe rejoüit avec les Graces & les Nymphes à la clarté de la Lune. Il a eu raiſon de la couronner de fleurs, aprés Ovide & Anacreon; mais entre nous, hors les premiers vers, le reſte m'a paru *di baſſa lega*.

J'ai reçû encore de Monſieur le Fevre, par vôtre moyen, le Poëte Diacre & Referendaire de l'Egliſe de Conſtantinople: & ce Grec ne peut être jamais mon favori, quoi que le maroquin dont il eſt couvert, ſoit

soit tout doré. Il commence son Invocation par,

Toy, qui fis parler même une Anesse autrefois,
Eleve ô Tout-puissant mon esprit & ma voix.

Jugez, Monsieur, si cette belle application de l'Ane ou de l'Anesse au Poëte, doit être du goût de ce delicat qui n'aime que les comparaisons grandes & nobles? En depit d'Homere qui compare Ajax à Mars, à un torrent, à un Lion, à un Sanglier, & à un Ane chassé d'un blé à coups de bâton. Si j'étois Heros, j'avouë franchement que je ne ferois ni dons, ni promesses, ni remercimens au Poëte qui trouveroit bon de me comparer à un cheval échappé, à un cheval neuf, fougueux, ou à un âne, fût-il même d'or comme celui d'Apulée.

Au même.

VOus avez lû le Sonnet qui finit ainsi;

L'air fut tout embrazé de ses rayons divers, (*doute*
Et voyant tant de feu l'on ne fut plus en

Qui

Qui du Soleil, ou d'elle éclairoit l'Univers.

L'autre qui conclud,

Pardon sacré Flambeau de la Terre & des Cieux,
Si-tôt qu'elle parut ta clarté fut une ombre,
Et l'on ne connut plus de Soleil que ses yeux.

Le troisiéme,

Sacré flambeau du jour n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit paroissent devant vous.

Je pourrai, Monsieur, vous parler mardi de ces derniers vers, & vous envoyer les Billets folâtres que Monsieur le Duc de Brissac vous a demandez. Marigny lui a dit la verité, quand il lui a dit que ces trois Sonnets, & les quatre autres ont été pris d'Annibal Caro : & voici le Sonnet de ce Commandeur.

Eran l'aer tranquillo, e l'onde chiare,
Sol spirava Favonio, e fuggia Clori,
L'alma Ciprygna innanzi a i primi albori,

Riden-

Ridendo empiea d'amor la terra e'l mare.

La ruggiadosa Aurora in Ciel più rare
Facea le Stelle : e di più belli colori
Sparze le nubi, e i monti, uscia gia fuori
Febo, qual piu lucente in Delfo appare.

Quando altra Aurora un più vezzoso
hostello
Aspersè, e lampeggiò sereno, e puro
Il Sol, che Sol m'abbaglia, e mi disface.

Volsimi ; e'n contra à lei mi parue oscuro
(Santi lumi del Ciel con vostra pace)
L'Oriente, che dianzi era si bella.

Marigny pouvoit dire même à Monsieur le Duc de Brissac qu'Annibal Caro avoit pris ailleurs, ce que les autres croyoient lui devoir : & je n'ai qu'à vous faire souvenir de cette épigramme.

Constiteram exorientem Auroram forte
salutans,
Quum subito à læva Roscius exoritur.
Pace mihi liceat Cœlestes dicere vestra,
Mortalis visus pulchrior esse Deo.

Le Sonnet de Voiture qui finit par ces derniers vers,

L'or-

L'onde, la Terre & l'Air s'allumoient à l'entour,
Mais auprés de Phylis, on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Phylis étoit l'Aſtre du jour.

aproche plus du Madrigal de Mauritio Mauro.

Aurora.

Alba che ſpunti dal ſereno e chiaro
Oriente, e t'ammiri
Ch' al ſeguirti nel Cielo, il Sol non miri:
Sappi, ch' à la gran luce
Del mio bel Sol, non ſuole
Pareggiarſi 'l ſuo Sole,
Ma timido nel Cielo il dì conduce.
Faſti, Alba, hor più non ſei,
Ch' il luminoſo Febo, Alba è di lei.

De quelque côté que ces Sonnets viennent, ce ſont des copies qui ne deshonorent point les Originaux: & j'aimerois preſque autant avoir ſuivi le chemin en cette rencontre, que de l'avoir fait. Autrefois, Monſieur, vous m'avez parlé de cette épigramme de Maynard qui finit par ces derniers vers,

Que

Que mon sort est capricieux !
Pour voir le Soleil qui m'éclaire,
Il faut que je ferme les yeux.

& vous ne m'en avez jamais parlé que pour l'estimer. N'en feriez-vous plus d'état, parce qu'elle doit une partie de ses graces à un Sonnet, & que ce Sonnet est du Comte Fulvio Testi ?

Deggio pur, lasso à l'imbrunir del giorno
Veder col ei, &c.

Così mentre aspettando il cuor si duole,
Odio il dì, bramo notte, e mi conviene
Per vedere il mio Sol, fuggire il Sole.

La fin du Sonnet à Monsieur le Chancelier, n'est pas de Maynard.

Mon esprit satisfait ne demande plus rien,
Tu me portes si haut, & me traites si bien,
Qu'aujourdhui mon bonheur passe mon
esperance.

Que ta belle Chimie étonne l'Univers !
De cet âge de fer qui mépriſe les vers,
Tu fais un âge d'or aux Virgiles de
France.

Fulvio Testi. Al Sig. Cardinal Francesco Barberino, buen Capo d'Anno.

D'un' angelica man proprio è 'l lavoro,
E chemico divin può il voſtro ingegno.
Far d'un' anno di ferro un' anno d'oro.

Dans un Sonnet qui ſert d'Epitaphe à Meſſire André Hurault de l Hôpital.

Paſſant, il poſſedoit la parfaite raiſon,
Et comme les Catons ſortis de ſa maiſon,
Il parut en la paix, il parut en la guerre.

Ne t'émerveilles pas ſi le vouloir des Cieux
Cache au ſein d'une tombe un cœur ſi precieux:
Le propre des treſors eſt d'être ſous la Terre.

Fulvio Teſti, nell' Epitaffio di Margherita d'Auſtria Reina di Spagna.

Nè maraviglia è gia s'aſconde, e ſerra
Un marmo vil ſi prezioſe ſpoglie,
Che proprio de' teſori è ſtar ſotterra.

Mais ſi ce monument enferme ſon beau corps,
N'en ſois pas étonné puis que c'eſt ſous la terre
Que ſont toujours cachez les plus riche treſors.

Nous avons vû ces vers sur l'exil d'Ovide,

Ovide c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels, &c.

Aussi t'ayant banni sans cause legitime,
Il t'a desavoué;
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loüé.

Cependant, ces vers ne coulent pas d'une même source : & Scaliger avoit fait parler Ovide à Auguste,

A me utinam inciperes ferus esse, cruente &c.

Non te divinum ingenium, non candida tangunt
Pectora, non Clario lingua secunda Deo &c.
Cum te laudarem, tunc sum mentitus, ob unum hoc
Exilii fuerat debita pœna mihi.

Ce que de Lingendes dit encore des regrets du Tibre, & de ses Nymphes, sur l'exil d'Ovide ; de l'Amour qui n'avoit plus son carquois, ses fleches, ni son flam-

beau ; qui étoit changé juſqu'à n'être plus reconnoiſſable, eſt un rayon de lumiere que lui a fourni Politien dans une Elegie ſur le banniſſement du même Poëte ; eſt une idée que lui a pû donner Sannazare dans une Epigramme ſur la mort de Laure; ou n'eſt peut-être qu'une Paraphraſe des premiers vers de l'Elegie dans laquelle Ovide pleure la mort de Tibulle. N'eſtimeriez-vous plus le premier quatrain du beau Sonnet de Monſieur le Comte d'Etlan ?

Miroir, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Qui portes en tous lieux avec toi mon image ;
Qui ſçais tout exprimer excepté le langage,
Et pour être animé n'as beſoin que de voix.

parcë qu'Owen a écrit,

Nil in ſe, præter vocem, vitale habet Echo.
Ut vivat ſpeculum, non niſi voce caret.

Vous trouvez beau ce petit couplet que l'on chantoit devant vous, il y a huit jours.

Le jour que nâquit Chatillon,

On

On sonna double carillon
Dans tous les clochers de Cythere,
Lere, Lanlere.

& comme vous, je le trouvai beau, quoi que je vous fisse alors souvenir du Sonnet du Marin contre Murtola.

Tosto, che la nature arci poltrona
Hebbe stampato, così bel zitello.
Sbattochiar si sentiron
Le più grosse campane d'Elicona.

Mais que dirons-nous de ce Rondeau ?

Ma foy, c'est fait de moy, car Izabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau,&c.

car je suis trompé si vous n'avez crû avec beaucoup d'autres, que l'invention en est de Voiture. Le Sonnet suivant qui est de Lope de Vega, vous fera changer d'opinion : & c'est ici qu'on peut s'écrier avec plus de justice, que dans la Pompe funebre que Sarasin nous en a donnée. *E's dé Lopé, és dé Lopé.*

SONETO.

Un Soneto me manda hazer Violante
Que en mi vida me he visto en tal aprieto.

Catorze verſes dicen que es Soneto.
Burla burlando van los tres delante.
Yo penſe que no hallara conſonante,
Y eſtoy à la mitad de otro quarteto :
Mas ſi me veo en el primer terceto,
No ay coſa en los quartetos que me eſpante.
Por el primer terceto voy entrando
Y parece que entrè con pié derecho
Pues fin con eſte verſo le voy dando.
Y a eſtoy en el ſegundo, y a un ſoſpecho
Que voy los treze verſos acabando.
Contad ſi ſon catorze, y eſta hecho.

Je pourrois, Monſieur, pouſſer les choſes plus loin, & vous parler de certains auteurs qui ſont les Paraſites de tous les Livres; qui ſe parent de ce qu'ils derobent; & qui ne ſont riches bien ſouvent que du bien d'autrui. Mais comme j'ai des amis parmi eux, il ne ſeroit pas trop honnête à moi, de porter contre eux quelque témoignage : & je ſçai de plus, que l'on a preſque autant de mépris pour les Delateurs que pour les Larrons.

Au même.

PUis que je vous ai promis des obſervations ſur ces vers,

Pardon ſacré flambeau de la Terre & des Cieux.

Sacré flambeau du jour n'en ſoyez point jaloux.

il faut, Monſieur, que je m'aquitte de ma promeſſe. Vous vous ſouviendrez donc que *Pardon ſacré flambeau*, ne peut être ſelon la Regle de nos Rheteurs: encore moins, *Sacré flambeau du jour n'en ſoyez point jaloux*; *parce que les Flambeaux ne ſont point jaloux*: & il falloit mettre, pour écrire bien,

Sacré Pere du jour n'en ſoyez point jaloux.

Un autre Poëte n'a pas été plus exact, quand il a écrit, parlant au Soleil,

Reviens luiſant flambeau, fais que ta treſſe blonde
De mille feux nouveaux pare nôtre horiſon.

parce que les flambeaux n'ont ni treſſe noire, ni treſſe blonde : & pour faire voir que je n'ai pas été le premier à qui ces ſortes de choſes ont déplû, il ſuffit d'apeller le fameux Balzac en témoignage. Maynard avoit mis dans la derniere des ſtances d'Alcippe, en parlant du Soleil,

Le grand flambeau qui l'embellit
Fera ſa tombe de ſon lit.

Comme il eut apris de nôtre Orateur, qu'on ne diſoit point, *le lit d'un flambeau*, il corrigea,

Le grand Aſtre qui l'embellit,
Fera ſa tombe de ſon lit.

parce qu'en effet nous diſons fort bien, *le lever & le coucher du Soleil, des Aſtres, le lit d'un ruiſſeau, d'une riviere*, &c. Vous pouvez juger ſi l'Auteur fameux qui a parlé de la perſecution de Neron à l'égard de ceux qui profeſſoient le Chriſtianiſme, à qui ce Monſtre faiſoit donner une chemiſe enduitte de ſoufre où il faiſoit mettre le feu, pour éclairer les Paſſans durant la nuit, s'eſt bien ſervi de ſon jugement, quoi qu'il eût infiniment de l'eſprit, quand il apelle chacun de ces martyrs dans ce triſte état ?

Une

Une torche qui crie, un flambeau qui se plaint.

Si cette vision peut être soufferte, on pourra dire en dépit de Quintilien, de Longin, d'Hermogene, & d'Aristote; *Une torche qui prie Dieu pour ses ennemis: Un flambeau qui tourne au Ciel toutes ses pensées*, &c. Malleville qui a écrit,

Sacré flambeau du jour n'en soyez point jaloux.

est tombé dans une faute pareille en un autre endroit, quand il a dit,

Mais quel excez d'orgueil, quelle aveugle furie
De blâmer le flambeau qui nous donne le jour.
Certes tout ce discours n'est que la rêverie
D'une fiévre d'amour.

C'est en effet rêver d'une étrange sorte, parce que les *flambeaux* ne sont dignes ni de loüange, ni de blâme; & que cette maniere de parler est non seulement contre la raison, mais contre l'usage, quoi qu'il aprouve *condamner, une porte, & une fenêtre.* Malherbe est tombé peut-être dans la même faute, dans l'Ode *Sur l'Attentat*

commis en la perſonne de Henri le Grand le 19. de Decembre, 1605.

O Soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un feſtin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Tu couchas aux rives du Gange ;
D'où vient que ta ſeverité, &c.

Quoi qu'il n'y ait preſque point de vers dans les deux ſtances, ſur lequel je ne puſſe faire quelque remarque, je me contenterai de celles-ci. *Emerveillable* n'eſt plus en uſage. *Faute* dit trop peu pour un crime que le Soleil ne pût eclairer. *Allûre*, pour le cours du Soleil, ne dit pas aſſez : & ton allure n'a ni affection ni connoiſſance, eſt ce que l'on nomme galimatias. *Ton allure eſt une action ſervile qui dépend d'une autre puiſſance*, eſt une expreſſion fort embarraſſée & fort obſcure. Mais voici une choſe qui me ſemble plus conſiderable. Quand il a dit, *ô Soleil ! ô grand luminaire !* il n'a dû rien dire qui ne pût être commun au Soleil, & au luminaire. Cependant un luminaire n'a point de ſeverité ; ne ſe couche point ; n'a ni connoiſſance, ni affection ; & il

ſeroit

ſeroit fort à craindre que l'on ne reprochât à Malherbe, qu'il a été veritable ſans y penſer, quand il ajoute dans la ſtance qui ſuit les deux autres dont il parle,

Mais ô Planete belle & claire!
Je ne parle pas ſagement:
Le juſte excez de la colere
Me fait perdre le jugement.

Petrarque a été repris ſur une figure pareille, pour avoir écrit dans un Sonnet. *Al Signor Stefano Colonna.*

Glorioſa Colonna in cui s'appoggia
Noſtra ſperanza, e'l gran nome Latino,
Ch' ancor non torſe dal vero camino
L'ira di Giove per ventoſa pioggia.

L'eſſere appoggio e ſoſtamento, dit Aleſſandro Taſſone à la page 33. & 34. de ſes Obſervations ſur les Rimes de Petrarque, *è proprio della colonna, & adeſſa ſi conviene il motto* PONDERE FIRMIOR, &c. *Pare improprietà il dire che la pioggia ed il vento non torcano le colonne del vero camino, poiche le colonne ne per vera, ne per falſa ſtrada camminano, ma ſempre ſtanno ferme, e di maniera che la pioggia ne'l vento non ſono atti à muoverle.* Sur ce principe, je condamnerois dans l'Othon

du fameux Corneille, le même Othon qui dit à Camille,

Avant qu'en decider, penſez y bien, Madame,
C'eſt vôtre interêt ſeul qui fait parler ma flamme.

& l'on m'avoüera qu'*agir*, ou quelque autre mot eût été plus propre, parce que la flamme ne parle point, quoi qu'ici *flamme* ſignifie *amour*; & que la plûpart de nos Poëtes ſans y prendre garde, n'écrivent preſque jamais autrement.

Je vous envoye les Billets folâtres que vous demande Mr. le Duc de Briſſac, & vous ſuplie de faire valoir à vôtre maniere le profond reſpect que j'ai pour lui.

BILLET FOLATRE.

JE vous l'ai dit plus de cent fois,
Plus de cent fois je pourrai vous le dire:
Et comme un rûme a derobé ma voix,
Permettez-moi de vous l'écrire.
Puis qu'on vous aime, aimez à vôtre tour:
Le tems de la jeuneſſe eſt celui de l'Amour,
Et c'eſt pour elle qu'il ſoupire.

Sans

Sans faire bruit,
Le tems s'enfuit
Avec vîteſſe.
Il nous conduit
Et jour, & nuit,
A la vieilleſſe.
Quelle triſteſſe.
Succede alors, à la triſteſſe
De n'avoir pas goûté le fruit
Dont l'Amour flatte la tendreſſe!
Mais trop tard ce Dieu nous inſtruit,
Qu'il faut aimer qui nous careſſe;
Et que ce n'eſt qu'à la jeuneſſe
A goûter le bien qui le ſuit..
Dans cet état, la vie eſt importune;
En quelque lieu qu'on aille on porte ſon tourment:
Et l'on ſe plaint, mais vainement
De l'Amour, & de la Fortune.

Pour vôtre bien,
Et pour le mien,
Songez y bien,
Car l'affaire eſt de conſequence.
Dieu ſçait combien
Sera grande vôtre ſouffrance;
Quand on fuïra vôtre entretien,
Et que pour payer ma conſtance,

Vous viendrez me faire une avance,
Qui ne vous servira de rien.

Le Tems qui change toutes choses,
Pour me venger, vous sçaura bien punir,
Et faire en vous tant de metamorphoses,
Que de vos lis & de vos roses
Il ne vous restera que le seul souvenir.

Par cet outrage,
Vôtre visage
A qui chacun va rendre hommage,
De chacun sera mépriſé.
Vôtre orgueil qui vous rend sauvage,
Ne pourra plus être excusé;
Et dans un si triste équipage,
Je suis mêmes fort abusé
Si le monde vous trouve sage
D'avoir eu pour vôtre avantage,
De si riches dons en partage,
Et d'en avoir si mal usé.

Puissent vos bons destins en dépit de l'Envie,
Pour vous faire goûter les plaisirs de la vie,
Vous inspirer d'autres desirs;
Et tourner vôtre cœur du côté des plaisirs,
Où la jeunesse vous convie.
A ces mêmes Destins je ne demande rien
Que l'honneur de vous plaire,

Puis-

Puiſque je ne connois ni de mal, ni de bien,
Que le mal & le bien que vous me pouvez faire.
Vous me direz peut-être avec emportement
Que je vous parle un peu trop librement,
Car vous êtes toujours altiere.
Quand vous ſeriez cent fois plus fiere,
Il n'eſt pas en mon choix de parler autrement.
J'étois bien reſolu de l'humeur dont vous êtes,
De couvrir ma douleur d'un ſilence diſcret;
Mais puis que c'eſt vous qui la faites,
Pourquoi vous en faire un ſecret ?
Dûſſiez-vous donc trouver mon amour criminelle;
Dûſſiez-vous pour jamais m'éloigner de vos yeux;
Juſqu'au dernier ſoupir je vous ſerai fidéle,
Et ſi je meurs pour vous, je meurs trop glorieux.
Vous avez beau dire, & beau faire,
Il n'en ſera ni plus ni moins.
Mon bonheur, mon amour, mes ſouhaits, & mes ſoins
Iront toute ma vie, à l'honneur de vous plaire.
Enfin c'eſt un arrêt du ſort,

Le

Le Tems, la Raiſon, ni la Mort
D'un ſi juſte deſſein ne pourront me diſtraire :
Et quand de vos mépris j'aurois mille témoins ;
Mon bonheur, mon amour, mes ſouhaits, & mes ſoins
Iront toute ma vie à l'honneur de vous plaire.
Vous avez beau dire, & beau faire ;
Il n'en ſera ni plus, ni moins.

Autre.

TOut change, & le tems à la fin
Changera vôtre humeur ſuperbe,
Mais ſouvenez-vous du Proverbe,
Aprés la mort, le Medecin.
Quand je ſerai par elle affranchi des alarmes
Que me donnent par tout vos rigueurs & vos charmes,
Peut-être, direz-vous les yeux moüillez de larmes,
Et le cœur froid comme un glaçon ;
Sans mentir, j'ai pitié de ce pauvre garçon,
Et j'en ſens dans mon cœur une douleur profonde.
C'étoit le plus zelé de mes adorateurs,
Le plus gay de tous les Auteurs,

Et

Et le meilleur enfant du monde.
Mais ni pour me pleurer, ni pour plaindre mon sort,
Ne croyez pas en être quitte.
Assurez-vous que dés la même nuit,
Je ne manquerai pas de vous rendre visite,
Et de vous reveiller par un étrange bruit.
Surprise alors d'une peur nonpareille,
Vous vous enfoncerez la tête dans les draps,
Et j'irai tout d'un coup, ou vous pincer le bras,
Ou vous presser le nez, ou vous tirer l'oreille.
Vous sentirez aprés, par un effort soudain,
Enlever vôtre couverture;
Et pour vous écrier en si belle posture,
Vous ouvrirez la bouche, & l'ouvrirez en vain.
Du lit, au même instant, vous sauterez peut-être,
Pour tâcher de gagner la porte, ou la fenêtre;
Et vous ni trouverez ni porte, ni volet;
Dans cet état, vous sentant renfermée,
Vous tomberez presque pâmée:
Et j'en rirai tout haut comme un Esprit Folet.
A mon ris de peu de durée,
Vous me connoîtrez aisément;

Vous

Vous reprendrez en ce moment,
Et la voix & le jugement,
Et ſerez un peu raſſurée.
Helas ! me direz-vous en me cherchant des yeux,
Ne revenez-vous en ces lieux,
Que pour me tourmenter d'une peine infinie,
Vous, qui de me ſervir étiez ſi glorieux ?
Mais ſi c'eſt par ma tyrannie
Que vous étes privé de la clarté des Cieux,
Du regret que j'en ai je ſuis aſſez punie.
Tout change ; & le Tems à la fin
A changé mon humeur ſuperbe :
Et je vous redirai triſtement le Proverbe,
Aprés la mort le Medecin.
Par des raiſons de rien vous croirez me ſurprendre :
Mais vous fermant la bouche, au lieu de vous entendre,
Je vous ſuivrai par tout ; & ſi juſqu'au matin,
Vous étes un peu mal ménée
Par un eſprit prompt & mutin,
N'en ſoyez pas trop étonnée,
Puis qu'il faut que chacun ſuive ſa deſtinée ;
Et qu'alors, je ſerai Lutin.
C'eſt à peu prés ainſi que vous ſerez ſervie
Toutes les nuits de vôtre vie,

Quand

Quand vôtre cruauté m'aura privé du jour.
Mais afin d'éviter une peine si grande,
Songez quelle faveur vous devez à l'Amour,
Et payez lui ce qu'il demande.
Vous sçavez aussi bien que moi,
Que je vis dés long-tems sous vôtre dure loi;
Que je souffre, que je soupire;
Que l'Amour s'est rendu par vos charmes puissans,
Le maître absolu de mes sens;
Qu'il fait mon desespoir comme il fait mon audace,
Que c'est à mes dépens que vous le nourrissez;
Et si vous ne l'adouciſſez,
Que pretendez-vous que j'en fasse?
En effet, depuis le moment
Que je vous sers en qualité d'amant;
Et qu'à tous mes desirs les vôtres sont contraires,
J'ai fait agir l'adresse aussi bien que l'Amour,
Pensant avancer mes affaires;
Et je suis avancé comme le premier jour.
Le Peuple, helas! voit mal ce qui se passe
Dans vôtre cœur, & dans le mien:
Mais comme il prend plaisir à me faire du bien,

Accor-

Accordez-moi la même grace.
Il veut que vôtre cœur ſoit le prix de ma foi ;
Que nous vivions tous deux ſous une même loi ;
Qu'à tout ce qui me plaît vôtre ame s'abandonne :
En un mot, il vous donne à moi,
Ne m'ôtez pas ce qu'il me donne.

Autre.

A La fin vôtre époux eſt dans la ſepulture ;
Et vous êtes en ſeureté.
Il a payé le droit à la Nature ;
O ! l'heureuſe & belle avanture,
S'il s'en fût plûtôt aquitté !
Au moins, ce tribut neceſſaire
Rend quoi que tard, vôtre eſprit ſatisfait.
En mourant, il a dû vous plaire :
Ceſt le ſeul bien qu'il vous a fait,
Et le ſeul qu'il vous pouvoit faire.

On dit cependant que vous avez pleuré à ſes funerailles ; & ſi j'euſſe été en état d'y aſſiſter, j'aurois pû faire la même choſe, parce qu'il m'eſt ſouvent arrivé de pleurer de joye. Si c'eſt pour lui-même que vous avez repandu des larmes, vous lui avez beau-

beaucoup plus donné qu'il ne meritoit; & si vos yeux n'ont été humides que par bien seance, toute Comedie qui passe au de-là des vingt quatre heures, est irreguliere. En verité vous feriez fort mal, si en secret vous ne rendiez quelques actions de graces à la fievre qui vous a défaite en un seul homme, d'un vieux tiran, d'un espion à lunettes, qui avoit le nez & le bord des yeux de la couleur de vos levres. Quand la Fortune vous le donna, elle vous fit un vilain present: & il n'y avoit que la mort qui fût bien capable de vous venger de la Fortune. Elle ne vous a pas trop mal servie, & vous lui avez cette obligation, que vous êtes libre, & que vous n'avez plus d'ennemi à craindre. Usez comme il faut de la liberté qu'elle vous laisse; & reparez en quelque façon le tems perdu, en menageant celui qui vous reste. Il y en a qui vous écriront d'un autre stile; & qui épuiseront toute leur morale à vous consoler. Mais ces gens-là sont mal informez de vos affaires, & je ne croi pas qu'ils souffrent beaucoup, s'ils vous assurent qu'ils prennent part à vôtre douleur. Pour moi, qui ne suis pas trop accoutumé à finesser, je vous declare assez franchement,

Que je prens part à vôtre joye,
Que s'il vous plaît de suivre mon conseil,
Vos jours à l'avenir seront filez de soye,
Et que vôtre bonheur n'aura point de pareil.
Défaites-vous de vôtre honte;
Que l'Amour desormais soit tout vôtre entretien:
Il n'est point de pudeur que ce Dieu ne surmonte;
Et depuis qu'il vous sert, il vous sert assez bien.
Vous y trouverez vôtre compte,
Et moi j'y trouverai le mien.

Avec tout cela, on vient de me dire, que le soir vous recevez des visites d'un certain homme qui a comme vous le ton de la voix fort languissant; la tête belle, la taille droite & avantageuse; & à qui rien ne manque des qualitez que vous estimez que d'être blondin.

Son cœur est tendre & son esprit est doux;
Et pour peu qu'il sente vos coups,
Il a la voix propre à se plaindre.
Il est peut-être à vos genoux,
Et je suis éloigné de vous,
Jugez si j'ai raison de craindre.
Mais pourquoi serois-je sans peur?
Puis que je suis absent; qu'il a dequoi vous plaire;

Et

Et qu'enfin des genoux au cœur,
Le chemin n'eſt pas long à faire.
Mille fois cependant je l'ai voulu tenter,
Et j'ai vû mille fois mon eſperance vaine.
Si cet Amant le trouve, il pourra ſe vanter
De n'avoir pas perdu ſa peine.

Au même.

VOici, Monſieur, ce que je vous lûs, il y a huit jours, & puis que Mr. de la M. vous le demande, il ne tiendra qu'à vous de le lui montrer.

Auſſi ſuis-je un ſquelette,
Et la violette
Qu'un froid hors de ſaiſon,
Ou le ſoc a touchée
De ma peau ſechée
Eſt la comparaiſon.

Je doute fort que l'on puiſſe dire aprés Malherbe, *la violette que le ſoc a touchée, eſt la comparaiſon de ma peau ſeche*, pour, *ma peau ſeche peut être comparée à la violette touchée du froid ou du ſoc.* Dans les ſtances pour Henri le Grand, il a écrit,

Nulle heure de beau tems ſes orages n'eſſuye,

Et

Et ſa grace divine endure endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la biſe ou la pluye
Bat exceſſivement.

Ceux qui ſe mêlent d'élever des fleurs, ne diſent jamais qu'une fleur *endure*, mais qu'elle *ſouffre*, ou qu'elle *patit*. Il a dit dans un Sonnet du Livre ſixiéme.

Comme tombe une fleur que la Bize a ſechée,
Ainſi fut abatu ce chef-d'œuvre des Cieux.

Le mot *abatu* eſt ici trop fort. Quoi qu'il en ſoit, j'ai lû dans la ſtance 85. du chant 9. de la Jeruſalem delivrée.

Perche vede (ahi dolor) giacerne ucciſo.
Il ſuo Lesbin quaſi bel fior ſucciſo.

& ailleurs en parlant d'Armide,

Come purpureo fior languendo more
Che 'l vomere al paſſar tagliato laſſa,
O come carco di ſuperchio humore
Il papaver ne l'orto il corpo abbaſſa;
Cosi, giù de la face à ogni colore
Cadendo, Dardinel di vita paſſa.

Petrar-

Petrarque a commencé un Sonnet par les vers suivans, sur la mort de Laure, & ce Sonnet est le 50. de la 2. Partie de ses Rimes.

Al cader d'una pianta, che si suelse,
Come quella che ferro o vento sterpe,
Spargendo à terra sue spoglie eccelse;
Mostrando al Sol la sua squallida sterpe.

Il y a peu de personnes, si les bons livres leur sont connus, qui ne voyent d'abord qu'ils ont tous visé aux vers du livre 9. de l'Eneïde.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Langueſcit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

ou à ceux du livre 3. des Silves de Stace.

Felix, ô si longa dies, si cernere vultus
Natorum, virideſque genas tibi justa dediſſent
Stamina: sed media cecidere abrupta juventa
Gaudia; florenteſque manu scidit Atropos annos:
Qualia pallentes declinant lilia culmos,
Pallenteſque roſæ primos moriuntur ad auſtros,

Aut ubi verna novis expirat purpura pratis.

Homere avoit dit dans le huitiéme Livre de l'Iliade.

Μήκων δ' ὥς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥτ' ἐνὶ κήπῳ
Καρπῷ βριθομένη νοτιῃ τε ἐαρινῇσιν.
Ὡς ἑτέρως ἤμυσε κάρη πήληκι βαρυνθέν.

La premiere penſée de Malherbe *ou le Soc a touchée*, eſt exprimée plus nettement dans Catulle.

Nec meum reſpectet ut ante, amorem,
Qui illius culpa cecidit, velut prati
Ultimus flos, praetereunte poſtquam
Tactus aratro eſt.

Ces conformitez ne ſont au plus que des lieux communs qu'on trouve par tout; & je ne me ſuis aviſé de vous les tranſcrire que pour venir de plus loin au vers de Catulle *qui illius culpa cecidit velut prati ultimus flos*, & pour montrer que les plus grands hommes ne ſont pas toujours heureux dans leurs conjectures. Voici donc l'obſervation de Scipio Gentilis, qui eſt ſur *Pratum* dans ſon petit livre qui a pour titre,

titre, *Originum ad Pandectas Liber singularis. Ulpianus lib. 8. ad Edictum: Pratum est in quo ad fructum percipiendum falce duntaxat opus est: ex eo dictum quod paratum sit ad fructum percipiendum. Plinius testatur*, il pouvoit encore ajouter Varron & Columelle, *antiquos prata*, parata *dixisse, quod verbum restituendum Catullo puto in illo Saphico ad Furium & Aurelium,*

Qui illius culpa cecidit velut prati.

carminis ipsa lex flagitat ut legamus antiquo more, velut parati. *De quo mirari satis non possum, à doctissimis illius Poetæ interpretibus ne uno quidem verbulo expositum fuisse*: omnesque omnium, quas viderim, *editiones, Prati præferre.* Tous les interprétes qu'il nomme sçavans, ont fort bien fait de n'y rien changer; & je m'étonne qu'étant lui-même sçavant, il n'ait pas pris garde qu'en voulant corriger ce vers, il lui a donné un pié de plus qu'il n'en doit avoir.

Voici l'autre observation sur ce vers.

Cours où tes pas aveugles te conduisent.

Dans toutes les Langues l'usage a fait passer d'un sens à un autre sens, les mots qui sembloient ne convenir qu'à un seul; &

c'eſt ainſi que les Grecs ont nommé *aveugles* des fontaines cachées, des treſors cachez, des playes profondes, des piés chancellants ou precipitez. Il eſt remarqué dans Heſychius, que τυφλὸς eſt même pris quelquefois pour *ſourd*. Les Latins qui les imitent preſque en toutes choſes, ont dit une voix *aveugle* ; & un bruit *aveugle* : & nous diſons un *bruit ſourd*, & *une voix ſourde*. Ils nomment *aveugle* l'entrée obſcure d'un lieu ; & nous diſons dans le même ſens, un *cabaret borgne*. Selon eux, une nuit noire eſt aveugle : ſelon nous, une lanterne qui n'a de lumiere que pour éclairer celui qui la porte, eſt une *lanterne ſourde*, & les Italiens l'apellent encore *lanterna cieca*. On nomme *louche* le vin qui peche en couleur ; une Salle *louche* que l'on n'a percée que d'un côté ; & j'ai vû en quelque endroit des oreilles *louches*, comme il y en a de *begues* dans Bayf :

ce n'eſt rien de merveilles
De perdre au jugement de ſi begues oreilles.

Pline apelle *ſourdes*, certaines teintures d'herbes qui ne ſont pas en trop grande eſtime ; des émeraudes *ſourdes* ou *aveugles*

gles qui n'ont point d'éclat ; d'autres pierres fines *sourdes* ou *aveugles* dont la matiere eſt *indigeſte*, c'eſt-à-dire, que le Soleil n'a pas bien cuitte, ou pour parler avec les maîtres de l'art, qu'il n'a pas encore bien meuries. Nos Joüalliers les apellent *sourdes*, ſi je ne me trompe ; & les Peintres nomment le degré de couleur par rapport au clair-obſcur, *un ton de couleur*. Quelques-uns apellent *aveugles* & *chaſſieuſes*, les lettres qui ſont preſque toutes effacées par l'humidité ; que l'on ne peut lire ; & l'on ſe ſouviendra du vers de Plaute,

perii ! proſpicio parum :
Os amarum habeo, dentes plenos, lippiunt
fauces fame.

de celui de Perſe,

Oſſa inodora dabit : ſeu ſpirent cinnama
ſurdum.

de celui d'Horace,

Fervida quod ſubtile exſurdant vina palatum.

Virgile a écrit dans le douziéme de l'Eneïde :

Incluſas ut quum latebroſo in pumice
Paſtor

Vestigavit apes, fumoque implevit amaro . . . . .
Volvitur ater odor testis, tum murmure cœco
Intus saxa sonant.

Sur quoi Scaliger a dit : *tria nova simul ; fumus amarus, oculis scilicet ; murmure cœco, quia clausæ apes ; ater odor, quia in fumo odor.*

Voila bien des bagatelles, & peut-être trop, pour si peu de chose. Mais quand je devrois pousser à bout vôtre patience, il faut, Monsieur, que je vous demande vôtre sentiment sur ce demi vers de Bernardo Cappello :

L'aër di luce è cieco.

de celui du Dante :

Io venni in luogo d'ogni luce muto.

Scipion Gentil, sur ceux de la Jerusalem delivrée.

Poi ch' ella in se torno, deserto e muto
Quanto mirar pote, d'intorno scorze.

a dit ; *Dante molto fuor dell' uso commune si serve del nome muto, Infer. V.*

Io venni in luogo d'ogni luce muto.

per-

perche vuol dire privo d'ogni luce. *Mà gl'è conceſſo à Poëti di uſare i vocaboli di un ſenſo per i vocaboli d'un altro. Si come fece Accio nel ſuo Chryſippo. Quid agam? vox illius eſt certe, idem omnes cernimus, i.e. audimus. Perche non penſo che Dante per riſpetto della rima, uſo i vocaboli nuovi, o trasformati, o improprii.* Il avoit déja écrit dans ſon troiſiéme chant de l'Enfer,

Si come io ſcerno per lo fioco lume.

C'eſt comme ſi nous diſions, une lumiere enrouée: *lumen raucum, lux rauca, lume manchevole, abbacinato in comparazion della voce ch' è fioca, e piana, e' imperfetta,* car c'eſt ainſi que les Academiciens de la Cruſca l'ont expliqué. Ils ont dit ſur le mot *abbacinato, obcœcatus, excœcatus*, &c. *per ſimil. ſi dice, Aria, Sole, Specchio, abbacinato, cioè ſenza luce e ſenza ſplendore*, &c. *L'Arioſto in ſimil propoſito;*

Con gli occhi abbacinati, e ſenza mente.

Le Marin a dit dans la Stance 121. du Chant 6. de ſon Adone.

Con mille odori abbagliano le nari.

Abbagliare, eſt *offuſquer*, *éblouïr*. *Metafora ardita* dit Tomaſo Stigliani dans l'Occhiale, *per lo trapaſſo da un ſenzo ad un altro. Pero fù biaſimato Dante dicendo* d'ogni luce muto. *Ne merita lode quell' altro autor, che dice in un Idillio,*

La roſa, il giglio, il gelſomino, e'l croco
Formavano odorifera armonia,

cioè, facevano concordevole miſtura di odori. Mais Girolamo Aleandri, ou plûtôt Angelico Aproſio qui a répondu à l'Occhiale, a fait aſſez voir que les lunettes du Stigliani n'étoient pas trop bonnes en cette rencontre, quoi qu'il ſe contente de quelques exemples, comme de *voce chiara*; *voce foſca*; *odore acuto*; *vin aſpro*; & des deux mots de Petrarque, *dolce, amara viſta.* Le même Angelico Aproſio ſous le nom de Sapricio Saprici, dans ſon *Veratro*, le pouſſe plus loin; & parmi beaucoup d'autoritez, il n'oublie pas celle de Marco Antonio Flaminio qui dans une élegie du Livre quatriéme de ſes Oeuvres Poëtiques, a dit,

Carmina ſic avida candidus aure bibit.

Cette derniere figure eſt fort commune; & les Hiſtoriens s'en accommodent, témoin

moin Tite-Live : *tum vero omnis ætas currere obvii, primusque oculis auribusque haurire tantum gaudium cupientes.* Les Poëtes s'en servent fort heureusement. Horace :

Sed magis
Pugnas, & exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Virgile, où il parle de Didon,

longumque bibebat amorem.

& nous pouvons dire, à son exemple,

Ce feu plaît à son cœur, il le boit par les yeux.

Il beuvoit par les yeux ce funeste poison.

Les Hebreux ont dit, *boire l'outrage*; *l'iniquité*; *le mépris*; *la calomnie*; & nous disons dans le stile familier, *boire un affront*; *boire une faute*: *S'il a fait la faute, il faut qu'il la boive.* Rien n'est plus commun que φαγεῖν ῥήματα, & le τὰ λεγόμενα καταπίνειν des Grecs; que le *bibere, gustare*, & *dicta devorare* des Latins.

Nimium libenter edi Sermonem tuum.

Inspexit molles pueros, oculisque comedit.

Nous disons, comme eux, *manger des yeux* : *devorer un livre* ; & quelqu'un est nommé par Ciceron, *librorum Helluo.* Qui eût jamais crû que du tems de Plaute une Courtisane eut vû *du nez ?*

Naso pol jam hæc quidem videt plus quam oculis.

que d'autres qui étoient aussi decriées, vissent *de la main ?*

Semper oculatæ nostræ sunt manus, credunt quod vident.

Ne vous souvient-il plus du Pseaume, où il est dit, *flumina plaudent manu ?* du verset du chapitre dix-huitiéme de la Genese ? *mors & vita in manus linguæ*; & parmi vous autres, n'avez-vous pas toujours *des paroles qui passent de main en main ?*

A Mr. de la Menardiere Lecteur de la Chambre du Roi.

VOus croyez, Monsieur, que *tenuis*,

Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor.

signifie en cet endroit, *tersa cute & nitida*: &

& je m'imagine que la remarque de Festus vous l'a fait croire : *Dies terſus*, dit-il, *pro ſereno* dictus ab antiquis ; de sorte que comme nous apellons *ſerein*, un Ciel ſans nuages, nous pouvons apeller du même mot, un front ſans rides, clair, net & poli. Torrentius eſt de vôtre opinion ſur le vers d'Horace : & il ne veut pas que le front de Lycoris, ſoit un front *petit*, mais uni, & pareil peut-être à celui de Bathyllus, que vous avez pû voir dans Anacreon; ou ſi vous le voulez, à celui d'Alcine,

Di terſo avorio erà la fronte lieta.

Cet Evêque ajoute que pour s'élargir le front, les Dames de ſon pays ont accoutumé de s'arracher les cheveux : encore, dit-il, que cette coutume ne ſoit pas reçuë par tout ; *nam Arnobius lib.* II. *adverſus Gentes*, *imminuere frontes nimbis, & fuligine obumbrare oculos*, *inter formæ curas poſuit*, *ſicut & de Circe illa Petronius Arbiter*, *frons*, *inquit*, *minima.* Octavio Ferrari qui a pris dans ſes Nôces de la Philologie, la deſcription que Petrone a faite de la beauté de Circé, a trouvé que ce front *petit* n'étoit pas laid, quand il a écrit, *modicæ frontis honorem nigerrimæ*

supercilia distinguebant. Mais comme je n'ai pas toute la disposition qu'il faut avoir pour souscrire à l'opinion de Torrentius, qui est la vôtre, j'ai à répondre qu'il s'agit ici d'expliquer Horace; qu'il importe peu si le front petit est l'aversion des Dames de Flandres. Il y a de l'aparence que les Scholiastes qui ont dit que *tenuis* n'étoit autre chose que *parva*, ne les avoient consultées en nulle maniere; & que Martinius est encore moins complaisant, quand sur le mot *Frons*, il ajoute au bas, *frons minor pulchriorem reddit. Ideo Horatius in Lycori tenuem frontem commendat.* Jules Cesar Scaliger l'explique de même; & quoi qu'il assure qu'il ne s'avisera jamais de dire; Qu'une personne a le front *petit*, quand il en voudra loüer la beauté, il est vrai pourtant que Martial n'a pas été de son goût, s'il en faut juger par le portrait qu'il nous a laissé d'un beau garçon.

Frons brevis, atque modus breviter sit naribus uncis.

Voyez ce que Ramirez de Prado a dit sur le vers de Martial; ce qui est remarqué dans le Plaute de Taubman, sur ces mots, *Tam magis est nimbata*: & trouvez bon que je vous renvoye à ce que Gonçale de Salas

Salas nous aprend des Dames de ſon pays, ſur le *petit* front de la Circé de Petrone. Il vous dira de quelle maniere elles s'accourciſſent le front ; & vous fera voir qu'anciennement, on n'a pas moins eſtimé les fronts *petits* qu'on les eſtime encore aujourdhui. Cet Eſpagnol confirme ſon explication par un paſſage de Lucien, tiré du Dialogue de Glycere & de Thaïs, & par un autre *Des Amours*, du même Auteur. J'ai même pris garde que Lucien aprés douze ou quinze lignes du dernier paſſage qu'il allegue, Callicratidas ajoute, Que les femmes ne ſe ſervoient de cet artifice, & de pluſieurs autres dont il parle, que pour ſe rendre plus belles. Il eſt donc certain que les Anciens donnoient ordinairement à *frons*, l'épithete de *brevis*, *modica*, *tenuis*, *anguſta*, &c. pour en faire connoître la beauté : qu'ils employoient tout ce qu'ils avoient d'invention pour le diminuër, & pour l'acourcir : & je vous prie de vous ſouvenir des *Garcettes* de la vieille Cour.

A la demande que vous me faites pourquoi Horace n'a pas mis *fronte minima* s'il a voulu dire, *petit* ? j'ai à répondre que *tenui* eſt incomparablement plus beau pour l'oreille : & je vous demande, pourquoi il n'a pas mis *nitida*.

Insignem nitida fronte Lycorida,

s'il a écrit selon la pensée de Torrentius & la vôtre ?

Sur ce que vous dites que les fronts *pudiques* sont toujours *grands*, témoin ce vers,

Frons alta frons honoris & pudentiæ
Genuina sedes.

je répons encore que l'on ne doit point expliquer *alta* de la maniere que vous l'expliquez ; & que celui-là traduiroit fort mal, qui traduiroit, *le grand front est le siege de la pudeur*. Je sçai qu'un Poëte, pour témoigner qu'une personne avoit perdu toute honte, a dit que cette personne *n'avoit point de front* ; & nous le disons aussi bien que les Latins. Mais vous êtes trop intelligent pour ne pas sçavoir que la bouche, le front, le nez, &c. sont pris souvent pour l'air du visage : & il seroit inutile de vous alleguer le vers d'Asinius Gallus contre un Grammairien fort impudent, & fort effronté, *sfacciato*, *sfrontato* ; le passage de Ciceron, *Si Appii os haberem* ; le *durum os* de Terence, le *frons inverecunda* de Tertullien ; le Ἐλέπ@ Ατικον d'Aristophane, & le μυκτὴς Ἀτικὸς du Lucien. Vous sçavez encore que les personnes qui ont le front grand, sont pesantes,

fantes, paresseuses, selon Aristote; que cette espece de front, μέγα περιφερὲς σφενώδες est une marque de la derniere stupidité. Il semble pourtant que nôtre ami Mr. Chapelain ait eu égard dans le portrait qu'il a fait d'Agnès, au vers que vous alleguez.

Agnès demeure seule en sa chambre dorée,
Qui de brillans miroirs tout autour est parée;
Et de quelque côté qu'elle tourne les yeux,
Y voit l'objet de tous le plus delicieux.
En la plus haute part d'un visage celeste,
Les glaces lui font voir un front grand & modeste,
Sur qui vers chaque temple, à boüillons separez,
Tombent les riches flots de ses cheveux dorez.

Quoi qu'il en soit, ce n'est nullement par les Modernes, qu'on doit expliquer les Anciens dont le goût a été different du nôtre pour les yeux, pour les cheveux, & pour le front. Celui que vous marquez a quelque chose de plus singulier, que cet autre qui fit donner à quelques Romains le nom de *Frontones*, comme il y en eut qui furent nommez *Capitones*, pour

pour leur groſſes têtes ; *Naſones* , pour leur grand nez, & *Labrones* pour leurs groſſes levres. A prendre les choſes au pié de la lettre, vous verrez même qu'il y a une difference fort conſiderable entre avoir le *front grand* & *le front haut* : & vous trouverez dans Adamantius & dans Polemon, que ceux qui ont le front de la ſorte, *altam*, ſont fiers & opiniâtres : & le *frons demiſſa* qui eſt ſon contraire, eſt le front d'une perſonne ſupliante, ſelon Ariſtote, & la marque d'une ame abatuë par la mauvaiſe fortune, ou par la douleur. Lors que dans Stace, Venus elle-même louë le front de Violantille,

celſæ procul aſpice frontis honores,

elle ajoute,

Huic quamvis cenſus dederim largita beatos,
Vincit opes animo.

& ce *frons alta* ou *celſa*, n'eſt autre choſe que *Vultus altus*,

Rejecit alto dona nocentium
Vultu.

En effet, toutes les perſonnes qui ont le

cœur

cœur haut, *animum celsum*, ont de l'honneur ; & leur ame eſt entierement oppoſée à ces ames baſſes,

O curvæ in terras animæ & cœleſtium inanes.

Le témoignage de leur conſcience leur donne un air fier, hardi, & libre qui découvre leur vertu ſur leur viſage : & nous diſons ordinairement de ces perſonnes, *Qu'elles vont toujours le viſage ouvert, & le front levé.* C'eſt à peu prés, cet air noble & grand de l'illuſtre & malheureuſe Timoclée dont Plutarque parle dans la vie d'Alexandre ; cet air de grandeur que Claudien repreſente en peu de mots,

Quæ propior Sceptris facies ?

que Seneque decrit dans l'Hippolite,

Sed iſte quiſnam eſt, regium in vultu decus
Gerens, & alto vertice attollens caput ?

qu'on peut remarquer dans les Portraits, que les Grecs & les Latins ont fait de Junon ; le τὸ εἰδος ἄξιον τυραννίδος d'Euripide ; le même que le Guarini trouvoit dans le Cardinal Aldobrandin.

Gia

Già nel ſembiante il fior ne ſpunta, e moſtra
La fronte, un no ſo che d'alto e divino
Che fia maturo un diadema d'oro.

Voyez ſi cela vous ſatisfait, vous qui connoiſſez toutes choſes, *prima fronte*, & qui étes

Vir magnus & altus.

Au même.

JE viens d'achever de lire vôtre Poëtique où vous traitez Caſtelvetro d'une étrange ſorte : & peut-être qu'autrefois vous n'y euſſiez pas trouvé vôtre compte, s'il eſt vrai ce que Paſquin lui a reproché en quelque endroit, *Qu'il paſſoit de la langue aux mains, de la plume au fer, de l'ancre au ſang; & qu'il ait fait aſſaſſiner un fort galant homme qui avoit pris la liberté de lui contredire.* Aux cinq grandes feüilles que vous avez euës, j'ajouterai ſeulement deux objections, quoi qu'elles ne ſoient pas fort importantes.

Et qui frigidum
Septena Tanain ora pandentem bibit,
Et qui renatum pronus excipiens diem,
Tepidum rubenti Tygrin immiſcet freto.

Là-

Là-même vous dites que l'on pourroit accuſer Seneque de n'avoir pas été trop bon hydrographe, quand il a penſé *que le Tigre ſe jettoit dans la Mer Rouge.* Le Tigre qui a ſa ſource au pié des montagnes de l'Armenie, coule au midi ; ſepare l'Aſſyrie qui lui eſt à l'Orient, de la Meſopotamie qui lui eſt à l'Occident ; reçoit l'Eufrate de ce côté-là ; ſe couppe en deux branches ; raſſemble ſes eaux ; paſſe dans les Marais, ou Lacs Chaldaïques ; ſe rend enfin dans le Sein Perſique par deux embouchures : & tout l'Ocean de l'Inde qu'on a diſtingué par les noms de Gangelique, de Perſique, & d'Arabique, étoit anciennement apellé *Mer Rouge.* Je ne ſuis point pour les Scholiaſtes qui ont rejetté cette faute pretenduë de Seneque ſur une femme peu entenduë dans la Carte ; qui ont voulu même qu'il ait été fort judicieux d'avoir mal parlé du Tigre, *ex perſona mulieris imperitæ*, comme Virgile a fait dire à un Berger,

Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim.

parce qu'il le ſupoſe comme impoſſible. S'il étoit permis de faire des fautes par bienſeance, il n'y en a point qu'on ne pût défen-

défendre. Il faut toutefois demeurer d'accord que les plus grands hommes de l'Antiquité ont été sujets à des pareilles bevuës, témoins ceux qui ont pris le Pò pour le Rhône, trompez par la ressemblance d'*Eridanus* & *Rhodanus*; qui ont confondu la Ligurie avec la Gaule Narbonnoise, & les Pyrenées avec les Alpes. Pour voir de quelle maniere ils ont peché contre l'Histoire, contre la Geographie, contre la Chronologie, contre la memoire, & le jugement, on n'a qu'à lire ce que Vossius a écrit sur cette matiere dans sa Poëtique: & vous seriez bien plus étonné, si je vous marquois toutes les fautes que les premiers Peres de l'Eglise ont faites sur ces sortes de matieres. Quoi qu'il en soit, quand vous avez mis,

Et qui renatum pronus excipiens diem;

vous avez heureusement évité *prorsus* qui ne vaut rien; mais vous pouviez écrire *primus* aprés les Editions les plus correctes.

Dans la même page, vous dites encore sur ceci,

& per immensum mare,
Motura remos Alnus.

que *cet arbre est trop grêle & trop mince pour*

pour fournir ces groſſes tables dont l'on bâtit les navires. Outre qu'on doubloit pour le moins ces tables, vous pouviez vous ſouvenir des trois mots de Stace,

Alnus amica fretis.

du vers de Virgile,

Tunc Alnos primum fluvii cenſere cavatas.

& de cet autre de Claudien,

Qui dubiis auſus committere fluctibus alnum.

Il faut bien que vous en ayez entendu la ſignification, en citant vous-même ce demi vers de Lucain,

& fluctibus aptior alnus.

Mais que direz-vous contre Vitruve qui veut que ce bois ſoit admirable pour les navires, parce que l'eau ne le pourrit point? & Scaliger en donne la raiſon en quelque endroit de ſes Exercitations contre Cardan. Il étoit encore bien plus malaiſé de paſſer la Mer, les Torrens, en des écailles des Tortuës; en des écorces d'arbres, & ſur des Roſeaux liez enſemble:

&

& vous ſçavez ce que les Hiſtoriens Grecs, & les Latins ont dit des Tortuës, ce que dit Lucien de l'écorce du Papyrus. Pour les barques faites de Roſeaux, Heliodore en a decrit la fabrique ; & Diodore fait cette remarque particuliere, Que ces vaiſſeaux duroient fort long-tems, & qu'ils n'étoient point ſujets à la pourriture. Il y en a eu même de Jonc, ſi l'on s'en raporte à la bonne foi de quelques anciens : & les Relations modernes témoignent que l'on ſe ſervoit, il n'y a pas encore long-tems, de pareils vaiſſeaux dans les deux Indes. Ce qui ſuit, me paroît un peu plus conſiderable.

Je n'ai point douté que Vigenere n'aît été hardi, quand je vous ai dit qu'il l'avoit été ſur ce vers d'Homere,

Ἔ̓λαβε πορφύρεον θάνατον καὶ μοῖρα κραταίη.

pour avoir écrit que ce Poëte nomme *empourprée* la mort violente & ſoudaine, ſur ce fondement, que pour avoir la liqueur des *Pourpres*, il falloit la tirer de ces poiſſons quand ils mouroient ; ou les tuer ſi bien d'un ſeul coup, que l'on ne pût les faire languir. Il a eu ſur Hermes & ſur Gebber, des viſions auſſi étranges que ſur Ho-

Homere & sur Philostrate, quoi qu'il eût l'esprit parfaitement beau, & qu'il sçût quelque chose de plus que les belles Lettres. J'aime bien mieux croire ce que vous croyez avec beaucoup d'autres, qu'ici πορφύρεος θάνατος est *mors atra*; & j'avouë que c'est la pensée du Scholiaste. Mais pour peu que vous vous donniez la peine de le consulter, il vous dira qu'il l'entend encore d'une autre maniere; & vous en pouvez juger par cette copie,

Purpuream vomit ille animam.

car outre que la plûpart des Anciens étoient fort persuadez que l'ame étoit dans le sang, le sang qui tient de la chaleur & de la couleur du feu, n'est nommé *ater* que quand il a été repandu & refroidi.

Mais, Monsieur, m'écrivez-vous serieusement, quand vous m'assurez que dans la plûpart des Auteurs Latins & des Auteurs Grecs *purpureus* & πορφύρεος signifient presque toujours *noir ?* Vous sçavez pourtant d'où les *Porphyrogennetes* prirent leur nom, car encore que selon Luitprand, Constantin fit bâtir un palais nommé *Porphyra*, destiné à l'accouchement des Imperatrices, ce Palais fut toutefois ainsi apellé selon quelques-uns, parce

que

que les Princes y étoient ordinairement reçus dans la Pourpre ; ou peut-être même qu'ils étoient nommez *Porphyrogennetes*, quand ils étoient declarez *Auguſtes*, quoi qu'enfans, & qu'on leur faiſoit porter la pourpre. Vous pouvez juger ſi la couleur noire eût été alors de ſaiſon, puis qu'elle étoit tout-à-fait bannie des lieux de rejoüiſſance : & vous pouvez bien vous ſouvenir de la remarque de Meurſius ſur ces mots de Lycophron,

πᾶς δὲ λυγαίαν λεῶς
Ἐθνῆς.

& du reproche de Ciceron à Vatinius, *Quis unquam cœnavit atratus?*

Vous parlez du *Purpureus*, du *Cyaneus*, ou *Cæruleus* ; & vous allez ſi vîte pour moi, que ſi vous n'aviez la bonté de m'attendre un peu, je n'aurois pas l'honneur de vous ſuivre. Vos pas ſont proportionnez à vôtre taille ; & à mon égard, ce n'eſt pas marcher, c'eſt courir. Pour vôtre vers de Sappho qui découvre de quelle couleur eſt le lit de Proſerpine, il eſt certain que le κυάνεος des Grecs, eſt le *niger* des Latins en cet endroit. J'ai remarqué même dans l'Alceſte d'Euripide, que Pluton a les ſourcils de la couleur du lit de ſa

ſa bien-aimée. Il eſt vrai encore, que νεφέλη κυανέη n'eſt autre choſe que μελαίνη.

Δὴ τότε κυανέην νεφελὴν ἔσησε Κρονίων
Νηὸς ὑπὲρ γλαφυρῆς ἦχλυσε δὲ πόντον ὑπ' αὐτῆς.

Il falloit bien que cette nuée κυανέη fût noire, puis que la Mer en fut obſcurcie. Virgile a dit,

Olli cæruleus ſupra caput aſtitit imber,

dans le même ſens qu'il employe peut-être cette épithete pour la barque de Charon,

Cæruleam advertit puppim.

& qu'Annibal Caro dans la verſion de ce Poëte, a renduë par noire.

& la ſua negra cimba
Alor rivolſe.

Avec tout cela, j'ai de la peine à vous avoüer que κυανοῦν χρῶμα ſignifie preſque toujours *couleur noire*: & pour me ſervir de l'exemple que vous m'alleguez, je ne penſe pas qu'on doive traduire, *Nep-*

tune aux cheveux noirs, où il eſt nommé κυανοχαίτης, lui qui a les yeux pers, bleus, ou de couleur d'eau, ſi l'on s'en raporte à Minucius Felix & à Ciceron. En effet, quoi qu'on ait traduit Ποσειδῶνα κυανοχαίτην, *Neptunum Nigricomium*, il eſt bien conſtant que Philoſtrate & Lucien ont pris ou d'Heſiode, ou d'Homere, cette épithete; & que c'eſt par ces derniers, que nous devons expliquer les autres. Voici à peu prés de quoi il s'agit.

τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον
Ταῦρες παμμέλανας Ἐνοσίχθονι
κυανοχαίτῃ.

Le Guarini a traduit,

Hic maris ad littus ſolennia ſacra fiebant,
Mactabantque nigros Neptuno, in littore tauros.

Mais il a oublié, comme vous voyez, l'épithete qui fait entre vous & moi la difficulté. Celui qui a interpreté ces paſſages, l'a traduit de cette ſorte en dépit des interpretes & du Scholiaſte qui a rendu κυανοκαίτῃ par σελανοχρῶτι,

Qu'on

Qu'on immole à Neptune aux cheveux azurez,
Des taureaux au poil noir sur ces autels sacrez.

& Vigenere dans ses remarques sur Philostrate, au Tableau de Palemon, l'explique de même, *Sur le bord de la Mer, ils sacrifierent des taureaux entierement noirs, à Neptune aux cheveux azurez.* Vous ne devez pas trouver étranges ces cheveux bleus, vous, Monsieur, qui en avez donné de pers à Portune ou Palemon, dans l'épigramme qui est à la tête de toutes celles que vous avez imitées des Grecs.

Deux Dieux, & deux mortels d'immortelle memoire,
Le Maitre de la Foudre, & le Dieu des beaux vers,
Ophelte encore enfant, Portune aux cheveux pers.

Sa barbe étoit de la couleur de ses cheveux, selon Apulée; *Adsunt filiæ chorum canentes, & Portumnus cærulis barbis hispidus.* Celle de Glauque est la même chose, si l'on en croit ce qu'en dit Ovide, quoi qu'elle soit blanche dans Philostrate.

Hanc ego, tunc primum viridem ferrugine barbam, &c.

Peut-être, que vous en connoissez le traducteur :

Basta che'l marin Dio restò contento
Di pormi in mar, frà suoi beati e fidi,
E questa verde e lunga barba al mento,
E questa nova chioma haver mi vedi.

& les Nereides vous sont connuës.

Nos cantabimus invicem
Neptunum, & virides Nereidum comas.

J'ai encore de la peine à croire que le Dragon qui étoit sur le Bouclier d'Agamemnon, fut noir.

Κυάνεος ἐλέλικτο δράκων.

Un interprete l'a fait bleu-Turquin : & treize vers auparavant, Homere avoit dit,

Κυάνεοι δὲ δράκοντες ὀρωρέκατο πὸτ δειρὴν
Τρεῖς, ἑκάτερθ' ἴριστιν ἐοικότες.

ce qui prouve bien que le *Cyaneus* n'est pas toujours noir, puisque l'Arc-en-Ciel ne le fut jamais. Je pourrois porter les choses plus loin, & vous demander, si les champs sont noirs ?

Et tunc ſicut equus qui de præſepibus altis
Vincla ſueis magneis animeis abrumpit, & inde
Per ſeſe campi fert cærula, lætaque prata.

Si le Ciel eſt noir ?

Quæque freto cava cæruleo cortina receptat.

Unus erit quem tu tolles ad cærula Cœli Templa.

& vous ſçavez bien comment Lucrece appelle ces Temples, c'eſt-à-dire, ces eſpaces de l'air, ou du Ciel.

Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa.

Ajoutez que *cæruleus* dans ſon origine n'eſt autre choſe que *quaſi cæluleus* ; & que κυάνεος, eſt ſelon Heſychius, εἶδος χρώματος ἐρυθροειδές, quoi que ce dernier Grammairien témoigne auſſi, qu'il ſignifie quelquefois noir, c'eſt-à-dire, comme l'expliquent des interpretes, de la couleur de la pourpre noire. Mais je ne ſuis point de ces violens qui tâchent de perſuader la verité par la force. Il n'y a

point de tyrannie dans nôtre commerce, & je fais si peu d'état de ces bagatelles, que je porterai toujours vôtre écharpe, de quelque couleur qu'elle puisse être, rouge, ou noire; verte ou bleuë.

Sur ce que vous dites de l'origine de TRAGEDIE, je ne puis m'empêcher de vous transcrire ce que j'ai lû dans le commentaire d'Alde Manuce, sur ce vers de la Poëtique d'Horace.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

& Tzetzès dans ses Prolegomenes sur Lycophron, aura pû lui fournir cette pensée. Quoi qu'il en soit, vous pourrez juger que je me trouve toujours du loisir de reste, quand je dois répondre à quelqu'une de vos lettres. *Vulgatam opinionem*, dit Alde Manuce, *fortasse non veram secutus est Horatius: quasi ἀπὸ τοῦ τράγου, καὶ ᾠδῆς dicta sit tragoedia, quod hircus victoribus tragœdis præmium daretur. Commenticia res, & satis absurda; quis enim, quæ fabula non vulgaris industriæ, nec minimæ artis est, utpote cum Regis aut Ducis, aut magni certe viri personam actor sustineat, in ea præmium putet hircum fuisse propositum? quam similius*

lius veri est non τραγωδιάν sed τραχωδίαν à principio vocatam esse, quasi τραχὴν ὠδήν, quod esset aspera cantilena, quia res asperas, difficiles ac tristes complecteretur ? Usus postea nomen hoc, ut multa corruunt, & pro τραχωδία, τραγωδία, dixit, unde commentum de hirco manavit ? Nec minus absurda videtur eorum opinio qui τραγωδίαν apellatam malunt ἀπὸ τῆς τρυγὸς, quod eam agerent perunctis fœcibus ora, ut infra dixit Horatius. Nam fieri potuit omnino, ut juvenes facie fœce illita, de plaustro ridicula dicerent : sed agendas nobilium virorum, aut feminarum personas, tantum abest, ut obtegenda fœce, ac dissimulanda facies videatur, ut etiam toto corporis habitu, & vestitu histriones inter se distingui necesse sit : quare vel aliud de fœce commentum falsum esse, vel ad ridicula dicta, quæ de plaustris jactari solita essent, non ad tragœdiam, quæ ridendi materiam nullam habet, pertinere existimemus. Satyri autem, quibus à principio locus in tragœdia non fuit, admisceri cœpti sunt, non ut tragœdiæ pares essent, verum ut intercinentes jocorum illecebris, & dictorum acumine, spectatorem detinerent, &c. D'autres croyent que le mot de tragedie est venu de τρυγετὸς *vendange*,

parce que la tragedie fut inventée dans cette saison, ou que dans les Jeux tragiques, on immoloit à Bacchus, un *Bouc* qui est un grand ennemi des vignes. Je n'apuye, Monsieur, ni sur l'opinion de ces derniers, ni sur celle de Tzertzès, ou d'Alde Manuce, ni sur la vôtre qui est la commune, & la plus suivie : & je ne veux ni prendre parti, ni vous contredire. De quelque lieu que vous fassiez venir *tragedie*, l'origine en sera toujours chez moi la trés-bien reçuë ; & je ne me broüillerai jamais avec vous pour des minucies.

Au même.

JE n'ai rien trouvé de plus surprenant ni de plus beau que les sommaires du premier livre de Mr. Gel- ; & je n'en ai pas plûtôt vû le fond que je me suis souvenu de ce Cardinal qui parut beaucoup en Angleterre, par les males & par les valizes de velours qu'il faisoit porter sur ses mulets, & qui cependant n'étoient remplies que de paille, de foin, & d'étoupe. Vôtre ami n'est riche qu'en aparence ; & comme il promet sans rien donner, il peut être apellé le *Prometteur*, aussi justement que cet *Antigone* que vous connoissez.

noiſſez. Il ne s'éloigne jamais plus du but que quand il y viſe ; & qui l'attaquera par ſa diction, l'attaquera toujours par ſon foible. S'il parle d'un Philoſophe de l'Academie, ou de quelque Pere de l'Egliſe, d'un homme qui mépriſe genereuſement la mort, ou d'un autre qui la ſouffre pour la Religion ; il a pour l'un & pour l'autre les mêmes loüanges, & ne traite gueres plus dignement celui qui meurt pour la Foi en Jeſus Chriſt, que celui qui ſe devouë à ſes Dieux Penates. Ainſi dans la gloire qu'il ſe mêle de diſpenſer, il en uſe à peu prés comme Alexandre qui pour témoigner la reconnoiſſance des ſoins qu'avoit pris ſon Precepteur pour le rendre grand en toutes manieres, lui fit bâtir une Ville ; & qui ne fit pour ſon Precepteur, que ce qu'il fit pour un chien, & pour un cheval.

P. 4. *Ce jeune amant qui fut transformé en une fleur alors inconnuë, & qui depuis a porté ſon nom.* Il veut parler de Narciſſe ; & il croit ſans doute d'aſſez bonne foi, que c'eſt de ce jeune amant que le Narciſſe a tiré ſon nom & ſon origine. N'avoit-il point lû en quelque endroit, ce qu'a écrit un ancien Poëte nommé Pamphile, Que Proſerpine cueïlloit des Narciſſes avant que ce jeune amant fut

encore au monde. Ces mots de Pline sont assez connus quand il traite du Narcisse qu'il distingue de celui dont la fleur est rouge. *Hunc stomacho inutilem, & ideo vomitorium, alveosque solventem, nervis inimicum, & caput gravantem, & à νάρκη dictum, non à fabuloso puero*, &c. On apelle cette fleur, *Narcisse*, dit Plutarque, parce qu'elle engourdit; & c'est pour cette raison qu'elle est nommée par Sophocle, *la Couronne des Grands Dieux*, c'est-à-dire des Dieux qui sont sous la terre. Vous aurez pû lire dans un Idylle de Theocrite, qu'Europe étant entrée dans les prés avec les Dames de sa suite, y cueillit des Narcisses d'une merveilleuse odeur: & le *Narcissus Poeticus* de Pena & de Lobel ne conclud rien en cette rencontre.

Son zele n'est gueres plus beau que ses conjectures, quand pour l'honneur du Christianisme il veut qu'on étouffe tous les noms des Divinitez anciennes; & quand il dit, p. 6. *que c'est une curiosité qui n'est bienseante qu'aux gens qui ne parlent des faux Dieux, que parce qu'ils ne connoissent pas le Dieu veritable.* Pour qui a-t-il pris jusques ici, Justin le Martyr, Theophile, & Theodoret? Minucius Felix, Arnobe, & Lactance n'en font-ils point voir les images & les statües? Ne

parle-

parlera-t-on jamais de l'Amour, ni de quelques autres passions ? De toutes les Vertus Intellectuelles & Morales, parce qu'elles ont été déifiées? Bannira-t-on de l'Astrologie & de la Chymie, Jupiter, Saturne, Mars & Venus? Et que deviendront les Chats, les Oignons, &c. qui ont été le premier objet du culte & de la Religion de certains Peuples ? N'est-il plus permis de nommer les Pâles Couleurs, ou la Fievre, parce que ces maladies ont été déifiées aussi bien que la Santé ? Serons-nous ennemis par cette raison du Ris, de la Paix, de la Pieté, de la Concorde, de la Foi, de la Jeunesse, du Repos, de l'Abondance, & de la Victoire?

Sa hardiesse ne vaut pas mieux que son zele, quand il avance dans la même page, *Que l'on fit bien autrefois de ruiner les Lettres pour établir plus seurement la Religion.* Saint Paul, comme vous sçavez, Monsieur, ne veut pas que cette Philosophie qu'il nomme *vaine*, devienne la regle de nôtre salut. Mais il y a une autre Philosophie dont il n'a jamais condamné l'usage. Quelques interpretes ont crû en effet, que cette Philosophie trompeuse regardoit Simon le Magicien, ou Apollonius de Tyane & ses Disciples, ou Epicure qui avoit nié la Providence. S'il eût été ne-

ceſſaire pour être Chrêtien, de renoncer à la lecture des Livres anciens, Saint Auguſtin dans ſa Cité de Dieu, & Lactance dans ſes Inſtitutions Chrêtiennes, n'auroient point fait choix de tant de Sentences étrangéres qu'ils ont alleguées. Saint Paul même eût fait conſcience d'employer une penſée d'Aratus; une autre d'Epimenide; eût eu en horreur de canonizer un vers de Menandre qui d'ailleurs étoit un homme de mauvais exemple, quand nous n'aurions que le témoignage qu'en rend Ovide:

Dum fallax ſervus, durus pater, improba lena
Vivet, dum meretrix blanda, Menandrus erit.

Si Monſieur G. trouve étrange que l'on ait ſanctifié des Temples Payens, & que l'on faſſe entrer l'Or des Infidéles dans le Sanctuaire; qu'il condamne encore de trés-grands Saints qui ont aſſuré que la condition des ignorans eſt au deſſous de celle des bêtes. Qu'il regarde comme un hérétique, l'un des premiers Peres de l'Egliſe pour avoir nommé la Philoſophie, *Un Catechiſme à la Foi.* Qu'il fulmine contre ce Concile qui ordonna ſelon Gratien,

tien, que l'on établiroit des Ecoles afin que l'on y enſeignât les Arts Liberaux & les belles lettres, *puis que c'eſt par le moyen des Docteurs que nous recevons les Ecrits & les commandemens de Dieu.* Aprés cela, il peut aprouver ce que l'on faiſoit, il n'y a pas encore long-tems, en Italie, où l'on crioit avant que l'on aſſemblât le Conſeil de Ville, *Fuori, fuori i litterati*; & loüer cette proclamation de Naples, *che tutte le putane, Scholari, &c. & altre perſone infame eſcano fuora.* Je pourrois m'étendre & m'engager ſur cette matiere, ſi je ne craignois point qu'on me reprochât d'avoir amené un grand atirail pour me rendre maître d'un paſſage qui n'eſt défendu que par un aveugle.

Voudriez-vous bien encore ſouſcrire, à ce qu'il dit, Qu'Ariſtote a généralement connu toutes les ſciences, & qu'il n'a point laiſſé à ceux qui ſont venus aprés lui de découvertes à faire ? Comment ne s'eſt-il point ſouvenu de l'Imprimerie, de la Bouſſole, de l'Artillerie, de la Poudre, de nos Horloges & de nos Montres ſonnantes? N'a-t-il point ſçû que les Medecins & les Chimiſtes trouvent tous les jours des choſes qui n'ont été connuës ni des Grecs, ni des Latins ? Que par des Lunetes on a découvert quelques étoiles

qui avoient été cachées aux yeux de l'Antiquité la plus éclairée? Je n'ai pû lire le reste de son manuscrit que je vous renvoye; & vous m'obligerez de ne plus charger pour moi nôtre Messager de ces dissertations ridicules qui ne valent pas le port qu'elles coûtent. Le mot de l'Ecriture, *Vous avez mal employé de bonnes heures*, n'est pas échappé de vôtre memoire; & c'est un reproche que je ne pourrai jamais éviter tant qu'il y aura des ignorans qui feront des Livres, & que vous me prierez de voir leurs sottises. Le tems m'est trop cher; & la complaisance que j'ai pour vous, merite bien que vous en ayez quelqu'une pour moi.

Je ne puis répondre fort precisément à la demande que vous me faites, parce qu'il est dangereux de prendre parti dans les démélez de cette nature; que je n'aime rien comme le repos, & vous sçavez que je me suis confessé à vous sur cet article. J'oserois pourtant vous soutenir, & méme à ceux dont vous me parlez, qu'il y a une difference fort considerable entre Mr. de Girac & Mr. Costard: Que celuilà porte & apuye son coup de toute sa force; que l'autre broüille, & ne pare point: ou pour m'expliquer plus ouvertement, que Mr. Costard fait tout ce qu'il

qu'il peut pour resister par des lieux communs à la verité & à la raison ; & qu'il se contente de nier ce que l'autre prouve. Usons encore de la premiere figure. L'un charge & renverse tout ce qui lui fait de la resistance : l'autre se releve le mieux qu'il peut, & dispute ce qu'il est assuré de ne point avoir. Le vainqueur s'étonne de la foiblesse de son ennemi ; & le vaincu ne raille pas de mauvaise grace.

Au même.

APrés vous être rendu d'assez bonne foi, sur *les petits fronts*, est-il possible, mon cher Monsieur, que vous reveniez encore à la charge ; Vous alleguez le vers de Stace sur *Glaucia*,

Et castigata collecta modestia frontis.

& dites que *Castigata* en cet endroit signifie un front qui n'est ni trop grand, ni trop petit ; qui est sans défaut. Mais vous ai-je écrit que les Anciens ont aimé les fronts qui étoient trop grands, ou trop petits ? Et pensez-vous qu'en ce qui regarde la beauté, ils n'ayent point eu d'égard aux proportions ? Comment ne vous

étes-

êtes-vous point avisé d'alleguer le vers de Quintus Serenus ?

Si castigatas studium est præstare mamillas.

& de me dire qu'elles ne doivent être ni trop grandes, ni trop petites, pour être belles ? De quelle maniere les voulez-vous, car je vous declare que je serois encore pour celles dont il est parlé dans une élegie de Maximien,

Urebant animum duræ stantesque papillæ,
Et quas astringens clauderet una manus,

Vous revenez sur le Cyanée ; & ne voyez pas que sans y penser, vous me fournissez tout ce qu'il me faut pour vous convaincre dans le seul passage que vous alleguez pour vous défendre. Je soutiens donc encore une fois, que par le κύανε@, nous devons entendre, au moins ordinairement, nôtre *couleur d'eau* ; & que ceux qui depuis peu vous ont rapporté, comme vous le dites, que la proüe des navires dont parle Homere, étoit noire, ne les ont vûs qu'avec de fort mechantes lunettes. Les anciens se servoient de trois couleurs prin-

principales pour peindre la prouë de leurs vaiſſeaux, de vermeillon, & de blanc de plomb ou de ceruze, ce qui peut être juſtifié par pluſieurs paſſages. Ils avoient une autre couleur, c'eſt le κύανος, ou la couleur d'eau, qui eſt mêlée de vert & de blanc. Homere nomme κυανοπρῳρείας, dit ſon Scholiaſte, *les vaiſſeaux dont la prouë eſt peinte de la couleur de la mer* : & c'eſt dans le même ſens qu'Ariſtophane les nomme κυανεμβόλους, s'il faut en croire ſon interprete. Vegece remarque en quelque endroit, qu'il y avoit des navires peints de cette couleur ; & qu'on ne l'employoit pas ſans raiſon, *ne exploratoriæ naves candore prodantur*, dit-il, *colore veneto qui maris fluctibus ſimilis, cera qua ungere ſolent naves, inficitur.* Dans le paſſage d'Appien, où il eſt dit que Ceſar paſſa d'Hippone en Strongyle, l'Interprete a fort bien traduit, *præmiſſis exploratoriis Liburnicis*, parce que ces ſortes de vaiſſeaux étoient peints de couleur d'eau, pour la raiſon qu'en marque Vegece : & cette couleur *veneta, glauca, viridis, Thalaſſica, Cumatilis*, eſt proprement nôtre *verd de mer*, comme *thalaſſica* & *cumatilis* le font aſſez voir.

Sur

Sur le mot de Virgile, vous dites que je ſuis difficile à contenter ; & que je pourrois bien être de l'opinion de Donat ſans me faire tort. C'eſt vous, Monſieur, qui vous faites tort, & qui en faites à ce fameux Precepteur de Saint Jerôme, quand vous ne le diſtinguez point par ſon ſtile ; quand vous le prenez pour un Grammairien ſans diſcernement, ſans choix, & ſans goût ; & que vous lui faites aprouver un mot que condamneroit un écolier qui n'auroit qu'un peu de ſens commun, & une lecture fort mediocre. Mais ſi c'eſt Donat qui a écrit la vie de Virgile, aprenez moi par quelle raiſon il a trouvé beau le mot du Poëte qui dit à Auguſte, *Qu'apparemment il étoit fils d'un Boulanger*, parce que ſur de certaines conjectures que l'évenement juſtifia, l'Empereur lui avoit fait donner plus de pains qu'il n'en avoit eu au commencement, & que n'en avoient quelques autres, qui comme lui avoient emploi dans ſon écurie. Virgile avoit trop de jugement pour faire une faute de cette nature : & il étoit trop reconnoiſſant, trop delicat, & trop modeſte, pour payer d'injures & d'ingratitude les nouvelles graces de ſon bienfacteur. Ce n'eût pas été une raillerie, mais un reproche : & le Domeſtique n'auroit pas gagné par

cette

cette insolence l'estime du maître qui n'ignoroit pas que ses ennemis le faisoient passer ouvertement pour le petit-fils d'un Boulanger. *Verum*, dit Suetone, *M. Antonius despiciens etiam maternam Augusti originem, proavum ejus Afri generis fuisse, & modo unguentariam tabernam modo* PISTRINAM ARICIÆ EXERCUISSE, *objicit. Cassius quidem Parmensis quadam epistola non tantum* PISTORIS, *sed etiam ut nummarii nepotem sic taxat Augustum*, MATERNA TIBI FARINA, *si quidem ex crudissimo Ariciæ* PISTRINO *hanc finxit manibus collyro decoloratis, Nerulonensis*, ou *Nemorensis Mensarius.* Aprés cela, il vous est permis de prendre parti: & le plus beau, si je ne me trompe, est de se rendre à la verité quand on l'a connuë.

Au même.

QUe voulez-vous de moi, sur Didon, & que puis-je vous répondre à son égard? Si vos demandes sont aussi obscures quelquefois que les réponses pretenduës des anciens Oracles. Elle étoit fille de *Mettin*, *Matgen*, ou *Metrès* fils de *Badezor* qui eut pour pere *Itzobal* ou *Ethbaal* Roi

Roi de Sidon dont l'impie *Achab* Roi d'Iſraël épouſa la fille nommée *Jezabel* ou *Izebel* qui fut jettée par une fenêtre, & dechirée par les chiens, ſelon le témoignage de l'Ecriture. Pour la chaſteté de la premiere, j'en ſuis convaincu auſſi bien que vous, ſur la bonne foi des Hiſtoriens: & Virgile qui a fait une galante de Didon, a été, ſelon nôtre maniere de parler, moins charitable qu'Homere, qui de Penelope en a voulu faire une honnête femme. Avant que de me chicaner ſur celle-ci, voyez Acron, ſur ce vers d'Horace,

Sponſi Penelopes; nebulones.

Tzetzès ſur ceci de Lycophron,

ἡ δὲ Ϛασσάρα

Σεμνῶς κασωρεύσασι κολαινεῖ δόμους
Θοίναισιν ὅλβον ἐκχέασα τλήμων Φ.

la ſeconde partie du *Veratro*; & l'Arioſte dans ſon trentiéme & trente-cinquiéme chant de ſon Poëme. Pan n'eſt-il pas même le fils de Mercure & de Penelope, ſelon quelques-uns? ou ſelon d'autres, n'eſt-il pas venu des faveurs derniéres qu'elle accorda ſans beaucoup de peine à tous les galants qui s'aviſerent de lui en comp-

compter? Medée qui n'eut d'amour que pour la Vertu, ce que je pourrois justifier, est representée comme une cruelle & une infame, par Euripide, s'il est vrai pourtant qu'il n'y ait point eu deux Euripides, & deux Medées. Le même Poëte a fait passer pour un méchant homme Etheocle, dont Eschile a fait un homme de bien: & ce dernier, & Stace ont traité d'impie & de scelerat, Capanée qu'Euripide louë pour sa douceur, pour sa franchise, & pour sa justice. Lucrece a eu ses partisans; & si les voix étoient bien comptées, il y en a peu qui seroient pour elle. Artemise même, si l'on s'en raporte à un ancien Grec, eut aprés la mort de son mari une si violente passion pour un jeune homme qui ne l'aimoit point, qu'elle lui creva les yeux de dépit, & se précipita de desespoir. Tout cela veut dire que la Verité n'est pas le partage de la Poësie, & que l'on trouve quelquefois des fables jusques dans l'Histoire. La Flatterie & la Médisance ont été de tous les siécles: & ceux qui écrivent en prose ou en vers, se laissent conduire par leur caprice, par leur intérêt, ou par leur plaisir. Ils ont deux plumes, l'une d'or; l'autre de fer, comme quelques-uns des Italiens & des François s'en sont vantez: & malheur à ceux qui

qui se rencontrent sous cette derniere. Joseph qui a passé jusques ici parmi les Sçavans, pour l'Historien le moins suspect, a fait son procez, & l'a fait à tous les autres, quand il a dit, que pour écrire l'Histoire fidélement, il falloit n'avoir ni parens, ni amis, ni patrie, ni Roi.

Pour l'Egiptienne de quinze ou seize ans,

qui sur un teint d'ébeine
Laissoit negligemment flotter sa tresse d'or.

je ne sçai pas bien si les cheveux blonds ou roux s'accommodent parfaitement avec un teint noir. Mais celui qui dit que les cheveux blonds ou roux ne sont pas les cheveux d'une Egiptienne, ignore sans doute, jusqu'où s'étendent les privileges de la Poësie, & les caprices de la nature; & il ne s'est pas souvenu que le beau Medor avoit les yeux noirs, le teint blanc, & les cheveux blonds ou roux.

Due mori ivi fra gli altri si trovaro,
D'oscura stirpe, nati in Tolomitta
De quai l'istoria per essempio raro
De vero amor', è degna esser descritta, &c.
Cloridano e Medor si nominaro, &c.

Cloridan cacciator tutta sua vita

Di

Di robusta persona era & isnella
Medoro havea la guancia colorita,
E bianca, e grata ne la eta novella.
Non era faccia più gioconda, e bella.
Occhi havea neri, e chioma crespa d'oro,
Angel parea di quei del sommo Choro.

Mais quoi que le teint de l'Egiptienne soit à peu prés de la couleur des yeux de Medor, & qu'elle m'ait plû, je m'empêcherai bien pourtant de la comparer à cette autre Egiptienne qui étoit couchée sous un pavillon superbe, accompagnée de petits enfans parez comme les Amours; & des Dames de sa suite qui representoient les Nereïdes & les Graces dans cet état,

Cleopatre parut si belle,
Que Venus même à ce qu'on dit,
Quoi que d'une race immortelle,
En pensa mourir de depit.

L'Epigramme,

Accordez moi Philis trois baisers pour tout bien:
Vous en recevez un; vous m'en donnez un autre.
Ah! c'est trop peu Phylis, ou rendez moi le mien,
Ou du moins reprenez le vôtre.

est

est imitée du Latin d'Owen.

Basia da duo, Philli, mihi; tria si dare non vis
Oscula, da saltem tot quot habes labia.
Das unum, sumisque, negas duo basia Philli,
Vel mihi redde meum; vel tibi sume tuum.

Mais celle-ci n'est pas tout-à-fait ce que vous pensez.

Ne vous étonnez pas que le Dieu de Cythere
Donne à Philis, & son arc, & ses traits:
Il trouve en elle tant d'atraits,
Qu'il la prend pour sa mere.

En voici peut-être l'original.

Quid, gnatum cœdit Venus? arcum perdidit. Arcum!
Quis rapuit? Thusco Flavia nata solo.
Qui factum? petit hæc: dedit hic; nam lumine formæ
Deceptus, matri se dare crediderat.

& vous voyez que vôtre memoire qui vous trompe peu, ne vous a pas été trop officieuse en cette rencontre. L'Idylle, le Rondeau, & le Madrigal sont de l'auteur de ces versions.

Idylle

Idylle imité de Bion

Α μεγάλα μοί Κύπρις, &c.

JE dormois d'un profond ſommeil,
Quand la Déeſſe de Cythere
Me dit, inſtrui, Berger, cet enfant nonpareil;
Et tout d'un coup à mon réveil,
Je vis l'Amour, & ne vis plus ſa mere.
Auſſi-tôt je repris mes premieres chanſons;
Et je tâchai par mes ruſtiques ſons
D'aprendre à cet enfant que tout le monde admire,
Qu'Apollon, par un art auſſi rare que beau,
Fut inventeur du luth; Mercure, de la lyre;
Minerve de la flutte, & Pan, du chalumeau;
Mais de ces chants communs il ne faiſoit que rire:
Et ſans ceſſe, il flattoit mon eſprit curieux
Des amours de Venus, des Hommes & des Dieux.
Alors, par un malheur dont j'ignore la cauſe,
Ce que je lui montrois m'échappa de l'eſprit;
Je retins tout ce qu'il m'aprit,
Et ne chante plus autre choſe.

MADRIGAL

Pour une belle Egiptienne.

BEau chef-d'œuvre de la Nature,
Qui croyez dans ma main voir ma bonne avanture,
Vous l'y cherchez bien vainement:
Elle eſt dans vôtre cœur écrite ſeulement.
Et pourvû qu'à mes vœux il ne ſoit point contraire;
Vous pouvez la dire aiſément;
Il vous eſt aiſé de la faire.

RONDEAU.

JE ne ſçaurois être toujours en quête:
Vous preſenter Requête ſur Requête;
Soir & matin brûler pour un glaçon;
Semer toujours ſans eſpoir de moiſſon,
Et contre un mur me rompre enfin la tête.

Lors que l'Amour travaille à ma conquête;
Et qu'il vous dit rendez ce qu'on vous prête,
Vous le payez avec cette chanſon,
Je ne ſçaurois.

Un tel refus m'épouvante & m'arrête,
Car ce refrein qui n'eſt pas trop honnête,
Eſt pour un cœur un étrange ameçon.
Quoi!

Quoi ! jour & nuit souffrir de la façon ?
Ma foi, Cloris, je ne suis pas si bête.
Je ne sçaurois.

Au même.

LA pensée de Chiron *qui vint au monde, à cheval*, n'est ni meilleure, ni plus serieuse que celle de *Centaurus se ipsum equitans* : & je doute qu'elle plaise à d'autres..... à moins qu'ils ne soient du goût d'Eustathe qui a trouvé beau, *equus ructans hominem, & homo cacans equum.* Jugez si ce *cacans* eût été souffert de ceux qui sont delicats jusqu'à condamner le *Dorica castra* de Virgile, & le *punica castra* de Tite-Live, parce que ce vilain mot s'y est rencontré. Il est vrai pourtant que Saint Ambroise & Tertullien n'étoient pas si scrupuleux que ces derniers ; qu'ils ont nommé de certaines gens, *cacabacios*, & vous sçavez ce que c'est que *cacabare*, κακκαβίζειν : qu'à Rome il y avoit une Déesse nommée *Caca* sœur de *Cacus*, selon Lactance : & Servius vous en pourroit dire des nouvelles sur le huitiéme de l'Enéide. Dans ma jeunesse, j'aurois été de l'opinion d'Eustathe & de..... Mais je suis revenu, il y a long-tems, de ma passion

pour ces sortes d'extravagances, & pour les expressions qui viennent d'une imagination débauchée. Par cette raison, je ne voudrois pas apeller le Crepuscule, aprés Vannetti,

Candido Camerier del Re Ruggiante.

ni aprés le Marin,

Forier del bel mattin.

ni les *navires*, aprés ce dernier, *des montagnes courantes & vagabondes*,

Fugaci Olympi, e vagabondi Atlanti,
Alpi correnti, e mobili Apennini.

ni aprés lui, le *Taureau*, *le superbe Duc du Troupeau Cornu*,

Superbo Duca del cornuto armento,

ni appeller le *Belier*, avec le même Vannetti, *le Marquis des peuples à laine.*

Il Marchese del popolo lanoso.

Voudriez-vous bien nommer *les Oiseaux?*

De l'Ocean de l'air les poissons emplumez.
Pennuti pesci dell' aereo mare.

Mu-

Muſiciens des Bois & Poëtes ailez.
Poeti alati & muſici ſelvaggi.

ou le *Roſſignol*, *la Sirene des Bois ?*

La Sirena del boſco il Roſſignuolo.

Je dirois encore moins, des brebis qui paiſſent l'herbe,

Et les ciſeaux des dents de ces douces barbieres (rivieres.
Tondent les verts cheveux du bord de nos
manſuete barbiere
Che toſate co' i forbici de' denti, &c.
E del fiume vicin lungo le rive,
Tondono i verdi e teneri capelli.

Diriez-vous d'un Heſtre ?

Vidi da lungi un Briarco Selvaggio,
Dico un ramoſo faggio.

d'un Cyprés ?

Piramide de' boſchi, arbor gigante
E Tribuno del Popol de le Piante.

En vous joüant, vous pourriez peut-être nommer le *Coq.*

La Trompette du jour, l'Horloge des Villages.

mais je suis sûr que vous ne voudriez pas nommer *les abeilles*,

Des Trompettes ailez, & des Tambours volans.

Ces expressions Italiennes sont remarquées dans l'Occhiale du Stigliani : & j'en ai vû d'autres qui sont à peu prés de même nature dans quelques anciens. En effet, il y en a eu d'assez hardis pour nommer les Matelots, *des cavaliers* ou *des postillons de mer*; les Navires, *des oiseaux de bois*; les lieux âpres & élevez comme les rochers, *les verruës de la terre* : & Tertullien à l'exemple de Marc Caton, nomme les Perles, *les verruës des huitres ou des coquilles*. Un autre apelle le Tonnerre, *la Trompette du Ciel*, ou *de Jupiter*: & je ne voudrois pas dire aprés Demadès, que les murailles sont *les habillemens des Citez*, quoi que nous disions, *dementeler une ville*, & *une ville revêtuë de murailles*. Cornificius nommoit *des Liévres armez de casques*, les gens de guerre qui l'avoient abandonné dans une bataille; & je n'appellerois point pour l'imiter, ceux qui fuyent quand il faut combattre,

Des liévres cavaliers, des liévres fantassins.

Je

Je n'appellerai point le Soleil, aprés Orphée un *Titan illustre*; & me contenterai de nommer la Lune, aprés Malherbe,

Des mois l'inégale courriere,

sans ajouter,

Sæclorum mater equestris.

Ces sortes de visions ne me tentent plus: & le même auteur qui a fait de l'Audace la plus merveilleuse des Déesses,

Ἀκέσ: Τολμῆς ἐπφανεστέρα Θεὸς,

a fort bien dit,

Τὰ πολλὰ τολμᾶν πόλλ' ἁμαρτάιειν πιεῖ.

pour avertir que les plus hardis font ordinairement les plus grandes fautes. En effet, le Sublime ne va pas si haut: & l'on donne bien souvent dans le ridicule, quand on croit donner dans le merveilleux. Le ..... qui s'étoit proposé d'imiter Balzac, pour avoir voulu plus faire que lui, n'a rien fait qui vaille: & le Pere Senault de l'Oratoire disoit plaisamment que c'étoit *Balzac en Pantalon.* Vous sçaurez de nôtre illustre ami de Saumur, s'il aprouve

toutes ces imaginations extraordinaires, lui qui ne peut souffrir qu'on ait appellé Longin, *une Bibliotheque vivante*; & qui soutient que cette figure ne vaut pas mieux que celle-ci, *Longin est une Bibliotheque qui boit & qui mange; qui dort & qui veille.* Il est au moins assez vrai-semblable que Longin même qui dans son Traité s'est raillé de Gorgias pour avoir nommé les Vautours, *des Sepulcres animez*, ne pouvoit manquer de reprendre Eunapius qui l'appelloit *une Bibliotheque vivante.* Il est vrai encore, que Brebeuf n'avoit pas bien vû la Remarque de Longin, quand il écrivoit dans sa Pharsale,

Ces oiseaux dont la gorge est de sang alterée,
Qui du sang des Romains a fait souvent curée,
Ces tombeaux animez, ces sepulcres volans,
Vont se gorger de meurtre en ces funestes champs.

Sepulcres volans, vaut bien moins encore que sepulcres animez. Monsieur Godeau pourroit bien avoir peché contre cette regle, quand il a dit parlant aux Vieillards,

Troncs sechez, Sepulcres mouvans,
Qui n'êtes ni morts, ni vivans.

Mais

Mais comme cette expreſſion a été loüée de tout le monde, je n'oſerois condamner l'Evêque, ni me revolter contre le Rheteur.

Au même.

J'Ai dit, Monſieur, & le dis encore; qu'il eſt difficile de paraphraſer des Epigrammes, ſans leur ôter de certaines graces qui leur ſont propres: & ſi les plus courtes ſont les meilleures, il y a toujours moins de ſûreté à les commenter, qu'à les traduire. Vous en jugerez par deux exemples: & je vous prie de vous ſouvenir de, λέριοι κάκοι, &c.

Ceux de Leros ne valent rien;
Hors Patrocle pourtant qui malgré ſa naiſſance,
A paſſé juſqu'ici pour un homme de bien.
Mais quand avec Patrocle on a fait connoiſſance,
Encore trouve-t-on qu'il tient du Lerien.

C'eſt la penſée de Phocylide; & vous avouërez que c'eſt aller droit au ſens du Poëte. Mais d'un Diſtique qui n'eſt pas entier; j'en fais cinq vers; & c'eſt un peu trop. Je n'ai qu'à tirer le ſecond exem-

ple de Lucien sur la mort de Callimaque Παῖδά με πενταέτηρον ἀκηδέα, &c. Vous traduisez;

A peine avois-je cinq années,
Quand libre & sans regret, je les vis terminées
Par un promt accident qui vint borner leur cours:
Ne pleure point mon avanture,
La vie est de telle nature,
Que celui qui vit peu de jours,
Peut dire que ses maux sont courts.

Velius l'a tournée de cette sorte:

Quinquennem rapuit miserum immiserabilis Orcus
Curarum vacuum nomine Callimachum.
Sed me flere cave, nam paucos ut brevis annos
Vixi, sic vitæ pauca siniſtra tuli.

Lucien a fait une Epigramme de quatre vers: Velius n'en a plus fait que Lucien: & pour l'étendre jusques à sept vers, vous lui ôtez ce qu'elle a de force: & elle n'en a plus, pour peu qu'elle en perde. J'aurois soutenu ce que je n'aurois pû fortifier: & sans chercher de certains detours qui ne

sont

ſont ni dans le Grec, ni dans le Latin, qui ne diſent point que Callimaque mourut ſans regret, & que ſa vie fut terminée par un accident qui *la borna*, j'aurois traduit,

Libre de tous ſoucis, je ſuis mort à cinq ans;
Mais ne me pleurez point, je ſuis digne d'envie.
Comme j'ai vécu peu de tems,
J'ai peu de tems ſenti les malheurs de la vie.

J'ai perdu avec beaucoup d'autres bagatelles, les huit ou neuf Stances dont vous me parlez : & je ne ſçai par quelle avanture ceci a pû être conſervé dans vôtre memoire.

Et nous voyons que la Vertu
Ne va plus qu'aprés la Fortune.

Il n'eſt pas de ſi mauvais exemple que vous le croyez : & ces deux vers en expliquent ſeulement la moitié d'un autre,

Virtus poſt nummos.

Quand vous auriez aſſez mauvaiſe opinion de mon jugement & de mon cœur, pour me demander, qui des deux eſt, à mon avis, le plus deſirable ou des richeſſes, ou

de la Vertu ; n'attendez pas que je vou
réponde avec un Ancien à qui l'on fit l
même demande, *J'en doute encore, parc
que je voy tous les jours des sages & de
vertueux qui sont aux portes des Riches.* S
j'avois écrit, *que la Vertu ne doit alle
qu'aprés la Fortune*, je n'aurois pas été
moins impie que le Poëte qui veut que
nous donnions aux Richesses nos pre-
mieres & nos plus importantes pensées ;
& qu'ensuite nous songions à la pieté.

Πρώτιστα πλὴν εἶπα δ' εὐσεβήσομεν.

J'ai dit seulement, *nous voyons que la Ver-
tu ne va plus qu'aprés la Fortune* : & en
cela je reproche aux hommes leur aveugle-
ment & leur injustice. Les Declamations
de cette nature se trouvent dans tous les
Auteurs de l'Antiquité sainte & profane ;
& si la réponse que je vous fis, il y a un
mois, ne vous a point mis en mauvaise
humeur, je suis à comprendre sur quel
principe vous m'avez fait cette objection.
J'en use avec vous, comme j'en use avec
nôtre ami de Saumur, qui me donne par
sa complaisance la liberté qu'il auroit droit
de prendre sur moi par son merite. Sans
balancer, je l'ai rendu maître de mon Grec,
de mon Latin, & de mon François ; il me
prête

prête tout ce qui me manque ; & paye quelquefois de remercimens la hardieſſe que j'ai de le contredire.

Ces deux ou trois mots de vôtre billet, la bonne Madame de..... m'ont empêché de lui faire voir l'article où vous parlez d'elle, de peur qu'elle n'expliquât en mauvaiſe part *la bonté* qu'il vous plaît de lui donner : & vous ſçavez que *Bon* & *Bonne* ſont pris quelquefois d'une étrange ſorte. Si l'on s'arrêtoit à la propre ſignification des mots, tout iroit bien ; mais les origines des Grammairiens, & les definitions des Philoſophes ſont inutiles où regne l'Uſage. Les noms de *Pedant*, d'*Heretique*, de *Paraſite*, de *Sophiſte*, de *Moine*, &c. étoient autrefois des noms honorables : & il n'y a point de Maître d'Ecole, qui voulut être apellé Pedant ; point de Philoſophe attaché à une Secte particuliere, qui affectât le nom d'Hérétique : point de Pourvoyeur ou de Convié à quelque feſtin, qui voulut être nommé Paraſite ; point de petit ou de grand Declamateur qui ne s'offençât ſi on le faiſoit paſſer pour Sophiſte ; point de Portier de Couvent, qui ne rejettât le titre de Moine. A prendre les choſes au pié de la lettre, *Roy* & *Tyran* ont la même ſignification ; & Jupiter eſt apellé dans Orphée,

Ἄιθερος ἠδ' αἰδῆς, πόντου, γαίης τε τύραννον.

Tyran des Mers, des Cieux, des Enfers, de la Terre.

& quel eſt le Roi? Quel eſt même le Seigneur, ou le Gentilhomme qui ſouffriroit qu'on le traitât de Tyran; & que ce titre lui devint commun avec le plus grand de tous les Dieux de l'Antiquité? Avec tout cela, ſi vous croyez que Madame de .....ne puiſſe expliquer le mot de *Bonne* par celui de *ſimple*, vous me l'aprendrez; & je lui lirai, ou lui ferai lire l'article qui la regarde en particulier. Mais ſouvenez-vous qu'elle a pour le moins autant de fierté que celui qui prit un pareil compliment pour une injure: *Hic autem ſe etiam tribuere mihi multum putat, quod ſcripſerit Optimum Conſulem: Quis enim jejunius dixit inimicus?* Pour le reſte, je ne ſçai de quelle maniere je m'y dois prendre: la Propoſition dont il s'agit, doit être traitée avec beaucoup de delicateſſe,

Perche altramente andria ogni coſa in zero.

& ſans vos avis,

Ruſticatim ego illam tangam, nam urbanatim neſcio.

Je

Je ſçai pourtant bien que la Demoiſelle à qui vous avez donné le nom d'Angelique, & dont je viens de voir le portrait dans la *Secchia Rapita.*

Bruni gli occhi, e capegli; e rilucenti
Roſe, e gigli il bel volto; avorio il petto:
Le labra di rubin; di perle i denti;
Et d'Angelo ha la voce, e l'intelletto.

Je ſçai, dis-je, que la Demoiſelle n'eſt nullement touchée de vos lettres; & qu'elle nomme opiniatreté à lui écrire, ce que vous apellez exactitude. Ce n'eſt pas qu'elle ne connoiſſe vôtre merite: & il eſt certain qu'elle vous eſtime. Mais vôtre tendreſſe ne lui plaît pas; & j'en trouvai hier au ſoir, ſans y penſer, la veritable raiſon dans le Roland amoureux du Boiardo qui parlant de Ferragut *del color, com' il carbone*, qui eſt à peu prés vôtre couleur, conclud nettement,

E per queſto ad Angelica non piacque,
Ch'ella voleva ad ogni modo un biondo.

Au même.

PUis qu'il vous plaît de me réveiller de l'aſſoupiſſement que vous condamnez, vous

vous verrez d'abord si mon reveil est plus commode que ma letargie. Les vers de la Conception de la Ste. Vierge sont bien tournez ; & il y en a de magnifiques en quelques endroits. Mais cette Invocation ne me plaît pas.

Vierge Reine du Ciel, immortelle Uranie.

Je sçai qu'Ascanio Grandi a écrit dans son Poëme Heroïque de Tancrede,

De le Muse del Ciel Musa Reina
Che serbi il fior Virgineo, e che pur desti
Giunta all' humanità prole Divina,
E di lampi, e di Sol t'adorni e vesti, &c.

& que Chrysostomo Talenti a dit dans une chanson,

Inclita Musa, il cui sovran valore
Sù l'Angeliche trombe, in Ciel risuona
Ch' in Empireo Elicona
Il crin de Stelle, il sen di Sol t'indori, &c.

Le Chiabrera dans son Amadeide, a fait cette invocation,

Musa ch' alma Corona al crine adorno
Tessi di Stelle, e di bei lampi ardenti,
E dal Cielo, ove fai dolce soggiorno
D'ammirabile Spirto empi le menti
D'Amadeo, &c.

Le

Le Taſſe n'en a point fait de difficulté.

O Muſa, tu che di caduchi allori
Non circondi la fronte in Elicona &c.
Tu riſchiari il mio canto, &c.

& dans les Poëmes Italiens cette Invocation eſt ſi commune, que l'on n'en trouve preſque jamais d'autre. Il eſt pourtant vrai que l'épithete de *Muſe*, attribuée à la Sainte Vierge, eſt infiniment au deſſous d'elle : & quoi qu'ayent pû dire les Commentateurs en faveur du Taſſe, il y a des gens qui ne peuvent croire qu'il ait écrit raiſonnablement en cette rencontre. Sa Jeruſalem conquiſe qui vaut beaucoup moins que ſa Jeruſalem delivrée, a quelque choſe de plus ſuportable ſur cet article: & vous n'étes pas aſſez chicaneur, pour aller d'abord à la ſignification d'*Uranie*, parce que la Vierge ne ſeroit au plus, que la premiere & la plus chaſte de toutes les Muſes dont la pudeur a été ſuſpecte à quelques Poëtes : & vous voyez que les conſequences en ſeroient horribles. Vous ſçavez quel eſt l'uſage & la proprieté des Epithetes ; & il en eſt parlé, ſi je ne me trompe, dans le troiſiéme livre de la Rhetorique d'Ariſtote. Je condamnerois par cette raiſon, le vers de Petrarque,

E che il nobile ingegno, che dal Cielo

Per

Per gratia tien de lo' mmortale Apollo.
ô vivo Giove
Manda priego 'l mio in prima che 'l ſuo fine.

& ceux de Luigi Alamanni,

Più triſta è la cagion quel ſommo Giove
Quel che di nulla fe la terra e 'l mare
Che 'l Ciel, le Stelle, e me contempra e muove.

Vôtre Caſtelvetro dans ſa Poëtique, & dans ſon Commentaire ſur Petrarque, a fait une obſervation particuliere ſur les deux expreſſions du même Auteur; & dit qu'il ſemble que ce Poëte les ait adoucies & temperées, quand il ajoute *Immortel* à Apollon, pour ſignifier Jeſus Chriſt; & que voulant apeller Dieu, *Jupiter*, il lui donne l'épithete de vivant, pour le diſtinguer du Jupiter qui a été inhumé à Crete. Mais l'indulgence de Caſtelvetro n'eſt pas excuſable; & il s'eſt lui-même trop adouci dans une choſe qui avoit beſoin de toute la force & de toute l'aigreur de ſa Critique. Je ſçai pourtant bien qu'en quelque endroit Tertullien a nommé Dieu, *le vrai Promethée*; que l'on a fait ſervir ces paroles à la mort de Jeſus Chriſt, *le grand Pan eſt mort*; & je pourrois

rois ajouter deux ou trois passages de même nature. Cependant, ces libertez ne font point d'exemple, parce qu'il falloit se servir alors contre les Payens des mêmes armes dont ils se servoient pour combattre les premiers Fidéles. Que les Peres & les Docteurs de l'Eglise étoient contraints d'aller chercher quelquefois jusques dans la Fable, de quoi appuyer la verité qu'ils enseignoient. Que pour les confondre, ils ne trouvoient point de moyen plus sûr, que de sacrifier au pié de la Croix, Pan, Jupiter, Promethée, &c. & de leur faire avoüer ensuite, qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que celui d'Abraham & de Jacob. Depuis ce tems-là on en a usé d'une autre maniere: & si les femmes dans le Paganisme n'osoient jurer par Hercule, ni les hommes par Castor, pensez-vous que les Chrêtiens puissent jurer indifferemment par ces Dieux, & par les autres Dieux de l'Antiquité? Castelvetro le trouve mauvais; & dit qu'Origene reprenoit les Chrétiens de la même chose. Le même Origene ne vouloit point qu'on apellât Dieu, *le vrai Jupiter* pour le distinguer du faux: & il ne le pouvoit souffrir pour tant d'actions honteuses que l'on attribuë à ce dernier. Pour les sermens, souvenez-vous des paroles

roles de David, *non tollam nomina eorum labiis meis*, & de la remarque de Druſius, *tollere nomen, Hebræis eſt jurare. Eant nunc, & quærant quomodo ſe excuſent quibus tertio quoqueverbo in ore, Jupiter, Hercle, Ædepol, Mecaſtor, Medius Fidius.*

Aprés cela, ſera-t-il permis d'invoquer Dieu ſous le nom de *Jupiter* ou d'*Apollon?* D'apeller *Uranie*, ou *Muſe*, la Sainte Vierge? de donner au fils, & à la mere des épithetes, ou des noms profanes, quand on les prie de quelque grace particuliére? Si cela eſt, trouvez bon encore qu'un Reverend Pere de la Compagnie de Jeſus, ait dit à Jeſus Chriſt même dans un livre qui a pour titre, CHRISTUS JESUS; *non officiat pretio muneris inurbanitas offerentis. Nam & ad aras victima incruenta mactatus; & ſi nihil accipias de mali Sacerdotis virtute, nihil amittis de tua. Omnibus omnia factus es, malo etiam Poetæ Mecenas.* Pour moi, je connois des Theologiens & des Poëtes dans cette ſçavante Compagnie, qui condamneroient cette expreſſion: & quoi que *Mecenas* ſoit pris aujourdhui généralement pour *protecteur*, il eſt pourtant vrai que ce *Mecenas* qui combloit de graces tous les plus beaux Eſprits de ſon tems, n'étoit au plus que le favori d'Auguſte; que

que toutes ſes inclinations n'étoient pas honnêtes ; & nous ſçavons ce qui ſe paſſa entre lui & Bathyllus, ce que l'on a dit de ſes mœurs & de ſon langage. Les R.R. P. P. Roatin & Frizon qui ſont ici nos Chryſoſtomes & nos Horaces, ſeroient plus ſeveres & plus retenus ; & ne donneroient pas à Jeſus Chriſt le nom du Second favori d'un Empereur qui auroit été lui-même ſcandalizé, ſi quelque Poëte de ſa Cour eût été aſſez hardi pour l'en regaler.

Au même.

VOus avez raiſon, Monſieur, d'expliquer avec nos plus fameux interpretes, *Hercule pulchro*,

ſatus Hercule pulchro.

par *Hercule le fort* : & vous avez bien vû que *Pulcher* vient de πολύχαρις, *fort* ou *brave*. Comme les Latins & les Grecs ont employé les mots de bon & de beau, pour vaillant, il ne vous étoit pas difficile de conclurre que quand Horace a écrit,

Tydides melior patre,

il a voulu dire que Diomede etoit plus vaillant

vaillant que Tydée son pere. Dans ce demi-vers du *Miles Gloriosus* de Plaute,

Ecquid fortis visa est?

ici *fortis* signifie *belle* si l'on s'en raporte aux Commentateurs. C'est aprés les Grecs & les Latins, que nous disons tous les jours *de trés-belles troupes*; *de trés-bons hommes*; *le meilleur Regiment de toute l'armée*; *de mechans soldats*; & que nous combattons *en gens de bien*, quand nous combattons *en gens de cœur*; & vous n'avez pas oublié le mot de Florus, *Tum quidem etiam manu pulcher apparuit.* Vos amis pour peu qu'il vous plaise de les consulter, vous diront encore que les Hebreux, les Chaldéens & les Arabes employent les mots de *bon* & de *beau* pour la même chose: & dans le passage qui témoigne que Sara étoit desirée parce qu'elle étoit *belle*, quelques-uns ont rendu par le mot Latin qui signifie *bonne*, le mot Hebraïque, & le καλὴ des Septante. Mais quand Menandre a dit,

ἰδεῖν γυναικὸς χεῖρον, ἢ δὲ τῆς καλῆς.

je n'expliquerai que la moitié de sa pensée, & ne dirai pas tout ce qu'il veut dire, si je traduis;

Toute

Toute femme eſt mechante, & même la plus belle.

parce qu'il ne veut pas nous faire croire que toutes les femmes ſont mechantes, ſans en excepter même les plus belles. Il faut que je marque neceſſairement, pour le faire entendre, *Qu'il n'y a rien de plus mechant que la femme*, ſans en excepter même la meilleure. Si *rien* n'étoit point repeté deux fois dans les vers ſuivans, la verſion ſeroit literale & nette.

Rien n'eſt plus mechant que la femme,
Et la meilleure ne vaut rien.

Le même Poëte qui n'étoit pas ami du beau ſexe, comme vous ſçavez, comptoit pour trois maux, *la mer*, *le feu*, & *la femme*.

Θάλασσα, πῦρ, γυνή, κακὰ τρία.

& a dit encore,

Θησαυρός ἐστι τῶν κακῶν κακὴ γυνή.
C'eſt un treſor de maux qu'une mechante femme.

Ce treſor de maux eſt aſſez nouveau dans nôtre langue, & je ne voudrois pas le juſtifier quoi qu'il ſoit encore dans Euripi-

de;

de ; qu'il y ait dans Plaute, *un trefor de mal*, *d'adulteres* ; *des trefors de playes* & *de cicatrices* ; dans l'Ecriture, *des trefors de grêle*, *d'iniquité*, *de colére* ; & que Tertullien ait nommé l'Enfer, *un trefor de feu.*

Je ſuis encore à comprendre, par quelle raiſon ce vers vous déplaît,

Elle fuit, & les vens auroient peine à l'atteindre,

car je laiſſe à part, le repos du vers ; & il n'y a rien de plus commun dans tous les Poëtes. Homere aſſûre preſque la même choſe des beaux chevaux de Rheſus,

Λευκότεροι χίονος θοιὴν δ' ἀνεμοίσιν ὁμοῖοι.
Legers comme le vent, & plus blancs que la nege.

& Rubican que vous aurez ſans doute connu, ne leur devoit rien de ce côté-là.

Rabicano che non fù mai ſtanco,
Che corre più ch' il vento di leggiero ;
E dove pone nell' arena il piede,
Non li reſta un ſegno che ſi vede.

Non rompeva l'herba tenerina,

Tanto

Tanto dolce faceva la carriera,
E sopra la rugiada mattutina
Non si potea veder se passat' era.

Le cheval qu'Argalie reçut d'Angelique, ne valoit pas moins.

Havea dato al giovine, un destriero
Negro com' un carbon quand' egli è spento,
E nel suo corso veloce e leggiero
Che passava correndo inanzi al vento.

Vous avez encore connu Baiard :

Baiardo ch' è leggier più ch'una viera,
Cacciato dal Signor di Montalbano
Per trovar il Pagan, va com' un vento.

Si vous m'opposez que la comparaison de Lydiane avec des chevaux, n'est ni juste ni galante, l'exemple de Camille ne détruira-t-il point vôtre objection ? Vous direz peut-être que des Critiques ont soûtenu que Virgile n'a point été l'auteur de ces vers, & qu'ils les ont trouvez indignes de lui. Mais quand Scaliger n'auroit point fait voir qu'il les a tirez d'Apollonius ; & que Voſſius ne seroit point de l'opinion de Scaliger, on ne peut nier que les Poëtes n'ayent dit d'Orion & d'Iphi-

clus fils de Phylaque, ce que Virgile a dit de Camille. Dans l'Iphigenie d'Euripide, il y a des femmes qui ont vû Achille,

Τὸν ἰσόνεμόν τε ποδοῖν
Ἀμψηφοδρόμον Ἀχιλῆα.

Dont la viteſſe dans ſa courſe
Eſt égale à celle des vents.

Il pouvoit bien en diſputer avec eux, puis que Ptolomée fils d'Hepheſtion dit qu'*Arcé* fille de *Thaumas*, avoit des aîles comme *Iris* ſa ſœur; que Jupiter les lui arracha, & la precipita dans le Tartare, aprés la victoire qu'il remporta ſur les Titans dont elle avoit oſé prendre le parti. Qu'aux nôces de Pelée, il fit preſent des aîles d'*Arcé* à *Thetis* qui les mit aux piés de ſon fils Achille; & que c'eſt pour cette raiſon, qu'on lui a donné l'épithete de ποδάνεμος. Aprés cela, il pouvoit bien être auſſi vîte que les vents & les Tourbillons, puis qu'il avoit des aîles pareilles à celles d'Iris qui en fut ſurnommée ἀελλόπους & ποδάνεμος, *ventipes nuntia*. Le mal eſt que Lydiane, qu'à peine les vents pouvoient atteindre, n'a point d'aîles comme en avoient Iris & Achille. Mais *Cacus* qui en ceci n'étoit pas plus privilegié que Lydiane,

diane, ne laissoit pas d'être aussi vîte, & plus vîte même que le vent.

Fugit ilicet ocior Euro,
Speluncamque petit, pedibus timor addidit alas.

& ce qui donna des aîles à *Cacus*, quand par sa fuitte il crut s'opoſer à la vengeance d'Hercule, peut bien en avoir donné à Lydiane, quand elle voulut éviter les derniers reproches de son amant. Je ne sçai donc pas sur quel principe ce vers vous déplaît, à moins que vous ne soyez de la même humeur de Martial qui disoit à *Subidius*;

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare.
Hoc tantum possum dicere, non amo te.

Sans mentir, les jugemens sont bien divers, & si je l'ose dire, bien étranges. J'aime ce que vous n'avez pû souffrir: & je me contente de nommer joli, ce que vous trouvez parfaitement beau.

& lors qu'elle sommeille
Le Frere de la mort paroît beau dans ses yeux.

Vous pouviez me demander, si j'ai crû

que le Roi des Dieux, des hommes, & des animaux fût un Dieu horrible ? Je ne parle pas ici du Sommeil que les Grecs & les Latins ont nommé *d'airain*, *de fer*; car ce sommeil n'est pas, comme vous sçavez, *l'image*, ou *le miroir de la mort*, qui est un mot de Tertullien; c'est la mort même. Je parle du sommeil qui est le plus agreable & le plus paisible de tous les Dieux.

Somne quies rerum, placidissime somne Deorum.

Vous pouviez me dire que ce qui soulage le chagrin & l'inquietude; que ce qui sert de remede à la douleur; & de repos à l'esprit, que ce qui est la meilleure & la plus tranquille partie de la vie,

ô domitor
Somne malorum, ô requies animi,
Pars humanæ melior vitæ.

Que ce qui ne laisse point de prise à la mauvaise fortune, étoit assurement une belle chose, avant même qu'on l'eut vû paroître dans les yeux de Lydiane. Vous pouviez dire que Jules Cesar Scaliger a trouvé mauvais que dans le Poëte Grec, Junon se soit engagée, sans y penser, de donner en

en mariage au Sommeil une des Graces ; me demander si le Sommeil peut paroître beau dans les yeux de Lydiane, à moins qu'elle ne dorme les yeux ouverts ? Si la colére d'une personne est effroyable dans ses yeux, quand ils sont fermés ? Si je permettrois aux autres d'écrire, qu'une personne dort d'un grand jugement ? moi qui ai écrit que Lydiane dort de bonne grace. Quoi que toutes ces comparaisons ne soient pas fort justes, vous n'eussiez pas laissé de m'embarrasser par vôtre scrupule : & aprés avoir soutenu Homére contre Scaliger, je n'aurois pû me sauver de vôtre Critique, qu'en vous alleguant les deux derniers vers du Madrigal,

Se chiusi m'uccidete,
Aperti che farete ?

ou en vous disant que Lydiane avoit ceci de commun avec Renaud :

Mà quando in lui fissò lo sguardo, e vide
Come placido in vista egli respira,
E ne' begli occhi un dolce atto, che ride
Ben che sian chiusi ; hor che fia se i li gira.

Le Bernia dit même aprés le Comte de Scandiane, quand il parle de Renaud endormi :

Che par ch' il ſonno ad un bel viſo dia
Non ſo che più di gratia & leggiadria.

Angelique même devoit l'emporter ſur Lydiane.

Angelica non troppo di lontana
La bionda teſta, in sù l'herba poſava,
E ſotto del grand Pino alla fontana
La cura d'i Giganti ſempre ſtava.
Dormendo non parea gia coſa humana,
Ch' ad Angelo del Ciel raſſomigliava.

Ce n'eſt nullement par le jeu des mots, *vaincuë*, *victorieuſe*, *Dieux*, & *Caton*, que j'ai loüé le vers de Lucain,

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

C'eſt par la plus belle, & par la plus grande loüange que l'on pouvoit jamais lui donner. Seneque a dit de lui, qu'il fut l'image vivante des Vertus; l'Eleve des Dieux qui le donnerent à tous les hommes pour l'exemple veritable de la Sageſſe; & qu'il y avoit plus de ſûreté à l'imiter qu'Uliſſe & Hercule. Lucain en a fait un trés-beau portrait.

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, ſervare modum, finemque tenere, Natu-

Naturamque sequi, patriæque impendere vitam ;
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo, &c.
Urbi pater est, urbique maritus :
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti :
In commune bonus : nulloque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Mais la loüange que Lucain lui donne dans un seul vers, passe toutes celles que je viens de vous marquer. Il semble en effet que le Poëte ait mis les Dieux d'un parti, & Caton dans l'autre : Que les Dieux furent pour Cesar ; Caton, pour Pompée : Et que pouvoit-il faire de plus grand & de plus merveilleux pour Caton, que de le mettre au dessus des Dieux, en ce qui regarde la sagesse & la justice ? C'est pour cela qu'il se prend aux Dieux, de n'avoir pas été du sentiment de Caton ; qu'il met la victoire de Cesar entre leurs crimes : qu'il les rend coupables de toutes les suites de cette victoire. Il leur reproche le triste état où fut Cornelie à la separation de son mari,

crimenque Deûm crudele notavit.

le pitoyable tombeau de Pompée,

obrue saxa
Crimine plena Deûm.

le regne & la naissance de Ptolomée qui le fit mourir.

Et tibi non fidæ gentis dignissime regno,
Fortunæ, Ptolemæe, pudor, crimenque
Deorum.

Aprés cela, il ne sçauroit croire qu'ils se mélent des choses du monde.

mortalia nulli
Sunt curata Deo.

Il ajoute même qu'il n'y en a point.

Ex populis qui regna ferunt, sors ultima
nostra est,
Quos servire pudet: sunt nobis nulla pro-
fecto
Numina: cum cæco rapiantur secula
casu,
Mentimur regnare Jovem. Spectabit ab
alto
Æthere Thessalicas teneat cum fulmina,
clades?

tantum terroribus addit,
Quos timeant non esse Deos.

Supose

Supposé même qu'il y eût des Dieux, c'étoit par leur faute que Pompée avoit exposé tant de Citoyens Romains à la mort.

Crimen erit Superis & me feciſſe nocentem.

& il a la bonté de leur pardonner.

Superis hæc crimina dono.

Vous voyez donc bien que je n'ai loüé le vers de Lucain que par raport à Caton *le Saint*, comme il le nomme en quelques endroits, persuadé que malgré les Dieux qui se declarerent pour Cesar, Pompée avoit pris le plus juste parti qu'il pouvoit prendre; que Caton trouvoit la victoire de Cesar beaucoup plus honteuse, que la defaite du Grand Pompée; qu'il regardoit l'un comme le tiran, & l'autre comme le Pere de la République.

Pour les reproches de Lucain aux Dieux, c'est le langage ordinaire des Anciens qui disoient qu'il n'y avoit point de Dieux; ou qu'à tout le moins, ils negligeoient les choses du monde, quand ils voyoient mourir les personnes qu'ils jugeoient dignes d'une longue vie. *Hæc maxime vexatur Deorum iniquitas*, dit Claudius Quadrigarius dans Aule Gelle,

quod deteriores sunt incolumiores, nec quemquam inter nos sinunt diurnare.
Ovide,

Dum rapiunt mala fata bonos, ignoscite fasso,
Sollicitor nullos esse putare Deos.

Stace :

Parce precor cineri, fatum illud & ira nocentum
Parcarum, crimenque Dei.

Martial, d'un mechant Poëte,

Pierios vatis Theodori flamma penates
Abstulit : hoc Musis, hoc tibi, Phœbe, placet ?
O scelus, ô magnum facinus crimenque Deorum !
Non arsit pariter quod domus & dominus.

Une amante même qui avoit été abandonnée de son amant, ne croyoit pas qu'il y eût des Dieux.

Et queritur nullos esse, relicta, Deos.

Au contraire quand quelques-uns avoient dessein de flatter les personnes qui se portoient bien, ou qui commençoient à se mieux.

mieux porter, aprés une longue maladie, ils confessoient qu'il y avoit des Dieux. Martial dit d'un Empereur scelerat,

Rerum certa salus, terrarum gloria, Cæsar,
Sospite quo magnos credimus esse Deos.

ô rerum felix tutela, salusque,
Sospite quo gratum credimus esse Jovem.

Stace, pour la gueriſon de Rutilius Gallicus :

Estis io Superi, nec inexorabile Clotho
Volvit opus; videt alma pios Astræa, Jovique
Conciliata redit; dubitat atque sidera cernit
Gallicus.

A ces lieux communs, j'ajoute ces vers de Claudien, dont le dernier & le demi ont été fort bien rendus par nôtre Malherbe, comme l'a remarqué Mr. de Balzac.

Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, & incerto fluerent mortalia casu, &c.
Sed cum res hominum tanta caligine volvi

Adſpicerem, lætoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios: rurſus labefacta cadebat
Relligio, &c.
Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque Deos.

C'eſt aſſez qu'en cinq ans ton audace effrontée
Sur des aîles de cire aux étoiles montée
Princes & Rois ait oſé deffier:
La Fortune t'apelle au rang de ſes victimes,
Et le Ciel accuſé de ſuporter tes crimes,
Eſt reſolu de ſe juſtifier.

A Monſieur le Fevre.

JE me doutois bien que je ne vous dirois pas inutilement, *pedem in Italia video nullum eſſe qui non in tua potestate ſit*, ſans en excepter les piés de nôtre goutteux, qui non ſeulement ont faît ſuer Eraſme, Gruter & Lipſe, mais qui ont même arrêté tout court nôtre grand Saumaiſe. *Dubio & incipiente morbo quæritur nomen, qui talaria cœpit intendere*, & UTROSQUE PEDES. DEXTROS FECIT, *neceſſe eſt podagram fateri.* Vôtre tume-

tumefecit eſt ingenieux : mais je vous demande ſi Seneque n'a point écrit, *pedes diſtortos fecit* ou *diſtorſit ?* comme il a dit dans une autre lettre *aut podagra diſtortus* ; & ſi le *pedes dextros* n'eſt point venu du *pedes diſtorſit*, ou *diſtortos fecit ?*

Pour le vers d'Horace

Ut ridentibus arridem, ita flentibus adſunt.

vous avez ſenti qu'il falloit mettre, *ita flentibus adflent* : & ſans y penſer vous avez fait honneur à Michel Piccart de Franconie, qui s'étoit douté de la même choſe. *Neſcio*, dit-il dans ſon petit livre qui a pour titre PERICULA CRITICA, *ſed ſi quis mihi in his rebus ſenſus, reſtituendum putem verbum hoc Romanæ fidicini Lyræ Horatio, qui ubi Satyricum plane in modum, vitium gentis humanæ perſtringit, quod Græci κολακίαν, nos adulationem appellamus, ait*

Ut ridentibus arridem, ita flentibus adſunt.

Suſpectum mihi fateor ſemper illud ADSUNT, *fuit, reſtituo* ADFLENT. *Sic videre eſt juſtam oppoſitionem*, &c. & cela m'a fait ſouvenir du vers du Panegyrique

de Piſon, quoi que dans une application differente,

Flet, ſi flere jubes; gaudet, gaudere paratus.

Ce Michel Piccart allegue deux paſſages de Plaute, ſur *adfleo*. Mais il conclud *Non poſſum tamen quin dicam me ſimilem illi locum apud Valerium Flaccum legiſſe* lib. 2. *Argonauticorum, ubi legitur,*

ſimulantque cohors delubraque feſta
Fronde tegunt, lætaque viris ridentibus adſunt.

Avec tout cela, il n'entre pas bien dans le ſens d'Horace qui ne condamne pas la flatterie en cet endroit, mais qui demande que le Poëte ſache émouvoir les paſſions de telle maniere, que les Spectateurs partagent la joye & la triſteſſe des perſonnages qui ſont introduits ſur le Theatre.

Le paſſage de Tacite eſt conſiderable: *Trans Suionas aliud mare, pigrum ac prope immotum: quo cludi cingique orbem terrarum hinc fides, quod extremus jam Solis fulgor in ortus edurat, adeo clarus ut ſidera hebetet. Sonum inſuper emergentis audiri formaſque Deorum & radios capitis aſpici perſuaſio adjicit.* Vous avez deviné qu'il

qu'il falloit mettre *formaſque equorum* : & j'avois eu déja quelque idée de cette reſtitution, ce qui me fait croire ou que vous m'en aviez parlé à la Motte, ou que j'en avois vû quelque choſe dans le gros Seneque de Gruter & de Paré. Il eſt étonnant que Juſte Lipſe ait pû voir des Dieux où il n'y avoit que des chevaux : & Thomas Reinès a remarqué en quelque endroit, qu'il avoit pris en un certain lieu des Elefans pour des mulets. Il ne faut pourtant pas le trouver étrange, puis qu'il n'a pas eu la vuë meilleure pour le *utroſque pedes dextros* de Seneque, quoi que Paré le nomme *le Seneque de Flandres*, & qu'il en ſoit appellé *la lumiere* par Gruter. Mais vous montrez bien que cette lumiere a été quelquefois éteinte ; & que le Seneque Eſpagnol n'a pas toujours été bien entendu par le Seneque Flaman. Au reſte j'ai un avis à vous donner ; c'eſt que Coler & Conring ſont de vôtre ſentiment ſur le paſſage de Tacite ; & je ne puis dire fort preciſement, ſi dans cette correction, ils vous ont ſuivi, ou precedé. Pour ceux qui croyent qu'on doit retenir *formaſque Deorum*, parce que les pays froids comme le *Finland*, le Lapland, l'Iſland, le Groenland, la Norwegue, &c. ſont pleins de fantômes que les habitans prennent pour

des

des Dieux ; & que c'eſt à quoi Tacite a eu égard, ils apuyent leurs conjectures ſur une chimere. Parmi ces Peuples, il peut y en avoir de viſionnaires, comme il y en a par tout ailleurs ; & les Hiſtoriens du Nord qui parlent des Spectres qu'on voit ſur la montagne d'Hecla, ſont ou des Hiſtoriens credules & ſimples, ou des impoſteurs, auſſi bien que ceux qui diſent que les Finois vendent le vent à ceux qui s'embarquent pour être conduits immanquablement où ils veulent aborder. Si cela étoit, j'en aurois acheté en partant de Suede ; & n'aurois pas manqué de me guerir de la derniere peur que j'eus ſur la Mer Baltique où je demeurai par une tempête de quatorze jours, pour un paſſage qu'on fait ordinairement en vingt quatre heures, quand le vent eſt bon.

Je ne voy pas que Farnabius s'entende lui-même, quand il nous dit que Lucain ne reſſemble pas à un torrent qui ſe precipite, ou à un fleuve qui ſe déborde, mais à une riviere qui coule ſans bruit ; & qu'à deux ou trois lignes de là, il le compare à la foudre. Dempſter eſt encore plus hardi que Farnabius, en nous aſſurant qu'il s'en faut bien peu que Lucain ne ſoit égal à Virgile. C'eſt le faire marcher devant Homere, dans la penſée de l'Hy-

l'Hypercritique qui regarde Homere, comme un Ecolier; & Virgile comme un Maître. Scaliger pouvoit bien loüer celui-ci sans le mettre de tant de degrez au-dessus d'Homere: & dans le mépris qu'il fait de Lucain, quand il dit, *Qu'il aboye au lieu de chanter*, il est allé aussi vîte que Dempster qui aprés avoir parlé du Poëte Grec aussi avantageusement que Velleius Paterculus, a dit du méme Lucain, qu'il n'est pas de beaucoup inferieur à Virgile; & qu'il pouvoit disputer de la beauté de l'esprit avec Neron. Qui peut s'aviser d'une comparaison si éloignée? Cet Empereur n'avoit pas peut-être le goût si fin pour les vers, quoi qu'il en fit aisément selon Suetone. Lucien s'est fort moqué de ses Poësies. L'auteur du Traité *des anciens Orateurs*, l'accuse d'avoir corrompu la Poëtique: & Perse s'en est ouvertement expliqué,

Auriculas asini Nero Rex habet.

s'il est vrai pourtant que par le conseil de ses amis il fut obligé de mettre *Mida* où il avoit mis *Nero*. Il y a méme beaucoup d'aparence qu'il se piquoit plus de joüer des instrumens que de faire parfaitement bien des vers, puis que dans les derniers momens de sa vie, il ne s'écrioit pas, *Quel*

bon

bon Poëte ! mais *quel excellent joueur de harpe, ou de lyre, meurt aujourdhui !* Nous sçavons la remarque de Casaubon sur le ὁ τεχνίτης de Dion ; & sur le *qualis artifex* de Suetone ; & je pourrois même aprendre de vous, quels gens c'étoient que Διονύσε τεχνῖται, & ce que pretendoient dire les Grecs par τεχνικὰ quand il s'agissoit de la Musique instrumentale. Outre qu'Hesippe, Theodore Metochite, Manasses, & d'autres conviennent qu'il s'écria, *Qualem, ô Jupiter, Cytharædum mortales amittunt !* Il est vrai que Dempster n'a jugé de Lucain qu'aprés Martial qui le place immediatement aprés Virgile ; & qui a été plus judicieux & plus retenu que Stace qui non seulement l'a preferé à Lucrece, à Ovide, &c. mais qui veut encore que l'auteur de l'Eneïde n'ait rien à pretendre sur l'auteur de la Pharsale, du côté du merite & de la gloire.

Pline le jeune dit qu'il y a plus de travail que d'esprit dans le vers de Silius Italicus qui est nommé *l'Honneur des Muses* par Martial ; & qui selon Dausquejus, est le Maître des Sentences, à aussi bon titre qu'Euripide. Cependant Dempster est persuadé que ce Poëte est un trés-mauvais Singe de Virgile. Selon moi,

Pytho-

Pythecium eſt, præ illo, & Spynturnicium.

& vous m'écrivez qu'il en eſt un exact imitateur, quoi qu'à cela prés, vous ne jugiez pas que l'on prenne ſerieuſement le ſoin de le lire. Vous lui faites au moins plus d'honneur qu'il n'en a reçû de Jules Ceſar Scaliger qui aprés l'avoir mis au rang des derniers Poëtes, ſe repent enſuite de l'avoir nommé *Poëte*; qui ne remarque en lui ni force, ni grace; & qui le trouve auſſi malheureux & auſſi foible que ces enfans qui ne ſe peuvent ſoutenir d'eux-mêmes; qui tombent pour peu qu'ils s'efforcent de marcher. N'eſt-il pas étrange que le même Scaliger eſtime Seneque le Tragique, juſques à croire qu'il ne cede nullement aux Grecs, pour la majeſté dès vers, & qu'il ſurpaſſe Euripide en recherches & en netteté? Scaliger le fils compte juſqu'à neuf Tragedies de cet auteur; & nomme *Divine* celle dès Tröades, que Lipſe a traittée de ridicule. Heinſius en attribuë quatre à *Marcus*, trois à *Lucius*. Les autres balancent dans le choix & dans le nombre: & vous les regardez toutes comme un meuble qui embaraſſe les perſônnes qui s'en chargent, & qui ne leur eſt d'aucun ſervice. Le plus ſûr eſt de

s'en

s'en raporter à vous, Monsieur, qui jugez des choses, sans vous arrêter à ceux dont le dégoût est une espece de maladie, ni aux autres qui reverent jusqu'aux ordures de l'Antiquité. Les Suivans des plus grands Maîtres, dont vous me parlez, ressemblent à ces ruisseaux qui sont remplis de mauvaises herbes, & dans lesquels on trouve l'eau trouble & vilaine, quoi qu'elle vienne d'une source pure & nette. Ce sont des Barboüilleurs malheureux qui ne sçavent ni peindre, ni dessiner, & qui ne copient que des chefs-d'œuvres. Ils deshonorent tout ce qu'ils manient. Ils font un mauvais usage des plus belles choses: & il ne m'arrive jamais de les voir, sans me souvenir du mot de Tertullien qui reprochoit aux Gentils, *Qu'ils faisoient des meubles de Cuisine ou d'un Saturne, ou d'une Minerve.*

Je vous parlai Dimanche dernier de vos corrections sur Eustathe: & il est certain que vos découvertes sont admirables. Celles de Promethée me plaisent moins, quoi qu'il se vante dans un Poëte Grec, d'avoir été le premier qui a découvert l'or & l'argent, qui sont deux choses, comme vous sçavez, que l'on n'estime pas peu aujourdhui, & qui sont aussi necessaires à la vie, que le feu & l'eau. Depuis quinze jours,

j'ai

j'ai fait des remarques sur Denys d'Alexandrie, & sur Herodote pour mon usage particulier : & je vous prie de me déchiffrer les cinq passages que je vous envoye. Mais ne me faites point, s'il vous plaît, languir, vous qui sçavez que je suis peut-être l'homme du monde qui souhaitte le plus ardemment les choses ; & qui les attends avec le plus d'impatience. J'en userai d'une autre maniere que P. qui s'aproprie fort impudemment ce que vous n'avez fait que lui confier. Je vous ai bien dit qu'il étoit presque impossible d'être pauvre & ambitieux sans être larron ; & qu'il y a des gens qui derobent quand ils ne trouvent plus rien à emprunter.

J'aurois aimé Didon sur vôtre parole; & j'ai toujours eu beaucoup plus d'estime pour Antigone *le Bienfaisant*, que pour Antigone *le Prometteur*. Ceux qui donnent ont été plus agreables dans tous les siecles que ceux qui promettent : & je ne suis ni pour le *parturient montes* d'Horace, ni pour le Κέπφος ὠδίνει que nous connoissons sur la relation du Scholiaste d'Aristophane. Ce Theogene dont parle Suidas, qui donnoit de l'une & de l'autre main, eût été nôtre homme : & il me semble que vous n'eussiez pas eu trop d'aversion pour cet *Ambidextre*. Dans toutes

tes les Cours où j'ai demeuré, j'ai reconnu que la race d'Antigone *le Prometteur* s'y étoit étrangement multipliée; mais pour Antigone *le Bienfaisant*, il m'a paru qu'il n'avoit point laissé de posterité. Nôtre Histoire parle d'un Comte *Henri* si liberal, qu'il en fut surnommé *le large*; & celle d'Espagne dit que les Castillans nommerent par la même raison un de leurs Rois *Main percée.*

La Parque les retient sous son cruel Empire,
Et retient avec eux nôtre felicité:
Et quoi qu'on ait pû faire, & quoi qu'on ait pû dire,
Pas un d'eux n'est ressuscité.
Trop heureux si la Mort qui n'épargne personne,
Qui de sa faulx trenchante également moissonne
Ceux qui nous laissent plaindre, ou qui nous font du bien,
Prenoit plus tard celui qui donne,
Que celui qui ne donne rien.

Voila pour Didon: voici pour Ovide. Est-il possible que ses plus fidéles interprétes n'ayent rien entendu jusques ici dans ces deux vers?

Te

Te nihil exacto, nisi nos peccasse fatentem
Sponte sua pietas officiumque juvat.

eux qui voyoient bien que le Poëte se plaignoit que les amitiez fussent presque toutes interessées ; que l'on preferât l'Utile à l'Honnête ; & qu'il disoit à Maxime. *Vous ne vous êtes laissé aller ni à l'exemple des faux amis, ni à la corruption du siecle. Vous me continuez toujours vos soins, & vos bons offices. Vous m'avez aimé en depit de mon exil & de ma mauvaise fortune. Sans regarder s'il vous reviendra quelque profit de vôtre generosité, vous vous contentez de bien faire, parce que vous êtes persuadé qu'il n'est point de plaisir égal à celui d'avoir bien fait, & que la Vertu est elle-même sa recompense.* Personne avant vous ne lui a rendu ce qu'il avoit écrit infailliblement,

Te nihil ex acto, nisi te fecisse petentem
Sponte sua pietas officiumque juvat.

& vous remarquez parfaitement bien, qu'Ovide confirme vôtre conjecture,

Judice te, mercede caret, per seque petenda est,
Externis virtus incomitata bonis.

Mais comme ces vers se suivent,

Cum-

Cumque alii nolint etiam me nosse fateri,
Vix duo projecto tresve tuliſtis opem.
Quorum tu Princeps, neque enim comes
esse, sed autor,
Nec petere exemplum, sed dare dignus
eras.
Te nihil ex acto, nisi te feciſſe petentem
Sponte sua pietas officiumque juvat.
Judice te mercede caret, per seque petenda est, &c.

Que dans ces derniers vers on voit *petere*, *petentem*, & *petenda*, je vous prie de me dire si Ovide pour éviter une si frequente repetition, au lieu de *nec petere*, qui ne fait rien à la force, ni à la beauté de ce qui suit, n'auroit point mis ?

Nec capere exemplum, sed dare dignus
eras.

En effet, comme vous avez fort bien jugé que la lettre *F* qui étoit à fatentem, devoit être à *Peccasse* dont il vous a été facile, retenant le *C*, de faire aprés, feciſſe ; & de trouver le vrai sens d'Ovide, en mettant encore aprés la premiere lettre de *Pectasse*, à *fatentem* ; que vous avez raporté dans le vers suivant, la syllabe *te* qui est dans *Petere*,

nisi te feciſſe petentem.

&

& qu'il ne reste plus que *pere*, je dis aussi que le *ca* qui reste, & qui est dans *peccasse* doit être mis dans le vers qui le precede; & qu'en l'ajoutant à *pere* on trouvera *capere*,

Nec capere exemplum, sed dare dignus eras.

ne doutant point que le *nosse fateri* n'ait fait naître le *nos fatentem*; & je tiens sûre ma correction, si la vôtre est bonne, comme Monsieur Morus en est demeuré d'accord avec moi. Ce Ministre a beaucoup d'érudition & d'esprit; peu de Religion & de jugement. Il est mal propre, ambitieux, inquiet, changeant, hardi, presomptueux & irresolu. Il sçait le Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe; & ne sçait pas vivre.

Au même.

VOtre correction sur le vers d'Ovide,

Sit gracilis macie quæ male viva sua est.

au lieu de

quæ male visa sua est.

eſt belle, & vous vous êtes aſſez bien trouvé du témoignage que vous rend vôtre conſcience pour n'être pas étonné de ce que je vais dire. Vous êtes né pour être Devin : & il y a eu d'autres Devins quand vous ne commenciez encore qu'à naître. D'ailleurs un homme qui eſt auſſi riche que vous l'êtes, n'eſt pas d'humeur à ſe prevaloir du bien d'autrui : & ce qui vous reſte en cette rencontre, eſt de vous écrier aprés un Ancien, *Pereant qui ante nos, noſtra dixerunt.* Gifanius dans ſes Obſervations ſur la Langue Latine, dit que *male* ſe prend quelquefois pour *vix* ; & il en raporte cet exemple de Virgile,

male numen amicum.

Il en pouvoit dire davantage, en alleguant le *male ſobrius* de Tibulle, pour *non ſobrius* ; & le *male pinguis arena* de Virgile, pour *non pinguis*, c'eſt-à-dire, un ſable *ſec*, *aride*, &c. Reineſius a fait un chapitre de ce *male* ; & dit que Jean Douza dans ſes Notes ſur Petrone, a corrigé

macie quæ male viva ſua eſt.

Nôtre Saumaiſe dans ſes Obſervations ſur ces mots du Manteau de Tertullien, *Quippe nec ſuccus eſt corpori, & quod minutioribus*

ribus multo licet, Chamæleo, si pellicula vivit, dit, *Sic homines macilentos & exsuccos vivere, & vivos esse negabant veteres.* Lucillius,

vix vivo homini, ac monogrammo.

Lucretius,

Ἰσχνὸν ἐσωμένιον tunc sit, cum vivere non quit
Præ macie.

Ovidius,

Sit gracilis macie quæ male viva sua est.

ita enim legunt scripti libri. Vulgo excusum est, macie quæ male visa sua est, & le reste. Gevart qui en a fait meme un Chapitre exprés, dit que Douza est persuadé qu'il faut lire *male nisa*; que d'autres corrigent *male viva*, mais que *male visa* est la même chose que, *aspectu ingrata*; & raporte trois passages sur ce sujet, l'un de Claudien, le second d'Ovide, & l'autre de Juvenal. En tout cas, je vous prie de vous souvenir que cette maniere de parler nous est commune avec les Latins; témoin, *mal-sain*, *mal-adroit*, *mal-heureux*, *mal-habile*, *mal-content*, *mal-propre*; que les Italiens disent encore *mal-*

gradevole, mal-vivo, mal-felice, mal-fortunato, mal agiato, mal-agevole, mal-veduto, &c.

Je n'aime pas assez les redittes pour parler encore de vôtre correction sur ce vers du sixiéme Livre de Lucrece.

neque enim DIA de clade coorta
Flammæ tempestas.

pour *media de clade*, car vous avez confirmé de telle sorte vôtre opinion que vous n'avez pas laissé à vôtre Critique de quoi se défendre. Aprés tout, il ne hait pas trop la verité quand il la connoît. Le mal est qu'il ne la connoit pas toujours; & qu'il prend souvent une autre pour elle. Je le trouve même assez agreable quand il est muët: & s'il étoit aussi sçavant qu'il est orgueilleux, ne doutez point qu'il ne vous donnât souvent de la peine; & que pour le convaincre d'erreur, vous n'eussiez besoin de toute la force de vôtre esprit. Dieu vous délivre d'un tel Docteur qui n'est pas l'Homme dont parle Aristote, quand il dit, qu'il y a dans l'homme de la prudence & de la sagesse. Mais pensez-vous que l'Emissaire de vôtre Ministre soit un animal dont l'instinct vaille un peu mieux que celui de l'autre? Nous les trou-

trouverons d'une même espece, tant que nous les examinerons par la vanité, par la bassesse de l'ame, & par l'impudence : & vous ne devez ni vous fâcher de ce que l'un vous a fait perdre, ni vous plaindre de ce que l'autre vous a volé ! Vôtre mépris les touchera plus que vôtre colere. Jusques ici vous auriez été sans envieux, si vous eussiez été sans vertu : & vous ne donneriez point de prise aux larrons, si vous étiez pauvre. Ces miserables sont décriez où ils sont connus ; & vous ne leur sçauriez faire plus de mal que leur mauvais genie leur en fait souffrir. N'opposez plus que vôtre silence à leurs lâchetez & à leurs pratiques. Toute autre vengeance me paroît indigne de vôtre esprit : outre qu'il vaudroit autant remuër de l'ordure & de la bouë que de travailler à l'histoire de leur vie.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de restituer les trois passages dont j'étois en peine ; & je suis ravi que ma défiance vous ait paru plus judicieuse que la hardiesse de certaines gens qui courent à travers les pierres & les épines : qui dans leur chemin ne sentent rien qui les blesse ou qui les choque ; qui ne trouvent rien qui les rebute, ou qui les arrête. Quoi qu'il soit honteux de vivre toujours dans l'incerti-

tude & dans le doute, il me semble qu'il y a des choses sur lesquelles on ne peut trop balancer ; & que les défians sont moins sujets à se repentir que les téméraires. Je me suis plaint quelquefois à vous de certains Grammairiens decisifs & orgueilleux qui sont les corrupteurs de tous les passages dont ils veulent être les interpretes ; qui perdent tous les endroits où ils s'attachent ; qui ruinent tout ce qu'ils apuyent. Quelqu'un assure dans Athenée, qu'aprés les Medecins, ces Grammairiens sont les gens du monde les plus ridicules ; & c'est d'eux encore qu'il est parlé, mais plus fortement dans le même Auteur, lors qu'il dit, que l'on peut compter pour trois grands maux, les Grammairiens, une mechante femme, & la pauvreté. Leurs differentes interpretations, leurs leçons diverses, & leurs subtilitez tirées de loin, me rebutent de telle maniere, qu'aprés les avoir examinées, j'en suis bien souvent où en étoit Ciceron, quand Cesar & Pompée se diviserent, *Qui voyoit bien*, à ce qu'il disoit, *le parti qu'il falloit abandonner, & qui ne sçavoit duquel il se devoit mettre.*

Au même.

COmme vous âvez montré aſſez clairement, que Lucas Holſtenius s'étoit trompé auſſi bien qu'Euſtathe & Henri Etienne ſur le Bacchus ἐιρεαφιότης, j'ai eu raiſon de vous demander, s'il ne s'étoit point encore trompé ſur le mot de Saint Jerôme, *Quod nequaquam intelligens Bathanæotes & ſceleratus Porphirius*, &c. Je vous marquois que n'ayant bien pû trouver ſon compte dans la Geographie, il avoit crû que *Bathanæotes* avoit été corrompu par quelque Copiſte, & qu'il y avoit de l'aparence, qu'en changeant fort peu, on devoit mettre Εἰσθάνατος, au lieu de *Bathanæotès*. Mais quand ſa conjecture ſeroit certaine, il n'y auroit point de neceſſité de conſerver le mot Grec dans Saint Jerôme qui n'eſt pas en ceci fort ſcrupuleux, comme il le dit; & quoi que Porphyre nous ait apris de lui-même, dans la vie qu'il a faite de Plotin, qu'il lui prit envie de ſe tuer, je ne voy pas que ce ſoit une raiſon forte & convaincante pour ſoutenir le Εἰσθάνατος qu'Holſtenius veut reſtituer dans Saint Jerôme. Nous ſçavons ce qu'a écrit un Hiſtorien ſur la fin de la vie d'Elagabale,

prædictum eidem erat à Sacerdotibus Syris, Biothanatum se futurum. Paraverat igitur funes, &c. *paraverat & gladios aureos quibus se occideret, si aliqua vis urgeret.* Cependant, comme nous ne pouvons pas soutenir que cet Empereur qui fut massacré par ses soldats, ait été lui-même son meurtrier quoi qu'il eût fait provision d'épées & de cordes pour s'en servir dans l'extrêmité, nous ne pouvons pas nommer Porphyre *Biothanatum* pour avoir eu le même dessein qu'Elagabale. Holstenius a remarqué même aprés Eunapius, que Porphyre passa de Sicile à Rome où il mourut de vieillesse. Par là vous voyez, Monsieur, que *Biothanatus* est contre la foi de toute l'Histoire, à l'égard de ce Philosophe qui ne mourut point *morte biothanata*, comme l'apelle assez hardiment, Firmicus de mort violente. Le Pere Sirmond croit que Saint Jerôme avoit écrit Βαλανεώτης, mais il étoit si peu satisfait de sa conjecture, qu'il ne la donnoit pas comme une chose digne de lui, en quoi, sans doute, il avoit raison : & Lucas Holstenius l'est même si peu de la sienne propre, qu'il ne craint point de conclurre, qu'il se trouvera fort redevable à celui qui le tirera de ces tenebres. Jonsius rapporte ce *Bathanæotès* à la Patrie

trie de Porphyre : & *Bathanée*, comme chacun ſçait, n'étoit éloignée de Ceſarée en Paleſtine que de quinze milles. Mais à vous dire la verité, vôtre *Bataniotès* ou *Botaniatès* m'a tiré de peine. Cette conjecture me ſemble même d'autant plus heureuſe, qu'elle répond merveilleuſement à la penſée de Saint Jerôme, qu'on peut commenter par une autre penſée du même Saint, *Ce que Porphyre ne comprenant point, ce Philoſophe dont les livres ne ſont remplis que d'herbes & d'abſtinences, & qui d'ailleurs étoit un impie & un ſcelerat* ; ou ſelon vous, ſans rien ajouter, *ce qui n'ayant point été entendu par Porphyre qui ne mangeoit que des herbes.* Vôtre conjecture eſt confirmée en quelque façon par les Manuſcrits du Vatican, parce que Lucas Holſtenius dit qu'il a trouvé dans les uns ; *Betaniotès*, dans les autres, *Biothaniotès* : & il y a un ſi grand raport entre vôtre *Botaniotès* & le *Betaniotès* de ces manuſcrits qu'il ne peut jamais être plus juſte.

Diſpenſez-moi, s'il vous plaît, Monſieur, de vous répondre ſur les deux épigrammes de Catulle contre Ceſar : & contentez-vous de l'explication de celle-ci. Catulle dit que Ceſar entreprit de monter ſur le Parnaſſe, d'où les Muſes le precipi-

terent à coups de fourches, parce que Jules Cesar étoit un assez mechant Poëte, ce qu'il avoit de commun avec Ciceron; & qu'Auguste ne voulut point que ses Poësies fussent conservées, de peur que ses vers ne fissent tort à sa reputation & à sa memoire. Vous sçavez bien mieux que moi, toute cette histoire dont il est parlé dans Suetone. Pour le vilain mot dont il le nomme, souvenez-vous, s'il vous plaît, de *Chauve*, *monte au Capitole*: *Nous vous amenons le Chauve.* Quelqu'un a dit, pour faire voir combien étoit grande sa patience, qu'il avoit souffert sans murmurer, cet outrage d'un certain soldat fort en colere, *Il est plus en ton pouvoir d'empêcher que tu ne sois chauve, qu'il n'est dans le mien de faire une lâcheté.* Il suffit d'avoir lû Suetone, pour juger combien ce défaut lui étoit sensible: & de tous les Privileges qui lui furent accordez par le Senat; il n'y en eut point qui lui fut plus agréable, que celui de porter une Couronne de Laurier, qui ne lui servoit qu'à couvrir & à cacher ce même défaut. *Prenez garde, ô Jupiter*, s'écrie Silene, dans les Cesars de Julien, *que cet homme qui aime à regner, ne vous chasse enfin de vôtre Empire. Vous voyez qu'il est grand & beau; & qu'il me ressemble assez par la*

tête:

tête : de sorte qu'il croit ne le pouvoir rendre assez ridicule, qu'en le traitant *d'ambitieux & de chauve*.. Cela supposé, comme les Poëtes de l'Attique, pour se moquer de Periclès, l'apelloient *tête d'oignon*, parce qu'il avoit la tête fort grosse & disproportionnée au reste du corps, il est certain que Catulle reprochoit à Jules Cesar son imperfection naturelle, en lui donnant le nom de cette Partie..

quam sanctus Numa ment... vocabat.

Pour la correction de Suidas que vous m'avez envoyée, il est bien juste que je la paye par une autre. Comme je prenois hier cet auteur, je trouvai à l'ouverture du livre, sur σμάραγδος, que la pierre pretieuse que Polycrate jetta dans la Mer, fut retrouvée dans le ventre d'un poisson qui lui fut servi à table, *ce qui étoit une marque de la pieté de ce Roi*: ἔλεγχος εὐσεβείστητος τῆς θεοσεβείας. Cette raison me choqua d'abord : & j'eus peine à croire que Suidas eût nommé *pieux*, un avare, un usurpateur, & le meurtrier de son propre frere. Je cherchai même dans Herodote, s'il n'y avoit rien qui pût confirmer ce que je venois de lire dans Suidas : mais Herodote ne donne point d'autre

épithete à ce Roi, que celle d'*Heureux*; jusques là, qu'il a fait entrer les mots, εὐτυχέων, εὐτυχεῖν, εὐτυχίας, εὐτυχείαι &c. neuf ou dix fois, dans la page où il a commencé à parler de Polycrate. J'ai donc jugé que le passage de Suidas étoit corrompu par quelque Copiste qui avoit rendu, sans y penser, un Prince *pieux* contre la foi de toute l'Histoire. En effet, Monsieur, je ne doute point qu'il ne faille mettre ἔλεγχον δὲ βεβαιότητος τῆς εὐτυχίας, *une marque du bonheur de Polycrate*, puis qu'Herodote dit expressement, qu'*Amasis* informé à fonds de cette avanture, jugea bien que Polycrate ne pouvoit pas toujours être heureux, aprés avoir eu la fortune si favorable, qu'il avoit mêmes retrouvé ce qu'il avoit jetté dans la Mer: Qu'il avoit rompu par cette raison l'alliance qu'ils avoient ensemble, pour s'épargner le ressentiment de la disgrace d'un ami, s'il lui en arrivoit par hazard quelqu'une. C'est ce qu'Amasis n'eût jamais fait, si cette avanture, qui étoit un témoignage de sa bonne fortune, en eût été un de sa pieté. Voyez ce qui suivit cette rupture dans Herodote; ce que dit Valere Maxime immediatement aprés avoir parlé de Polycrate, & de la Pierre qui

qui fut retrouvée dans le ventre d'un Poisson. Mais vous l'avez lû ; & il me semble qu'il ne faut avoir que le sens commun pour demeurer d'accord de ma conjecture: Que le jour d'hier fut pour moi, un de ces jours dont parle Seneque, *dies veritatem aperit* : & c'est à vous à me faire voir si je n'ai point pris un jour pour l'autre.

Vous en pourrez encore juger par la correction d'un autre passage que vous allez voir : Ἐν Ῥόδῳ ἡλιάκης Κολοσσῷ τὴν κεφαλὴν ἀφελὼν Κόμμοδος τὴν ἑαυτοῦ ἔθηκεν : *In Rhodo, Colossi caput qui Solis sacer est, Commodus suum imposuit.* Leo Allazzi dans ses Remarques sur les *Merveilles du Monde*, de Philon de Byzance, employe ce passage corrompu de Georges le Syncelle, contre Scaliger qui dit sur Eusebe, que le Colosse de Rhodes demeura neuf cens soixante & dix ans à terre, jusqu'au tems de l'Arabe *Mavia.* Alatsi qui s'est étonné que l'on eût compté parmi les Sçavans Joseph Scaliger, soutient contre lui ridiculement, que le Colosse de Rhodes a été relevé diverses fois sous le Consulat de Vespasien, & sous le quatriéme de Tite son fils ; & que Commode aprés en avoir fait ôter la tête, y mit la sienne.

Neron, selon Suetone, fit mettre à l'entrée de son Palais d'or, un Colosse de cent vingt piés, dont la tête representoit celle de ce Prince : & il avoit été fait pour Zenodore. Dion témoigne que pour abolir la memoire d'un si mechant Empereur, Vespasien fit transporter le même Colosse dans la *Ruë Sacrée*. Spartien dit qu'il fut dedié au *Soleil* par Hadrien : & nous aprenons de Lampridius que Commode fit mettre sa tête où étoit celle de Neron. Le Colosse de Rhodes fait par Charès & dedié au Soleil, ne pouvoit donc pas être le Colosse de Neron, qui avoit été fait à Rome, par Zenodore ; & que Vespasien consacra depuis au Soleil, selon quelques-uns, par des rayons qu'il fit mettre autour de sa tête. Il fut encore transporté par Hadrien dans le Palais qui étoit devant l'Amphitheatre, & sur lequel Aurele Commode fit mettre sa tête quoi qu'il ne valut pas mieux que Neron. Aprés cela il est étonnant que Leo Alazzi qui a parlé des Ultra-montains avec tant d'aigreur, ait été aveugle pour n'avoir pas vû qu'au lieu de Ἐν Ῥόδῳ ἡλιάκα Κολοσσόν, il falloit restituer τὸν ἐν ἱερῷ ὁδῷ Κολοσσόν, *Commode qui avoit fait ôter la tête du Colosse de la* Ruë Sacrée, *dedié au Soleil, y fit mettre la sienne.*

Au

Au même.

NOus pourrions bien, Monſieur, nous être trompez ; vous, quand vous avez crû que nôtre PATOIS vient de *Patavinitas* : & moi, quand j'ai dit qu'il venoit de *Paticinus*, αὐτόχθων, *indigena*, Mr. Bochart s'eſt trompé de même ſur la bonne foi de ceux qui ont dit que la *Guadiana* s'étant cachée environ ſept ou huit lieuës ſous terre, prés de la ville de Medelina, reprend ſon cours ordinaire vers Villarte : & que par cette raiſon elle avoit été apellée ANAS du Punique *Hanas* qui vient de l'Arabe *Hanaſa*, ſe cacher, ſe derober. Mariana, Garibay, le Zurita, & les Geographes modernes Eſpagnols, comptent cette ſingularité pour une fable : & je ne me ſuis jamais aviſé d'en faire ſouvenir Mr. Bochart qui m'a viſité ſouvent ici, avec la plûpart de vos Patriarches du Synode National. C'eſt auſſi, Monſieur, ſur un faux principe, que nous avons fait venir mon *Paticinus* & vôtre *Patois* de la Patavinité dont Aſinius Pollion a fait un reproche à Tite Live, comme s'il eût parlé ſon *Provincial*, ou ſon *Padoüan*. Il me ſemble que Quintilien n'en étoit pas trop perſuadé quand il

écri-

écrivoit, *Nec Herodotus indignetur æquari sibi T. Livium cum in narrando, miræ jucunditatis, clarissimique candoris, tum in concionibus supra quam enarrari potest eloquentem: ita dicuntur omnia cum rebus, tum personis accommodata*, &c. Il est vrai qu'il dit ailleurs, *in T. Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio Asinius quandam Patavinitatem*, dans un autre endroit, *Vectium Lucillius insectatur: Quemadmodum Pollio deprehendit in Livio Patavinitatem: licet omnia Italica pro Romanis habeam.* Asinius Pollio qui suivit le parti de Cesar & de Marc Antoine, & qui sçavoit que Padoue avoit toujours été dans les interêts de Pompée, n'entendoit donc par la Patavinité qu'il reprochoit à Tite Live, que la *Pompeïanité*, s'il faut ainsi dire, ou la passion qu'il avoit commune avec ceux de sa ville qui preferoient Pompée à Cesar & à Marc Antoine, & qui n'aimoient que la Republique. Cela est si vrai, que dans Tacite, Cremutius Cordus accusé d'avoir loüé dans ses Annales Brutus & Cassius, qu'il apelloit *les derniers Romains*, dit entre autres choses pour se justifier devant Tibere, Que Tite Live fut apellé par Auguste, *le Partisan de Pompée*, pour les grandes loüanges qu'il lui donne; &

que

que cette liberté qu'il avoit prise de le loüer, ne diminua rien de leur amitié. *Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeianum Augustus appellaret: neque id amicitiæ offecit.* Voila sans doute la Patavinité que tant de Critiques ont inutilement cherchée dans son stile, qui selon Quintilien est merveilleux, & qu'il nomme *lacteam ubertatem.* Ils l'eussent trouvée infailliblement, s'ils eussent pris le sens d'Asinius Pollion qui étoit devoüé à Marc Antoine & à Cesar; & qui ne pouvant souffrir que Padoüe eût été d'un parti opposé au sien, reprochoit comme un defaut à Tite-Live de la même ville, d'avoir fait paroître quelque passion dans son Histoire.

Voici la fin de la lettre que m'a écritte M. Morus. *Locus autem à Clarissimo Fabro πειρασικῶς propositus, ex Ovidio, sic omnino restitui debet.*

Si tibi pax terræ, tibi se TUTA *æquora debent, &c.*

Saluta τὸν πειρασὴν, meis verbis, Δαιμόνιον. Aude porro & illud adjicere, cum tentare nos volet, difficilius aliquid proponat; nam sane illo quod proposuit, facilius nihil.

nihil. Aut ego equidem Homericum illud occinam :

Ὥς φάτο πειράζων. ἐμὲ δ' ἐ λάθεν εἰδότα πολλά.

nam & nobis interdum καλλωπίζεσθαι licet. Valeat tua Dominatio, aut si mavis, Urbanitas. De versibus quos misit, nihil dicam aliud, ni solenne illud, χρύσεα χαλκείων.

Pour P. ce que je puis ajouter à ce que je vous ai déja mandé, c'eſt qu'il eſt Gaſcon, & qu'il ſuit la coutume de ſon Pays quand il derobe. Vous avez beau dire, & vous écrier :

Che ruba un corno, un cavallo, un anello,
E ſimil coſe, ha qualche diſcretione,
E potrebbe chiamarſi ladroncello ;
Ma quel che ruba la riputatione
E dell' altrui fatiche ſi fa bello
Si può chiamare aſſaſſino & ladrone,
E di tanto più odio & pena è degno
Quanto più del dover trapaſſa il ſegno.

Il ne vous ôte rien de la reputation que vous avez : & quand il vous a pris huit ou dix Reſtitutions ſur Tacite, il ne vous a pris que huit ou dix mots que vous lui euſſiez abandonnez, s'il vous eût prié civile-

vilement de les lui laiſſer. Pour ſe faire valoir à Paris, il avoit beſoin de ce larcin: & Mrs. l'Abbé de Villeloin & Boileau qui commencent à le connoître, & peut-être à s'en laſſer, m'ont déja écrit, qu'il avoit heureuſement trouvé à Saumur de quoi faire valoir la ſagacité que lui a donnée *gratis* Mr. de Balzac. Saluëz, je vous prie, de ma part Mr. Cappel, & ſçachez ſi ſur *geine*, il eſt de l'opinion de Saint Jerôme, & de quelques autres qui aprés lui font venir ce mot de גֵּי הִנֹּם *Vallis Hinnom* ou גֵּי בֶן הִנֹּם *Vallis filii Hinnom*, d'où a été formé le Syriaque גֵּהַנָּא *gihanna*; & γεέννη & γεέννα des Grecs qui en ont ôté l'aſpiration; le *gehenna* des Latins qui l'ont conſervée, & nôtre *geine* que l'on écrivoit autrefois *Gehenne*. Je ſçai que dans cette vallée de Jeruſalem il y avoit un lieu élevé nommé תֹּפֶת *Topheth*, à cauſe des *Tambours* que l'on y battoit, de peur que les Peres n'entendiſſent les cris effroyables de leurs enfans quand ils les ſacrifioient à *Moloch*; que la vallée ſelon quelques-uns fut nommée הִנֹּם par tranſpoſition de lettres, de נהם du cri de l'enfant qui étoit une eſpece de mugiſſement, quand il ſentoit la force du feu. Mais ſans tirer de ſi loin la choſe, l'origine de

Bar-

Barthelemi Westemer qui est dans son livre *De Tropis Sacræ Scripturæ* à la page 78. n'est-elle pas bien plus naturelle? *Gehennam*, dit-il, *Hieronymus dictam putat à Valle filii Hinnom de qua Jerem. 7. Sed qua ratione, quave consequentia, sive rei, sive vocis, non video. Proinde quidem gehennam ignis equidem dixisse Dominum puto, deducto nomine à verbo Innach* יָנַח *quod significat* afflixit: *Unde* Inian עִנְיָן *nomen derivatur quod* afflictionem *&* molestiam *significat. Jam creberrimum est Græcis & Latinis* Γ *vel* G *præponere dictionibus Hebraïcis incipientibus ab* ע *ut vel in nomine* Gomorrha *manifestum sit. Hebræi enim efferunt* עֲמֹרָה. *Unde* Inian *Græci dixere* γέννιαν *pro* Inian, *id est*, cruciatu. Vous trouverez ici les Elegies que vous demandez; & je vous prie de les faire voir à vôtre Heroïne.

Elegie.

JE ne me connois plus dans ma douleur extrême,
Tout le monde me plaint; j'ai pitié de moi-même :
Et le mal que je souffre est si grand & si doux,
Que sans cesse il me tue, & que j'en suis jaloux.
Je n'écoute aujourdhui ni gloire, ni fortune;
Le desert me déplaît, la Cour m'est importune :
Et de quelque côté que je tourne les yeux,
Tout m'est indifferent, ou tout m'est odieux.
Ce qui faisoit mon bien, n'a pour moi plus de charmes;
Mes yeux, depuis six mois, ne s'ouvrent plus qu'aux larmes,
Et sous l'effort du mal mon esprit abatu
N'a pour me soutenir ni force, ni vertu.
Helas! d'où vient ce mal, s'il ne vient de Fulvie?
Qui seule a pû troubler le repos de ma vie?
Qui nourrit dans mon cœur un poison dangereux?
Et qui fait de mon sort, le sort d'un malheureux.

Loin

Loin du faſte des Cours, & de la ſervitude,
J'entretenois la paix dans une ſolitude,
Et l'on n'avoit point vû dans cet heureux ſejour,
La Triſteſſe, la Peur, le Depit, ni l'Amour.
Les Muſes, dés long-tems, par leurs ſçavantes veilles,
Y charmoient jour & nuit mes yeux, ou mes oreilles,
Et m'offroient en ce lieu les plus nobles treſors
Dont nous ont enrichi les vivants, & les morts.
Quand un ami cruel me fit naître l'envie
De voir ſur ſon raport l'adorable Fulvie,
Ce chef-d'œuvre du Ciel, ce miracle animé,
Et je n'eus qu'à le voir pour en être charmé.
De ſes premiers regards je ne pus me défendre;
D'abord je me rendis ſans deſſein de me rendre.
Je me trouvai captif ſans m'en être aperçû;
Et par mes propres ſens mon eſprit fut deçu.
Depuis ce feu ſecret dont mon cœur fut la proye,
On n'a vû dans mes yeux aucun ſigne de joye;

Je

Je me ſuis toujours plaint dans mon nouveau tourment,
Et rien n'a pû ſervir à mon ſoulagement.
Je cherche quelquefois pour adoucir mes peines,
Le riche émail des fleurs, le doux bruit des fontaines:
Et tout ce que je cherche, & tout ce que je voy
Me parle de ma perte, & ne fait rien pour moi.
Celui qui rend égaux par un charme agreable
L'homme le plus heureux, & le plus miſerable,
Qui peut faire oublier toutes ſortes d'ennuis,
Le ſommeil obligeant n'eſt jamais où je ſuis.
Par quelle adreſſe, helas! m'a-t-on pû faire croire
Que l'Amour nous combloit de plaiſir, & & de gloire?
Que c'étoit un poiſon, mais ſi delicieux,
Qu'il contentoit le cœur auſſi bien que les yeux?
Que c'étoit une belle & courte tirannie?
Un ſuplice agreable? une douce manie?
Qu'il n'étoit point de bien qui valût ſon tourment?

Et

Et que pour être heureux, il falloit être amant ?
Mais par ce que je souffre, il est assez croyable
Qu'il n'est point de tiran qui soit plus effroyable :
Qu'il est le plus cruel de tous les ennemis;
Qu'il accable de maux tous ceux qu'il a soumis ;
Qu'il met au desespoir, qu'il met à la torture
Les cœurs où par ses traits il trouve une ouverture ;
Que dés le même instant qu'il a pû s'en saisir,
Il n'y laisse repos, liberté, ni plaisir :
Qu'il y met tout en feu ; qu'il est inexorable;
Et qu'il suffit d'aimer pour être miserable.
Si de ces maux cruels Fulvie avoit pitié,
Et qu'elle pût au moins en sentir la moitié;
Dans ce partage heureux, je n'aurois d'autre envie
Que celle de souffrir le reste de ma vie.
Mais bien loin de me plaindre, & de me soulager,
De flatter mon tourment, ou de le partager;
S'il m'étoit arrivé de parler de la flamme
Que cette beauté fiere entretient dans mon ame,

Je n'en ſerois traité que comme un criminel,
Dont l'audace merite un ſuplice éternel.
Ainſi, je ne voy rien que je ne doive craindre,
Et ſi je veux me taire, & ſi j'oſe me plaindre.
He bien! puis que l'Amour eſt pour moi ſans pouvoir,
Il faut ſe contenter du plaiſir de la voir.
Il faut juſqu'à la mort diſſimuler ſa peine,
Pour n'être point ſuſpect à la belle inhumaine.
Voir, aimer, & me taire en l'état où je ſuis,
Eſt tout ce que je veux, & tout ce que je puis.

Elegie.

VOus qui depuis trois ans diſpoſez de ma vie,
Ecoutez moi, de grace, ô charmante Fulvie;
Et ſans rougir du feu dont je ſuis enflammé,
Voyez le avec plaiſir, vos yeux l'ont allumé.
Quoi qu'aſſez librement je le faſſe paroître,
Aimez le toutefois aprés l'avoir fait naître;
Et du moins par pitié, reconnoiſſez l'Amour

Que vous entretenez, & qui vous doit le jour.
Je ſçai bien que d'abord il pourra vous ſurprendre,
Et que pour ſon malheur, vous craindrez de l'entendre.
Mais que ce triſte enfant ne vous ſoit point ſuſpect,
Il veut bien vous parler ſans perdre le reſpect;
Gemir ſecretement dans ſa langueur extrême;
Et ſans vous offencer, ſe plaindre de lui-même.
Quoi qu'il ſouffre en effet, un mal bien dangereux,
S'il vous pouvoit toucher, il ſeroit trop heureux.
Il ne feroit au Sort ni reproches ni plaintes;
Il beniroit ſes maux, il beniroit ſes craintes;
Et feroit ſon plaiſir de ſon propre tourment,
Si vous lui commandiez de ſouffrir ſeulement.
Le malheureux qu'il eſt, ne fait plus autre choſe.
Cependant vous feignez d'en ignorer la cauſe:
Et lors qu'auprés de vous ſes timides ſoupirs

Contre

Contre ſon deſſein même expliquent ſes
deſirs ;
Vous changez de couleur, vous changez de
viſage
Pour l'empêcher par là d'éclatter davanta-
ge ;
Et vous témoignez bien que vous n'aimez
en lui,
Que l'effort qu'il ſe fait à cacher ſon ennui,
Si ces maux toutefois ſont des maux incu-
rables,
Accordez pour le moins la plainte aux mi-
ſerables.
Ne la refuſez pas à cet infortuné
De qui le plus grand crime eſt celui d'être
né ; (ſance,
Et qui vous cacheroit aujourdhui ſa naiſ-
S'il étoit en ſon choix de garder le ſilence.
Il oſe donc enfin ſe plaindre à vos genoux,
Et même confeſſer qu'il ſoupire pour vous.
Quelque effort qu'il ait fait, il n'a pû s'en
défendre ;
Mais ce n'eſt que de vous qu'il veut ſe faire
entendre.
Il ne s'exprimera qu'auprés de vos apas,
Et ne paroîtra point où vous ne ſerez pas.
Souffrez que je lui laiſſe, adorable Fulvie,
Le ſoin de menager vôtre eſprit, & ma vie:
Qu'aprés tant de combats, cet enfant glo-
rieux

Triomphe en vôtre cœur aussi bien qu'en
vos yeux ;
Qu'il fasse vos desirs comme il a fait les
nôtres ;
Qu'il vous blesse des traits dont vous bles-
sez les autres ;
Qu'il vous parle du feu qu'il entretient
pour moi ,
Et qu'il soumette enfin vôtre esprit à sa
loi.
Ne craignez point le Dieu dont vous avez
les charmes ,
Et dont vous empruntez le pouvoir & les
armes ,
Puis que pour vôtre gloire il fait tout au-
jourdhui ,
Faites à tout le moins quelque chose pour
lui :
Et comme vôtre cœur est tout ce qu'il de-
mande ,
Ne lui resistez plus , souffrez qu'il y pre-
tende :
Qu'il y regne à loisir , qu'il y demeure en
paix ,
Et que pour mon repos , il n'en sorte ja-
mais.

Ele-

Elegie.

LE bel astre du jour n'éclairoit plus le monde ;
La nuit d'un voile épais couvroit la terre & l'onde ;
Et déja le Sommeil pressoit à pleines mains
Ses humides pavots sur les yeux des Humains. (tylle
Quand aprés cent détours, le fidéle Myr-
Idolâtre & martyr des beautez d'Amarille,
Se trouva par bonheur dans l'endroit écarté,
Qu'avec impatience il avoit souhaité.
Prés d'un large ruisseau qui d'une eau vagabonde
A longs replis d'argent, rend la Plaine seconde,
Est un mont couronné de chesnes droits & vieux,
Qui portent dés long-tems, leurs rameaux jusqu'aux Cieux.
Le Soleil n'entre point dans ce Bois solitaire,
Qui des secrets d'amour est le depositaire ;
Et Myrtille en ce lieu pour flatter ses ennuis,
Passoit le plus souvent & les jours & les nuits.

Là cet infortuné loin du bruit, & du monde,
Pouſſe quelques ſoupirs dans ſa douleur profonde :
Et pour charmer enfin ſon amoureux tourment,
Au pié d'un arbre épais s'aſſied negligemment,
Pour joüir du repos que cette nuit obſcure
Semble vouloir donner à toute la nature.
En effet, le ſommeil fermoit déja ſes yeux,
Quand le plus redoutable & le plus grand des Dieux,
Jaloux qu'un autre Dieu partage ſon Empire,
Et qui veut que Myrtille inceſſamment ſoupire,
Redouble ſes efforts, & rentrant dans ſon cœur
Pretend d'y regner ſeul en ſuperbe vainqueur.
Il paſſe en ſon eſprit, rapelle en ſa memoire
De la beauté qu'il ſert le merite & la gloire;
Et pour le reveiller, y peint d'un trait ſoudain,
La blancheur de ſa gorge, & celle de ſa main;
De ſon teint vif & net la fraîcheur merveilleuſe ;
Son abord engageant, ſa taille avantageuſe,
L'yvoire de ſon front, ſon air imperieux,

Le

Le coral de sa bouche,& le feu de ses yeux.
A ce ressouvenir l'infortuné Myrtille
Combat de tous les Dieux le Dieu le plus tranquille :
Refuse le secours qu'il lui venoit offrir ;
Le chasse le bannit, & ne le peut souffrir.
Il consent que l'Amour regne seul dans son ame ;
Qu'il lui parle toujours de l'objet de sa flamme,
Et qu'il se serve enfin du reste de ses traits,
Pour graver dans son cœur ses glorieux attraits.
Il trouve en ce moment Amarylle adorable,
Mais il trouve aussi-tôt qu'elle est inexorable :
Et voudroit dans l'état où le sort le reduit,
Avoir les yeux couverts d'une éternelle nuit.
Helas ! dit cet amant les yeux baignez de larmes,
Je sçai bien qu'Amarylle a d'incroyables charmes,
Et que pour lui former & l'esprit, & le corps,
La Nature & les Dieux firent tous leurs efforts.
Mais je sçai bien aussi que cette illustre fiere

N'écoute ni raiſon, ni plainte, ni priere,
Qu'il faut tout craindre d'elle, & n'en rien eſperer;
Mourir enfin pour elle, & ne pas ſoupirer.
He bien! puis qu'il le faut, trop malheureux Myrtille,
Obeïs à ton ſort; n'attens rien d'Amarylle:
Ne forme dans tes maux ni plainte, ni deſir;
Crains tout, & meurs enfin ſans pouſſer un ſoupir.
Mais s'il arrive auſſi que l'excez de ta peine
T'en arrache quelqu'un auprés de l'inhumaine?
Ne dira-t-elle point? c'eſt moi qui l'ai cauſé;
Et ſon cœur, s'il eut pû, s'y ſeroit opoſé.
Myrtille qui benit les loix de mon empire,
Ne peut pas empécher que l'amour ne ſoupire:
Et comme ce tiran ne peut être contraint,
C'eſt lui ſeul aujourdhui qui ſouffre, & qui ſe plaint.
Qu'il ait donc, s'il le veut, le plaiſir de ſe plaindre,
De tous les maux qu'il ſent, & de ceux qu'il doit craindre;
Que ce Dieu glorieux ſoit ſoumis à ma loi;
Et que Myrtylle enfin ne vive que pour moi.

Qu'il

Qu'il ne brûle jamais d'une flamme nouvelle ;
Qu'il soit toujours discret, qu'il soit toujours fidelle ;
Et qu'il attende enfin pour charmer son ennui,
Si le tems qui peut tout, ne fera rien pour lui.
Ah ! trop credule amant, ton ame est insensée
Si tu peux te flatter d'une telle pensée.
Celle pour qui ton cœur est brûlé nuit & jour,
Demande du respect, & non pas de l'amour.
Cette fiere beauté que tout le monde admire,
Que tout le monde craint, ne veut pas qu'on soupire ;
Ni qu'au feu de ses yeux on se laisse enflammer ;
Mais qui pourroit la voir, & ne la pas aimer ?
Et qui pourroit l'aimer, sans brûler, sans se plaindre
D'un feu continuel que l'on ne peut éteindre ?
D'un feu vif & secret qu'on n'ose decouvrir ;
Et qu'on ne peut enfin ni cacher, ni souffrir ?

Cachons le toutefois de peur de lui deplaire ;
Et puis qu'il faut pour elle & brûler, & ſe taire ;
Que ce feu violent ne lui ſoit point ſuſpect ;
Perdons même l'eſpoir ſans perdre le reſpect :
Et s'il faut par ma mort contenter ſon envie,
Avançons le moment qui doit finir ma vie.
Nous ne ſçaurions trop tôt contenter ſon deſir,
Ni lui donner trop tôt un ſi juſte plaiſir.
Peut-être que Myrtille en eut dit davantage ;
Mais un torrent de pleurs lui noya le viſage ;
Et mille ardents ſoupirs accompagnants ſes pleurs, (leurs.
Acheverent pour lui, d'exprimer ſes dou-
Le Soleil blanchiſſoit le ſommet des montagnes,
Et diſſipoit déja les ombres des campagnes ;
Lors que ce triſte amant ne ſonge qu'à revoir
La beauté dont ſon cœur éprouve le pouvoir.
Il quitte en ce deſſein, le bois ſombre & tranquille,

Pour

Pour ſe trouver plutôt au lever d'Amarylle :
Heureux de voir au moins l'objet qui l'a charmé,
Et beaucoup plus heureux s'il en étoit aimé.

A Monſieur le Fevre.

L'Expreſſion de vôtre Heroïne ne me plaît pas, *des gens concertez rendent mon eſprit geiné.* Le verbe *rendre* eſt une eſpece d'écueil contre lequel il eſt aiſé de heurter ſi l'on n'y prend garde ; & pour juſtifier ce que je dis, je n'ai qu'à raporter ces vers de Malherbe.

Et rends nous l'embonpoint comme la gueriſon.

Et rendra les deſſeins qu'ils feront pour lui nuire,
Auſſitôt confondus comme deliberez.

Rendant par mes ſoupirs ma douleur reconnuë.

celui de Mr. de Benſerade, aprés Malherbe,

Job de mille tourmens atteint
Vous rendra ſa douleur connuë.

celui de l'Etoile, dans une Chanson.

ingrate Melonie,
Le mépris que je fais de vous,
Vous rend assez punie.

Vous vous souviendrez, peut-être, d'une autre:

Bientôt par tout les fleurs seront écloses;
La terre aura des œillets & des roses,
Et mon amour n'aura que des soucis,
Cœur sans pitié je m'en vais mourant;
Voulez-vous pas rendre adoucis
Les maux que je souffre en vous adorant?

La même faute est dans la petite Note du Nouveau Testament de Mons, sur le 21. ℣. du treiziéme Chapitre de l'Epître de Saint Paul aux Hebreux. Ὁ δὲ Θεὸς τῆς εἰρήνης, &c. Καταρτίσαι ὑμᾶς ἐν παντὶ ἔργῳ ἀγαθῷ. L'Arabe a traduit, *Que le Dieu de paix: Vous confirme* en toute *bonne œuvre.* Le Syriaque, *vous rende parfait* en toute bonne œuvre: la Vulgate, *aptet vos in omni opere bono*: & Grotius a fort bien traduit, *aptos vos reddat*, &c. Ainsi Messieurs de Port Royal ont traduit aussi parfaitement bien, *vous applique à toute bonne œuvre.* Mais dans la petite Note ils ont mis, *vous rende dispo-*

disposez, & c'est ce qui est mal, car encore que nous disions, *je vous rendrai propre à cela*, nous ne disons point, *je vous y rendrai disposé*.

Le Traducteur des Hymnes de l'Eglise pour toute l'année a fait à peu prés la même faute dans l'Hymne, *Verbum Supernum prodiens*.

Judexque cum post aderis
Rimari facta pectoris:
Reddens vicem pro abditis
Justisque regnum cum bonis.

Il a traduit,

Et lors que découvrant les vertus ou le vice
Jusqu'au fond du cœur des humains,
Tu rendras en vrai Juge aux mechans le suplice
Et la Couronne aux Saints.

Quoi que nous disions avec les Latins, *rendre la pareille*, *par pari reddere* : qu'il y ait dans le Pseaume 94. *Redde retributionem superbis*; & dans le dernier verset du même Pseaume, *& reddet eis iniquitatem eorum*, comme nous disons, *rendre le mal pour le mal*: nous ne disons point, *Rendre le suplice aux méchans*, pour *ren-*

dre aux méchans ce qu'ils meritent ; faire retomber sur les méchans, *leur iniquité* : *Punir les méchans du suplice qui leur est dû.* On n'écrit pas mieux, quand on écrit ; *Je vous rendrai punie* : *je vous rendrai ma douleur connuë*, ou *reconnuë* ; *Il rendra ses desseins confondus* ; *Rendre un mal adouci* : *Vous m'avez rendu ma gueriſon* : *Ces gens rendent mon esprit geiné* : *Je vous rendrai disposé*, *&c.*

Sur ce vers,

vel Eurus
Per siculas equitavit undas.

Vous me demandez si j'aurois la hardiesse de suivre Horace au pié de la lettre ? Je repons, que je ne serois pas assez hardi, quoi qu'il y ait dans un Pseaume de David, *Exaltate eum qui equitat super cœlos antiquitatis* ; & que les Hebreux ayent dit, *inequitare capiti alicujus*, comme on le peut voir dans le Pseaume 66. pour *Reduire quelqu'un à la servitude.* J'ai lû sur ce verbe les Dictionaires de Buxtorff, de Scindler, & le *More Nebochim* de Maimonidès, qui m'ont apris que *Rachabh* signifie *equitare*, *conducere*, *regere*, *circumagere*, *movere*, *gubernare*, *insidere*, *dominari* : & vous voyez que sur quelqu'une

qu'une de ces ſignifications je pourrois tourner le vers d'Horace. Mais ſi je voulois y ajouter les penſées de ceux qui ont nommé les Navires *des oiſeaux de bois*, & *des chariots volants*; les Matelots, *des poſtillons de mer*; les vents froids & violens, *les enfans phrenetiques du Septentrion*, je ferois un aſſez nouveau galimatias, en écrivant:

Dans leurs oiſeaux de bois, les Poſtillons de mer
Doivent être melancoliques,
Quand du Septentrion les enfans frenetiques
Vont à cheval ſur l'Element amer.

Outre qu'on n'a jamais donné des chevaux aux vents, qui ne leur ſeroient pas d'un grand uſage; & qu'ayant des aîles, ils vont plus vîte que ſur des chevaux.

Mais, vous, Monſieur, qui me demandez, ſi je traduirois l'*equitare* d'Horace à la lettre, ſouffrez que je vous interroge à mon tour;

Et comme l'Ecolier interroge le Maître.

Diriez-vous dans nôtre langue, aprés Cheremon? *Qu'il ne faut pas avoir un eſprit, ou des mœurs, au pié leger?*

ἃ χρὴ ποδώκη τὸν τρόπον λίαν φορεῖν.

quoi que nous disions, *c'est un esprit qui va fort vite en besogne.* Ecririez-vous aprés Eschyle ? *Un œil au pié leger ?* ποδῶκες ὄμμα : *ma main voit un beau coup à faire:* χεὶρ ὁρᾷ τὸ δρᾶσιμον : & aprés Sophocle ?

Aveugle de l'esprit, des yeux, & des oreilles.
Τυφλὸς τά τ' ὦτα, τόν τε νοῦν, τά τ' ὄμματ' εἶ.

Apelleriez-vous aprés David ? des paroles douces & agreables, *des paroles de beure*, comme la Reine Parisatis vouloit que l'on usât de celles *de soye*, quand on avoit à traiter avec les Princes. Pensez-vous que nôtre Balzac n'ait pas été un peu trop hardi, quand pour imiter le mot de Plaute, *lapides loqueris*, & pour rendre l'épithete de *ferreus scriptor* que quelques-uns ont donnée à Tertullien, il ne se contente pas d'avoir dit ? *Cet Afriquain parle des pierres & du fer, tant son stile est raboteux & dur.* Il ajoute même en un autre endroit, *Ils écrivent du fer & des pierres, comme eux-mêmes le confessent, pour ne pas dire, de la boüe & du fumier, comme quelques-uns*

uns le leur reprochent. Il faut avoir une imagination bien sale pour aller chercher jusques dans la boüe & dans le fumier une expression de cette nature, quoi que Jovinianus Pontanus qui pouvoit avoir en vuë les Annales de Volusius, soit encore plus vilain dans l'épigramme, *in Utricellum* qui est Politien à ce que l'on croit,

nec unquam
Scribit carmina, sed cacationes.

Avant que d'aller un peu plus loin, vous me direz samedi prochain, si ces mots, *Cet Afriquain parle des pierres & du fer, tant son stile est raboteux & dur*, ne tiennent point de ce vers d'Horace,

Et male tornatos incudi reddere versus.

que des Critiques ont corrigé plus de cent cinquante ans avant Guyet,

Et male formatos incudi reddere versus.

car comme le *Tour* n'a rien de commun avec *l'enclume*; *le fer & les pierres* n'ont rien de commun avec *le Rabot*: Si vous me dites que tous les jours on tourne le fer que l'on a forgé sur l'enclume; je ne croy pas que vous puissiez me répondre la même chose du Rabot, à l'égard des pier-

pierres & du fer. Mais il faut reprendre ce que j'ai quitté. Voudriez-vous écrire aprés Catulle ?

Mellitos oculos tuos Juvenci,
Si quis me ſinat uſque baſiare.

& ne feriez-vous point dégouté de *ces yeux de miel* ? Les Anciens ont dit, *tondre la loüange de quelqu'un*,

Ἡμετέρῃσι βουλαῖς Σπάρτη μὲν ἐκείρατο δόξαν.
Par nos conſeils Sparte a tondu ſa gloire.

que Ciceron a traduit,

Conſiliis noſtris laus eſt attonſa Laconum.

& le traduiriez-vous bien à la lettre ? Les Arabes qui nomment des Promontoires, *des nez*, ont marqué celui de Phenicie, que les Geographes apellent *Euproſopon*, par celui de *Ouf Alhagiar*, c'eſt-à-dire, *nez de pierre* : & les Samoydes auſſi bien que les Arabes expliquent le mot de Promontoire, par *Voloch*, qui ſignifie *nez*. Quelques Hebreux les nomment des Dents, *Schannim* ; & voudriez-vous bien dire aprés eux ? *Le nez* ou *la Dent de Bonne Eſperance*, *le nez* ou *la Dent de Saint Sebaſtien* : *le nez vert* ou *la Dent verte*;

verte ; pour *le Cap vert* ; *le Cap de Saint Sebaſtien* ; *le Cap de Bonne Eſperance.* Mais il faut laiſſer toutes ces choſes pour répondre à vos queſtions de Grammaire : & je voy bien que preſentement vous avez une merveilleuſe paſſion pour nôtre langue.

On doit écrire, & dire, COMMENT quand il ſignifie POURQUOI : Exemple, *Je ne voy pas comment vous l'avez ſi long-tems ſouffert : Je ne puis comprendre comment il a rompu avec moi.* On ſe ſert de COMMENT, quand il ſignifie *combien* ; *de quelle maniere.* Exemple : *ſi vous ſçaviez comment cette mort le touche : Je ne ſçai comment il ſe tirera de cette affaire.* Quoi que Vaugelas ait remarqué que l'on peut dire quelquefois *comme & comment* : par exemple : *vous ſçavez comme il faut faire ; & comment il faut faire ;* il eſt pourtant vrai ſelon ſa regle, qu'*on ne peut faillir*, pour me ſervir de ſes propres termes, *de dire* comment *par tout où l'on a coutume de dire* comme quoi ; *au lieu que ſi l'on diſoit* comme, *ce pourroit bien être une faute.* Les deux exemples ſuivans, *Vous voyez comment il joue : On nous aſſuroit qu'il avoit renoncé au jeu, cependant voyez comme il joüe*, ont deux ſignifications fort differentes. Dans le premier, je dis à quelqu'un, Qu'il voye *comment*, c'eſt-

c'eſt-à-dire, *de quelle maniere* il joüe. Dans l'autre, le *comme* tient lieu d'Adverbe demonſtratif, & ſignifie *& voila* qu'il joüe. Quand je dis, voyez *comment* il travaille, le *comment* tombe *ſur la maniere* dont il travaille: & ſi je dis en raillant, voyez *comme* il travaille, il tombe ſur la perſonne, & fait entendre que celui qui doit travailler, ne travaille point, ou qu'il ne travaille pas comme il faut. On ne dit jamais *comme*, mais *comment* quand on interroge.

Voici à peu prés l'uſage du *comme*. Dans les Comparaiſons ou Similitudes ſimples, c'eſt-à-dire, qui ne marquent ni le plus, ni le moins, on ſe ſert de *comme*. *Cette montagne eſt haute comme les Tours de Nôtre Dame*: & dans ces ſortes de Comparaiſons, le *comme* qui ſignifie la maniere, eſt rendu quelquefois fort élegamment, par la Prepoſition *En*. *Vivre en bête*: *commander en Roi*: *vivre en homme de bien*: *mourir en Caton*. Dans les Comparaiſons excluſives, ou dans celles qui marquent *le plus* ou *le moins*, le *comme* doit être neceſſairement changé en *ſi que*: & *auſſi que*. Il faut s'expliquer. *Auſſi*, quand il eſt Comparatif, doit toujours entrer dans la Propoſition affirmative. *Il eſt auſſi vaillant qu'Alexandre*: *Il*

eſt

eſt auſſi beau que vous. Si doit être mis neceſſairement dans la Propoſition Negative : *Il n'eſt pas* si *vaillant qu'Alexandre* : *Il n'eſt pas* si *beau que vous* : & quand je dis, *N'eſt-il pas* auſſi *vaillant qu'Alexandre ? N'eſt-il pas* auſſi *beau que vous ?* Cet *auſſi* n'eſt point contre la Regle que j'établis, parce que la Propoſition qui paroit Negative, ne l'eſt pas : car la negation quand on interroge, ſe reduit dans le ſens à une affirmation. En effet cette Propoſition, *N'eſt-il pas auſſi vaillant qu'Alexandre ?* & cette autre, *N'eſt-il pas auſſi beau que vous*, ſe reduiſent à celles-ci ; *Il eſt auſſi beau que vous* ; *Il eſt auſſi vaillant qu'Alexandre.* La même regle eſt pour *autant*, & pour *tant. J'en ai reçû* autant *que vous :* Je n'en ai pas reçû tant que vous : N'ai-je pas travaillé autant que vous ?

Revenons au *comme.* Il eſt mis ſouvent pour *de la maniere que* ; *de ſorte que.* Exemples : *Il ne le dit pas comme il le penſe* : *Il le croit comme il le dit.* On ſe ſert de *comme* pour *quand*, *lors que* : & il marque ordinairement le tems d'une choſe. *Comme il ſortoit de ſon logis, il fut aſſaſſiné par des traîtres.* Quelquefois on ſe ſert de *comme* pour *parce que* : *Je n'ai pas manqué de lui obeïr comme il me l'avoit ordonné :*

donné: *comme je le croyois un fort honnête homme, je ne pensois pas qu'il me dût jouër un si vilain tour. Comme il est bizarre, il m'est impossible de lui plaire.* Autrefois on employoit *comme* pour *avec*, *aussi-tôt que*: Exemple, *Il est arrivé comme lui*; *avec lui*; *aussi-tôt que lui.* Mais outre que cette maniere de parler est aussi vieille que le *Quand & quand* des Provinciaux,& qu'elle n'est pas du bel usage, il y a une Ellipse; & quand on a dit: *Il est arrivé* comme *le Roi*, on a sousentendu, comme le Roi arrivoit.

OU, quand il est Adverbe de lieu, ne peut être mis pour *qui*, *lequel*, ou *laquelle*, quand il s'agit des personnes: & par cette regle, il est aisé de conclurre, que l'on ne dit point; *C'est un homme où j'ai remarqué beaucoup de vertu*: *C'est une femme d'où je tire de grands avantages.* On a fait encore un mauvais usage de cet Adverbe: ce qu'il est aisé de justifier par Malherbe,

Où que tes bannieres aillent;

par Maynard,

Où que tu sois, quoi qu'on y fasse,
Tu mets en jeu tes bisayeux.

par Brebeuf,

Contre

Contre une armée entiere il se trouve assez fort,
Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort.

car on ne dit point, *où que tu sois*: *où qu'aillent tes bannieres*: *où qu'il porte les yeux*, pour *en quelque lieu que tu sois*: *en quelque lieu qu'aillent tes bannieres*; *en quelque endroit qu'il porte les yeux*; quoi que l'on trouve cette expression dans la plûpart de nos vieux Poëtes; & qu'il y ait des modernes qui s'en servent.

L'Adverbe BIEN ne doit point être mis avec un nom, dans une Exclamation: & l'on ne dit point; *ô qu'il est bien sage! ô qu'il est bienheureux! ô qu'il est bien grand! ô que nôtre fortune est bien étrange!* mais *ô que nôtre fortune est étrange! ô qu'il est grand! ô qu'il est sage! ô qu'il est heureux!* Il en est autrement avec un verbe: *ô qu'il a bien travaillé! ô qu'il a bien reüssi!* & c'est avoir découvert la Regle.

Il y a des mots qui signifient la même chose, & qui ne laissent pas d'avoir leurs places & leurs aplications differentes, selon que l'usage en a ordonné dans toutes les langues. *Habere orationem dicimus, non facere*: *verba facere*, non *agere*: *agere gratias*, non *facere*. *Fer opem dicimus*,

simus, *da opem non dicimus* : *dare verba*, *usitatum est*, *tradere seu præbere verba*, *inauditum*. Ce sont les paroles de Sanctius dans sa Minerve. Ainsi *desir* & *souhait* signifient à peu prés la même chose ; aussi bien que *peine* & *soin* ; *peur* & *crainte* ; *effigie* & *portrait* ; *chef* & *tête*. Nous ne disons pourtant point, *faire un desir*, mais *un souhait*. *Cela me fait du soin*, mais *de la peine*. *Il m'a fait crainte*, mais *peur*. *Il a eu la tête tranchée en portrait*, mais *en effigie*. *Faire chef à quelqu'un*, mais *tête*. *C'est la tête du Conseil*, mais *le Chef*. *Il est au Chef du Regiment*, mais *à la tête* : & ceux qui écrivent, *Ils s'en allerent aux ennemis*, *chef baissé*, comme l'a écrit un fort habile homme, écrivent moins bien que ceux qui écrivent *tête baissée*. Cette difference n'est pas seulement dans les Synonymes. Elle se trouve dans un même mot ; & je me contenterai d'un seul exemple. On dit, *se rendre à la discretion de quelqu'un* : & ceux qui se piquent de bien parler, ne diront jamais, *qu'une ville s'est renduë à la discretion d'un tel General*, mais *à un tel General*, *à discretion*. L'Auteur *de la Jouïssance imparfaite*, ne connoissoit pas trop bien cet usage, quoi que je l'en eusse averti, dans ces quatre vers,

Incom-

Incomparable affliction !
Une ville après cent batailles,
Se rend a ma discretion,
Et je meurs au pié des murailles.

Il falloit écrire, *s'est renduë à descretion*; & parler *d'assaut*, où il a parlé de batailles.

Quand je vous ai parlé de *Si* & *Aussi*, j'ai oublié de vous marquer, qu'il falloit mettre *aussi-tôt* dans la Proposition Affirmative, & *si tôt* dans la Negative. Il ne faut donc pas dire, *si tôt que je le vis, pour aussi-tôt que je le vis*, quoi que la plûpart de nos Auteurs ne manquent jamais de les confondre.

Fin du Tome premier.

PQ 1737 C485A6 1717 t.1

Chevreau, Urbain
Oeuvres meslées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY